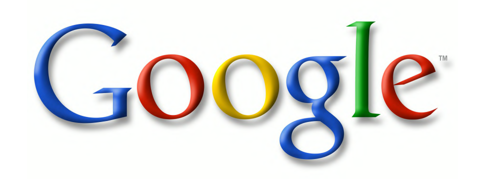



3 3433 08155409 3




Barthelemy

VOYAGE

DU JEUNE

ANACHARSIS

EN GRÈCE.

TOME II.

Barthel.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.



Leucippe est belle.

VOYAGE

DU JEUNE

ANACHARSIS

EN GRÈCE,

Par J. J. Barthelemy.

TOME SECOND.

PARIS,

BERQUET, QUAI DES AUGUSTINS, N° 29;

BOISTE, RUE DE SORBONNE, N° 12.

1825.

INTRODUCTION

AU

VOYAGE DE LA GRÈCE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

SECTION TROISIÈME.

SIÈCLE DE PÉRICLÈS[1].

Périclès.

PÉRICLÈS s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate croyaient le trouver dans le jeune Périclès; c'étaient, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole. Il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont

[1] Depuis l'an 444 jusqu'à l'an 404 avant J.-C.

elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais, souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique: son génie s'appropriait leurs connaissances; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de

style qu'il savait adoucir au besoin, ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux mêmes qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restaient accablés : c'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il poussait ses adversaires, et se dérobait à leurs poursuites : il la devait au philosophe Zénon d'Élée qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent : « Quand je « l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il « s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le per- « suade à tout le monde. »

Périclès connaissait trop bien sa nation pour ne pas fonder ses espérances sur le ta-

lent de la parole, et l'excellence de ce talent pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait les applaudissemens dont il était assuré méritait la confiance qu'il ne cherchait pas, et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes, puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son âme, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance ; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables ; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat ; on pensa qu'une âme qui savait mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités et la gloire elle-même, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès : et il sût l'entretenir pendant près de quarante ans dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il partagea d'abord sa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon était à la tête des nobles et des riches ; Périclès se déclara pour la multitude, qu'il méprisait, et qui lui donna un parti considérable. Cimon, par des voies légitimes, avait acquis dans ses expédi-

tions une fortune immense; il l'employait à décorer la ville et à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens et de celui des alliés, remplit Athènes de chefs-d'œuvre de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, accorda un droit de présence aux juges, à ceux qui assisteraient aux spectacles et à l'assemblée générale. Le peuple, ne voyant que la main qui donnait, fermait les yeux sur la source où elle puisait. Il s'unissait de plus en plus avec Périclès, qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices, et se servit de lui pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en le manifestant. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens, et, sous de frivoles prétextes, détruisit l'Aréopage, qui s'opposait avec vigueur à la licence des mœurs et des innovations.

Après la mort de Cimon, Thucydide, son beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il n'avait pas

les talens militaires de Périclès ; mais, aussi habile que lui à manier les esprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, et finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme ou de l'exil.

Dès ce moment Périclès changea de système : il avait subjugué le parti des riches en flattant la multitude, il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés, tout se faisait, en apparence, suivant les règles établies ; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parens et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages, et, aussi ex-

cessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié les éclairs et la foudre. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du du gouvernement de l'univers.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république; mais quand il vit la puissance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce serait une honte de la laisser s'affaiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ses opérations; et le triomphe de sa politique fut d'avoir pendant si long-temps retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le respect.

Les Athéniens, pénétrés du sentiment de leurs forces, de ce sentiment qui, dans les rangs élevés produit la hauteur et l'orgueil, dans la multitude l'insolence et la férocité, ne se bornaient plus à dominer sur la Grèce; ils méditaient la conquête de l'Egypte, de Car-

thage, de la Sicile et de l'Etrurie. Périclès leur laissait exhaler ces vastes projets, et n'en était que plus attentif aux démarches des alliés d'Athènes.

La république brisait successivement les liens de l'égalité qui avaient formé leur confédération : elle appesantissait sur eux un joug plus humiliant que celui des barbares, parce qu'en effet on s'accoutume plus aisément à la violence qu'à l'injustice. Entre autres sujets de plainte, les alliés reprochèrent aux Athéniens d'avoir employé à l'embellissement de leur ville les sommes d'argent qu'ils accordaient tous les ans pour faire la guerre aux Perses. Périclès répondit que les flottes de la république mettaient ses alliés à l'abri des insultes des barbares, et qu'elle n'avait point d'autre engagement à remplir. A cette réponse, l'Eubée, Samos et Byzance se soulevèrent; mais, bientôt après, l'Eubée rentra sous l'obéissance des Athéniens; Byzance leur apporta le tribut ordinaire; Samos, après une vigoureuse résistance, les indemnisa des frais de la guerre, livra ses vaisseaux, démolit ses murailles, et donna des otages.

La ligue du Péloponèse vit dans cet exem-

ple de vigueur une nouvelle preuve du despotisme que les Athéniens exerçaient sur leurs alliés, et qu'ils feraient un jour éprouver à leurs ennemis. Depuis long-temps alarmée de leurs progrès rapides, nullement rassurée par les traités qu'elle avait faits avec eux, et qu'on avait confirmés par une trève de trente ans[1], elle aurait plus d'une fois arrêté le cours de leurs victoires, si elle avait pu vaincre l'extrême répugnance des Lacédémoniens pour toute espèce de guerre.

Telle était la disposition des esprits parmi les nations de la Grèce. Périclès était odieux aux unes, redoutable à toutes. Son règne, car c'est le nom qu'on peut donner à son administration, n'avait point été ébranlé par les cris de l'envie, et encore moins par les satires ou les plaisanteries qu'on se permettait contre lui sur le théâtre ou dans la société. Mais à cette espèce de vengeance, qui console le peuple de sa faiblesse, succédèrent à la fin des murmures sourds et mêlés d'une inquiétude sombre, qui présageaient une révolution

[1] L'an 445 avant J. C. (Dodwell. in annal. Thucyd. p. 104.)

prochaine. Ses ennemis, n'osant l'attaquer directement, essayèrent leurs armes contre ceux qui avaient mérité sa protection ou son amitié.

Phidias, chargé de la direction des superbes monumens qui décorent Athènes, fut dénoncé pour avoir soustrait une partie de l'or dont il devait enrichir la statue de Minerve : il se justifia, et ne périt pas moins dans les fers. Anaxagore, le plus religieux, peut-être, des philosophes, fut traduit en justice pour crime d'impiété, et obligé de prendre la fuite. L'épouse, la tendre amie de Périclès, la célèbre Aspasie, accusée d'avoir outragé la religion par ses discours, et les mœurs par sa conduite, plaida sa cause elle-même, et les larmes de son époux la dérobèrent à peine à la sévérité des juges.

Ces attaques n'étaient que le prélude de celles qu'il aurait essuyées, lorsqu'un événement imprévu releva ses espérances, et raffermit son autorité.

Guerre du Péloponèse.

Corcyre faisait depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire son origine.

Suivant le droit public de la Grèce, une puissance étrangère ne doit point se mêler des différends élevés entre une métropole et sa colonie. Mais il était de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine était florissante, et qui pouvait, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avaient rompu la trève.

Potidée, autre colonie des Corinthiens, avait embrassé le parti des Athéniens. Ces derniers, soupçonnant sa fidélité, lui ordonnèrent non seulement de leur donner des otages, mais encore de démolir ses murailles, et de chasser les magistrats que, suivant l'usage, elle recevait tous les ans de sa métropole. Potidée se joignit à la ligue du Péloponèse, et les Athéniens l'assiégèrent.

Quelque temps auparavant, les Athéniens avaient, sous quelques légers prétextes, interdit l'entrée de leurs ports et de leurs marchés à ceux de Mégare, alliés de Lacédémone. D'autres villes gémissaient sur la perte de leurs lois et de leur liberté.

Corinthe, qui voulait susciter une guerre générale, épousa leurs querelles, et sut les engager à demander une satisfaction éclatante aux Lacédémoniens, chefs de la ligue du Péloponèse. Les députés de ces différentes villes arrivent à Lacédémone : on les assemble : ils exposent leurs griefs avec autant d'aigreur que de véhémence ; ils disent ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils ont à craindre, tout ce que prescrit une juste vengeance, tout ce qu'inspirent la jalousie et la haine. Quand les esprits sont disposés à recevoir de plus fortes impressions, un des ambassadeurs de Corinthe prend la parole, et reproche aux Lacédémoniens cette bonne foi qui ne leur permet pas de soupçonner la mauvaise foi des autres ; cette modération dont on leur fait un mérite, et qui les rend si indifférens aux intérêts des puissances voisines. « Combien de fois vous avons-nous avertis des « projets des Athéniens ! et qu'est-il nécessaire « de vous les rappeler encore ? Corcyre, dont « la marine pouvait, dans l'occasion, si bien « seconder nos efforts, est entrée dans leur « alliance ; Potidée, cette place qui assurait « nos possessions dans la Thrace, va tomber « entre leurs mains. Nous n'accusons que vous

« de nos pertes, vous qui, après la guerre des « Mèdes, avez permis à nos ennemis de forti- « fier leur ville et d'étendre leurs conquêtes ; « vous qui êtes les protecteurs de la liberté, « et qui, par votre silence, favorisez l'escla- « vage ; vous qui délibérez quand il faut agir, « et qui ne songez à votre défense que quand « l'ennemi tombe sur vous avec toutes ses for- « ces. Nous nous en souvenons encore : les « Mèdes, sortis du fond de l'Asie, avaient « traversé la Grèce et pénétré jusqu'au Pélo- « ponèse, que vous étiez tranquilles dans vos « foyers. Ce n'est pas contre une nation éloi- « gnée que vous aurez à combattre, mais con- « tre un peuple qui est à votre porte ; contre « ces Athéniens dont vous n'avez jamais con- « nu, dont vous ne connaissez pas encore les « ressources et le caractère. Esprits ardens à « former des projets, habiles à les varier dans « les occasions, si prompts à les exécuter, que « posséder et désirer est pour eux la même « chose ; si présomptueux, qu'ils se croient « dépouillés des conquêtes qu'ils n'ont pu faire ; « si avides, qu'ils ne se bornent jamais à celles « qu'ils ont faites : nation courageuse et tur- « bulente, dont l'audace s'accroît par le dan-

« ger, et l'espérance par le malheur ; qui re-
« garde l'oisiveté comme un tourment, et que
« les dieux irrités ont jetée sur la terre pour
« n'être jamais en repos, et n'y laisser jamais
« les autres.

« Qu'opposez-vous à tant d'avantages? des
« projets au dessous de vos forces : la mé-
« fiance dans les résolutions les plus sages, la
« lenteur dans les opérations, le décourage-
« ment aux moindres revers, la crainte d'é-
« tendre vos domaines, la négligence à les
« conserver ; tout, jusqu'à vos principes, est
« aussi nuisible au repos de la Grèce qu'à vo-
« tre sûreté. N'attaquer personne, se mettre
« en état de n'être jamais attaqué, ces moyens
« ne vous paraissent pas toujours suffisans
« pour assurer le bonheur d'un peuple : vous
« voulez qu'on ne repousse l'insulte que lors-
« qu'il n'en résulte absolument aucun préju-
« dice pour la patrie. Maxime funeste, et qui,
« adoptée des nations voisines, vous garanti-
« rait à peine de leurs invasions.

« O Lacédémoniens ! votre conduite se res-
« sent trop de la simplicité des premiers siè-
« cles. Autre temps, autres mœurs, autre
« système. L'immobilité des principes ne con-

« viendrait qu'à une ville qui jouirait d'une « paix éternelle ; mais dès que, par ses rap- « ports avec les autres nations, ses intérêts « deviennent plus compliqués, il lui faut une « politique plus raffinée. Abjurez donc, à « l'exemple des Athéniens, cette droiture qui « ne sait pas se prêter aux événemens ; sortez « de cette indolence qui vous tient renfermés « dans l'enceinte de vos murs ; faites une ir- « ruption dans l'Attique ; ne forcez pas des al- « liés, des amis fidèles, à se précipiter entre « les bras de vos ennemis ; et, placés à la tête « des nations du Péloponèse, montrez-vous « dignes de l'empire que nos pères déférèrent « à vos vertus. »

Des députés athéniens, que d'autres affaires avaient amenés à Lacédémone, demandèrent à parler, non pour répondre aux accusations qu'ils venaient d'entendre, les Lacédémoniens n'étaient pas leurs juges ; ils voulaient seulement engager l'assemblée à suspendre une décision qui pouvait avoir des suites cruelles.

Ils rappelèrent avec complaisance les batailles de Marathon et de Salamine. C'étaient les Athéniens qui les avaient gagnées, qui avaient chassé les barbares, qui avaient sauvé

la Grèce. Un peuple capable de si grandes choses méritait sans doute des égards. L'envie lui fait un crime aujourd'hui de l'autorité qu'il exerce sur une partie des nations grecques; mais c'est Lacédémone qui la lui a cédée : il la conserve, parce qu'il ne pourrait l'abandonner sans danger : cependant il préfère, en l'exerçant, la douceur à la sévérité, et s'il est obligé d'employer quelquefois la rigueur, c'est que le plus faible ne peut être retenu dans la dépendance que par la force. « Que Lacédé-
« mone cesse d'écouter les plaintes injustes
« des alliés d'Athènes et la jalouse fureur de
« ses propres alliés; qu'avant de prendre un
« parti, elle réfléchisse sur l'importance des
« intérêts qu'on va discuter, sur l'incertitude
« des événemens auxquels on va se soumettre.
« Loin cette ivresse qui ne permet aux peuples
« d'écouter la voix de la raison que lorsqu'ils
« sont parvenus au comble de leurs maux; qui
« fait que toute guerre finit par où elle devrait
« commencer! Il en est temps encore; nous
« pouvons terminer nos différends à l'amiable,
« ainsi que le prescrivent les traités : mais si,
« au mépris de vos sermens, vous rompez la
« trève, nous prendrons à témoins les dieux

« vengeurs du parjure, et nous nous prépare-
« rons à la plus vigoureuse défense. »

Ce discours fini, les ambassadeurs sortirent de l'assemblée; et le roi Archidamus, qui joignait une longue expérience à une profonde sagesse, s'apercevant à l'agitation des esprits que la guerre était inévitable, voulut au moins en retarder le moment.

« Peuple de Lacédémone, dit-il, j'ai été
« témoin de beaucoup de guerres, ainsi que
« plusieurs d'entre vous, et je n'en suis que
« plus disposé à craindre celle que vous allez
« entreprendre. Sans préparatifs et sans res-
« sources, vous voulez attaquer une nation
« exercée dans la marine, redoutable par le
« nombre de ses soldats et de ses vaisseaux,
« riche des productions de son sol et des tri-
« buts de ses alliés. Qui peut vous inspirer
« cette confiance? Est-ce votre flotte? mais
« quel temps ne faudrait-il pas pour la réta-
« blir? Est-ce l'état de vos finances? mais nous
« n'avons point de trésor public, et les parti-
« culiers sont pauvres. Est-ce l'espérance de
« détacher les alliés d'Athènes? mais, comme
« la plupart sont des insulaires, il faudrait
« être maître de la mer pour exciter et entre-

« tenir leur défection. Est-ce le projet de ra-« vager les plaines de l'Attique, et de termi-« ner cette grande querelle dans une campa-« gne? eh! pensez-vous que la perte d'une « moisson, si facile à réparer dans un pays où « le commerce est florissant, engagera les « Athéniens à vous demander la paix? Ah! que « je crains plutôt que nous ne laissions cette « guerre à nos enfans comme un malheureux « héritage! Les hostilités des villes et des par-« ticuliers sont passagères; mais quand la « guerre s'allume entre deux puissans États, « il est aussi difficile d'en prévoir les suites « que d'en sortir avec honneur.

« Je ne suis pas d'avis de laisser nos alliés « dans l'oppression; je dis seulement qu'avant « de prendre les armes, nous devons envoyer « des ambassadeurs aux Athéniens, et enta-« mer une négociation. Ils viennent de vous « proposer cette voie, et ce serait une injus-« tice de la refuser. Dans l'intervalle, nous « nous adresserons aux nations de la Grèce, « et, puisque la nécessité l'exige, aux bar-« bares eux-mêmes, pour avoir des secours « en argent et en vaisseaux : si les Athéniens « rejettent nos plaintes, nous les réitérerons

« après deux ou trois ans de préparatifs ; et « peut-être les trouverons-nous alors plus do- « ciles.

« La lenteur qu'on nous attribue a toujours « fait notre sûreté : jamais les éloges ni les « reproches ne nous ont portés à des entre- « prises téméraires. Nous ne sommes pas assez « habiles pour rabaisser par des discours élo- « quens la puissance de nos ennemis ; mais « nous savons que, pour nous mettre à portée « de les vaincre, il faut les estimer, juger de « leur conduite par la nôtre, nous prémunir « contre leur valeur, et moins compter sur « leurs fautes que sur la sagesse de nos pré- « cautions. Nous croyons qu'un homme ne « diffère pas d'un autre homme, mais que le « plus redoutable est celui qui, dans les oc- « casions critiques, se conduit avec le plus « de prudence et de lumières.

« Ne nous départons jamais des maximes « que nous avons reçues de nos pères, et qui « ont conservé cet État. Délibérez à loisir ; « qu'un instant ne décide pas de vos biens, « de votre gloire, du sang de tant de citoyens, « de la destinée de tant de peuples ; laissez « entrevoir la guerre, et ne la déclarez pas ;

« faites vos préparatifs comme si vous n'at-
« tendiez rien de vos négociations ; et pensez
« que ces mesures sont les plus utiles à votre
« patrie, et les plus propres à intimider les
« Athéniens. »

Les réflexions d'Archidamus auraient peut-être arrêté les Lacédémoniens, si, pour en détourner l'effet, Sthénélaïdas, un des éphores, ne se fût écrié sur-le-champ :

« Je ne comprends rien à l'éloquence ver-
« beuse des Athéniens : ils ne tarissent pas
« sur leur éloge, et ne disent pas un mot pour
« leur défense. Plus leur conduite fut irré-
« prochable dans la guerre des Mèdes, plus
« elle est honteuse aujourd'hui ; et je les dé-
« clare doublement punissables, puisqu'ils
« étaient vertueux, et qu'ils ont cessé de l'être.
« Pour nous, toujours les mêmes, nous ne
« trahirons point nos alliés, et nous les dé-
« fendrons avec la même ardeur qu'on les
« attaque. Au reste, il ne s'agit point ici de
« discours et de discussions ; ce n'est point
« par des paroles que nos alliés ont été ou-
« tragés. La vengeance la plus prompte, voilà
« ce qui convient à la dignité de Sparte. Et
« qu'on ne dise pas que nous devons délibérer

« après avoir reçu une insulte : c'était aux « autres à délibérer long-temps avant que de « nous insulter. Opinez donc pour la guerre, « ô Lacédémoniens ! et pour mettre enfin des « bornes aux injustices et à l'ambition des « Athéniens, marchons, avec la protection des « dieux, contre ces oppresseurs de la liberté. »

Il dit, et sur-le-champ appela le peuple aux suffrages. Plusieurs des assistans furent de l'avis du roi : le plus grand nombre décida que les Athéniens avaient rompu la trève ; et il fut résolu de convoquer une diète générale pour prendre une dernière résolution.

Tous les députés étant arrivés, on mit de nouveau l'affaire en délibération, et la guerre fut décidée à la pluralité des voix. Cependant, comme rien n'était prêt encore, on chargea les Lacédémoniens d'envoyer des députés aux Athéniens, et de leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponèse.

La première ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès, ou de le rendre odieux à la multitude. Les ambassadeurs prétextèrent des raisons étrangères aux différends dont il s'agissait, et qui ne firent aucune impression sur les Athéniens.

De nouveaux députés offrirent de continuer la trève : ils proposèrent quelques conditions, et se bornèrent enfin à demander la révocation du décret qui interdisait le commerce de l'Attique aux habitans de Mégare. Périclès répondit que les lois ne leur permettaient pas d'ôter le tableau sur lequel on avait inscrit ce décret. « Si vous ne le pouvez ôter, dit un des « ambassadeurs, tournez-le seulement : vos « lois ne vous le défendent pas. »

Enfin, dans une troisième ambassade, les députés se contentèrent de dire : « Les Lacé« démoniens désirent la paix, et ne la font dé« pendre que d'un seul point. Permettez aux « villes de la Grèce de se gouverner suivant « leurs lois. »

Cette dernière proposition fut discutée, ainsi que les précédentes, dans l'assemblée du peuple. Comme les avis étaient partagés, Périclès se hâta de monter à la tribune. Il représenta que, suivant les traités, les différends élevés entre les villes contractantes devaient être discutés par des voies pacifiques, et qu'en attendant chacune devait jouir de ce qu'elle possédait. « Au mépris de cette décision formelle, « dit Périclès, les Lacédémoniens nous signi-

« fient impérieusement leurs volontés ; et, ne « nous laissant que le choix de la guerre ou « de la soumission, ils nous ordonnent de re- « noncer aux avantages que nous avons rem- « portés sur leurs alliés. Ne publient-ils pas « que la paix dépend uniquement du décret « porté contre Mégare ? et plusieurs d'entre « vous ne s'écrient-ils pas qu'un si faible sujet « ne doit pas nous engager à prendre les ar- « mes ? Athéniens, de telles offres ne sont qu'un « piége grossier ; il faut les rejeter, jusqu'à ce « que l'on traite avec nous d'égal à égal. Toute « nation qui prétend dicter des lois à une autre « nation rivale lui propose des fers. Si vous « cédiez sur un seul point, on croirait vous « avoir fait trembler, et dès ce moment on vous « imposerait des conditions plus humiliantes.

« Et que pouvez-vous craindre aujourd'hui « de cette foule de nations qui diffèrent autant « d'origine que de principes ? Quelle lenteur « dans la convocation de leurs diètes ! quelle « confusion dans la discussion de leurs inté- « rêts ! Elles s'occupent un moment du bien « général, le reste du temps, de leurs avan- « tages particuliers. Celles-ci ne songent qu'à « leur vengeance, celles-là qu'à leur sûreté ;

« et presque toutes, se reposant les unes sur « les autres du soin de leur conservation, « courent, sans s'en apercevoir, à leur perte « commune. »

Périclès montrait ensuite que, les alliés du Péloponèse n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire était de les lasser, et d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. « Ils « feront des invasions dans l'Attique, nos « flottes ravageront leurs côtes : ils ne pour- « ront réparer leurs pertes, tandis que nous « aurons des campagnes à cultiver, soit dans « les îles, soit dans le continent. L'empire de « la mer donne tant de supériorité, que, si « vous étiez dans une île, aucune puissance « n'oserait vous attaquer. Ne considérez plus « Athènes que comme une place forte et sépa- « rée en quelque façon de la terre; remplis- « sez de soldats les murs qui la défendent et « les vaisseaux qui sont dans ses ports. Que « le territoire qui l'entoure vous soit étranger, « et devienne sous vos yeux la proie de l'en- « nemi. Ne cédez point à l'ardeur insensée « d'opposer votre valeur à la supériorité du « nombre. Une victoire attirerait bientôt sur

« vos bras de plus grandes armées : une dé-
« faite porterait à la révolte ces alliés que nous
« ne contenons que par la force. Ce n'est pas
« sur la perte de vos biens qu'il faudrait pleu-
« rer ; c'est sur celle des soldats que vous
« exposeriez dans une bataille. Ah ! si je pou-
« vais vous persuader, vous porteriez à l'ins-
« tant même le fer et la flamme dans nos cam-
« pagnes, et dans les maisons dont elles sont
« couvertes ; et les Lacédémoniens appren-
« draient à ne plus les regarder comme les
« gages de notre servitude.

« J'aurais d'autres garans de la victoire à
« vous présenter, si j'étais assuré que, dans la
« crainte d'ajouter de nouveaux dangers à
« ceux de la guerre, vous ne chercherez point
« à combattre pour conquérir ; car j'appré-
« hende plus vos fautes que les projets de l'en-
« nemi.

« Il faut maintenant répondre aux députés :
« 1°. que les Mégariens pourront commercer
« dans l'Attique, si les Lacédémoniens ne nous
« interdisent plus, ainsi qu'à nos alliés, l'en-
« trée de leur ville ; 2°. que les Athéniens ren-
« dront aux peuples qu'ils ont soumis la liberté
« dont ils jouissaient auparavant, si les Lacé-

« démoniens en usent de même à l'égard des « villes de leur dépendance ; 3°. que la ligue « d'Athènes offre encore à celle du Péloponèse « de terminer à l'amiable les différends qui les « divisent actuellement. »

Après cette réponse, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent ; et de part et d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue et la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce [1]. Elle dura vingt-sept ans. Elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, et la juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité.

Les Lacédémoniens avaient pour eux les Béotiens, les Phocéens, les Locriens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Anactorium, et tout le Péloponèse, excepté les Argiens, qui observèrent la neutralité.

Du côté des Athéniens étaient les villes grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace et de l'Hellespont, presque toute l'A-

[1] Au printemps de l'an 431 avant J. C.

carnanie, quelques autres petits peuples, et tous les insulaires, excepté ceux de Mélos et de Théra. Outre ces secours, ils pouvaient eux-mêmes fournir à la ligue treize mille soldats pesamment armés, douze cents hommes de cheval, seize cents archers à pied, et trois cents galères : seize mille hommes choisis parmi les citoyens trop jeunes ou trop vieux, et parmi les étrangers établis dans Athènes, furent chargés de défendre les murs de la ville et les forteresse de l'Attique.

Six mille talens [1] étaient déposés dans la citadelle. On pouvait, en cas de besoin, s'en ménager plus de cinq cents encore [2] par la fonte des vases sacrés et par d'autres ressources que Périclès faisait envisager au peuple.

Telles étaient les forces des Athéniens lorsque Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'isthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponèse les deux tiers des habitans en état de porter les armes, et s'avança lentement vers l'Attique à la tête de soixante mille hommes. Il voulut renouer

[1] Trente-deux millions quatre cent mille livres.
[2] Deux millions sept cent mille livres.

la négociation; et, dans cette vue, il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refusèrent de l'entendre, et le firent sortir à l'instant même des terres de la république. Alors Archidamus, ayant continué sa marche, se répandit au temps de la moisson dans les plaines de l'Attique. Les habitans s'en étaient retirés à son approche : ils avaient transporté leurs effets à Athènes, où la plupart n'avaient trouvé d'autre asile que les temples, les tombeaux, les tours des remparts, les cabanes les plus obscures, les lieux les plus déserts. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes et paisibles demeures se joignait la douleur de voir au loin leurs maisons consumées par les flammes et leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Les Athéniens, contraints de supporter des outrages qu'aggravait le souvenir de tant de glorieux exploits, se consumaient en cris d'indignation et de fureur contre Périclès, qui tenait leur valeur enchaînée. Pour lui, n'opposant que le silence aux prières et aux menaces, il faisait partir une flotte de cent voiles pour le Péloponèse, et réprimait les clameurs publiques par la seule force de son caractère.

Archidamus, ne trouvant plus de subsis-

tance dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponèse : elles se retirèrent chez elles, et ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une escadre qui obtint quelques avantages. La grande flotte, après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à son retour l'île d'Égine, et, bientôt après, les Athéniens marchèrent en corps de nation contre ceux de Mégare, dont ils ravagèrent le territoire. L'hiver suivant, ils honorèrent par des funérailles publiques ceux qui avaient péri les armes à la main, et Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. Les Corinthiens armèrent quarante galères, firent une descente en Acarnanie, et se retirèrent avec perte. Ainsi se termina la première campagne.

Celles qui la suivirent n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposait de part et d'autre. Comment des peuples si guerriers et si voisins, animés par une ancienne jalousie, et des haines récentes, ne songeaient-ils

qu'à se surprendre, à s'éviter, à partager leurs forces, et, par une foule de diversions sans éclat ou sans danger, à multiplier et prolonger les malheurs de la guerre? C'est parce que cette guerre ne devait pas se conduire sur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponèse était si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvaient risquer une action générale sans s'exposer à une perte certaine. Mais les peuples qui formaient cette ligue ignoraient l'art d'attaquer les places : ils venaient d'échouer devant une petite forteresse de l'Attique, et ils ne s'emparèrent ensuite de la ville de Platée en Béotie, défendue par une faible garnison, qu'après un blocus qui dura près de deux ans, et qui força les habitans à se rendre faute de vivres. Comment se seraient-ils flattés de prendre d'assaut ou de réduire à la famine une ville telle qu'Athènes, qui pouvait être défendue par trente mille hommes, et qui, maîtresse de la mer, en tirait aisément les subsistances dont elle avait besoin.

Ainsi les ennemis n'avaient d'autre parti à prendre que de venir détruire les moissons de l'Attique, et c'est ce qu'ils pratiquèrent

dans les premières années : mais ces incursions devaient être passagères, parce qu'étant très pauvres et uniquement occupés des travaux de la campagne, ils ne pouvaient rester long-temps les armes à la main, et dans un pays éloigné. Dans la suite, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs vaisseaux ; mais il leur fallut bien des années pour apprendre à manœuvrer et acquérir cette expérience que cinquante ans d'exercice avaient à peine procurée aux Athéniens. L'habileté de ces derniers était si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignaient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponèse.

Dans la septième année de la guerre [1], les Lacédémoniens, pour sauver quatre cent vingt de leurs soldats que les Athéniens tenaient assiégés dans une île, demandèrent la paix, et livrèrent environ soixante galères, qu'on devait leur rendre, si les prisonniers n'étaient pas délivrés. Ils ne le furent point ; et les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponèse fut détruite. Divers inci-

[1] Vers l'an 424 avant J. C.

dens en retardèrent le rétablissement jusqu'à la vingtième année de la guerre, que le roi de Perse s'obligea, par des promesses et par des traités, de pourvoir à son entretien. Alors la ligue de Lacédémone couvrit la mer de ses vaisseaux. Les deux nations rivales s'attaquèrent plus directement; et, après une alternative de succès et de revers, la puissance de l'une succomba sous celle de l'autre.

De leur côté, les Athéniens n'étaient pas plus en état, par le nombre de leurs vaisseaux, de donner la loi à la Grèce, que leurs ennemis ne l'étaient par le nombre de leurs troupes. S'ils paraissaient avec leurs flottes dans les lieux où ceux du Péloponèse avaient des possessions, leurs efforts se bornaient à dévaster un canton, à s'emparer d'une ville sans défense, à lever des contributions sans oser pénétrer dans les terres. Fallait-il assiéger une place forte dans un pays éloigné, quoiqu'ils eussent plus de ressources que les Lacédémoniens, la lenteur des opérations épuisait leurs finances et le petit nombre de troupes qu'ils pouvaient employer. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats,

deux ans et demi de travaux, et deux mille talens[1].

Ainsi, par l'extrême diversité des forces et leur extrême disproportion, la guerre devait traîner en longueur. C'est ce qu'avaient prévu les deux plus habiles politiques de la Grèce, Archidamus et Périclès; avec cette différence, que le premier en concluait que les Lacédémoniens devaient la craindre, et le second que les Athéniens devaient la désirer.

Il était aisé de prévoir aussi que l'incendie éclaterait, s'éteindrait, se rallumerait par intervalles chez tous les peuples. Comme des intérêts contraires séparaient des villes voisines; que les unes, au moindre prétexte, se détachaient de leur confédération; que les autres restaient abandonnées à des factions que fomentaient sans cesse Athènes et Lacédémone, il arriva que la guerre se fit de nation à nation dans une même province, de ville à ville dans une même nation, de parti à parti dans une même ville.

Thucydide, Xénophon, et d'autres auteurs célèbres ont décrit les malheurs que causèrent

[1] Dix millions huit cent mille livres.

ces longues et funestes dissensions. Sans les suivre dans des détails qui n'intéressent aujourd'hui que les peuples de la Grèce, je rapporterai quelques-uns des événemens qui regardent plus particulièrement les Athéniens.

Au commencement de la seconde année, les ennemis revinrent dans l'Attique, et la peste se déclara dans Athènes. Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avait parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines où les habitans de la campagne se trouvaient entassés.

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étaient effrayans, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles; et c'était un cruel supplice de résister à la maladie sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots continuels, des con-

vulsions violentes, n'étaient pas les seuls tourmens réservés aux malades; une chaleur insupportable les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues pour respirer plus librement, et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans les rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au-delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état! mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets

tour à tour salutaires et nuisibles · la maladie semblait braver les règles et l'expérience. Comme elle infectait aussi plusieurs provinces de la Perse, le roi Artaxercès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos. Il fit vainement briller à ses yeux l'éclat de l'or et des dignités; le grand homme répondit au grand-roi qu'il n'avait ni besoins ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint en effet offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle. Il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talens, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes; d'autres prétendent que ce moyen fut utilement employé par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit, dans les commencemens, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse; mais, comme ils furent presque toujours fu-

nestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec tant de scélérats ; le renversement de tant de fortunes, devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'avaient d'autre principe que la crainte : persuadés que les dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que des momens à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit : il se développa dix-huit mois

après ; et, dans le cours d'une année entière, il ramena les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et sous l'autre époque, il périt un très grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes.

La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre [1], mourut des suites de la maladie. Quelque temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende : ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis que la peste avait enlevés. Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec « effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me

[1] L'an 429 avant J. C., vers l'automne.

« sont communs avec d'autres généraux. Le « seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait « prendre le deuil à aucun citoyen. »

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avaient continué une guerre offensive du côté de la mer, défensive du côté de la terre ; si, renonçant à toute idée de conquête, ils n'avaient pas risqué le salut de l'Etat par des entreprises téméraires, ils auraient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis, parce qu'ils leur faisaient en détail plus de mal qu'ils n'en recevaient, parce que la ligue dont ils étaient les chefs leur était presque entièrement subordonnée ; tandis que celle du Péloponèse, composée de nations indépendantes, pouvait à tout moment se dissoudre. Mais Périclès mourut, et fut remplacé par Cléon.

C'était un homme sans naissance, sans véritable talent, mais vain, audacieux, emporté, et par là même agréable à la multitude. Il se l'était attachée par ses largesses ; il la retenait en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athènes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone. Ce fut lui qui rassembla un jour ses amis, et leur déclara qu'étant sur le point d'administrer les affaires pu-

bliques, il renonçait à des liaisons qui l'engageraient peut-être à commettre quelque injustice. Il n'en fut pas moins le plus avide et le plus injuste des hommes.

Les citoyens honnêtes lui opposèrent Nicias, un des premiers et des plus riches particuliers d'Athènes, qui avait commandé les armées et remporté plusieurs avantages. Il intéressa la multitude par des fêtes et par des libéralités. Mais, comme il se méfiait de lui-même et des événemens, et que ses succès n'avaient servi qu'à le rendre plus timide, il obtint de la considération, et jamais la supériorité du crédit. La raison parlait froidement par sa bouche, tandis que le peuple avait besoin de fortes émotions, et que Cléon les excitait par ses déclamations, par ses cris et ses gestes forcenés.

Il réussit par hasard dans une entreprise que Nicias avait refusé d'exécuter : dès ce moment les Athéniens qui s'étaient moqués de leur choix, se livrèrent à ses conseils avec plus de confiance. Ils rejetèrent les propositions de paix que faisaient les ennemis, et le mirent à la tête des troupes qu'ils envoyaient en Thrace pour arrêter les progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone. Il s'y

attira le mépris des deux armées ; et, s'étant approché de l'ennemi sans précaution, il se laissa surprendre, fut des premiers à prendre la fuite, et perdit la vie.

Après sa mort, Nicias, ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive et défensive [1], qui devait pendant cinquante ans unir étroitement les Athéniens et les Lacédémoniens. Les conditions du traité les remettaient au même point où ils se trouvaient au commencement de la guerre. Il s'était cependant écoulé plus de dix ans depuis cette époque, et les deux nations s'étaient inutilement affaiblies.

Elles se flattaient de goûter enfin les douceurs du repos ; mais leur alliance occasiona de nouvelles ligues et de nouvelles divisions. Plusieurs des alliés de Lacédémone se plaignirent de n'avoir pas été compris dans le traité ; et s'étant unis avec les Argiens, qui jusqu'alors étaient restés neutres, ils se déclarèrent contre les Lacédémoniens. D'un autre côté, les Athéniens et les Lacédémoniens s'accu-

[1] L'an 421 avant J. C.

saient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité : de là les mésintelligences et les hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans et dix mois [1] qu'ils en vinrent à une rupture ouverte : rupture dont le prétexte fut très frivole, et qu'on aurait facilement prévenue, si la guerre n'avait pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus. Nous le considérerons ici par rapport à l'Etat, dont il accéléra la ruine ; et plus bas dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Péri-

[1] L'an 414 avant J. C.

clés ; tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs : il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel était, dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraits de son éloquence : il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ; et quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme

un des plus grands orateurs d'Athène. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur, et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu, mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre ni le décourager. Il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit toujours triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi

vives que profondes ; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'Etat ne peuvent jamais autoriser ; d'autres fois la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité ; les Thraces de son intempérance ; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violens ; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté ; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice ; mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois. On pourrait dire encore que ses défauts n'étaient que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun

des instans qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition ; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui ; et comme les sentimens dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Un jour qu'il avait du haut de la tribune enlevé les suffrages du public, et qu'il revenait chez lui escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra, et, lui serrant la main : « Courage, mon « fils ! lui dit-il ; continue de t'agrandir, et je « te devrai la perte des Athéniens. »

Dans une autre moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa

faveur; mais, comme il ne se serait pas content de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait : c'était un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraina les Athéniens. Avec leurs soldats, il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiades; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop. Ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile.

Guerre des Athéniens en Sicile.

Depuis quelque temps les Athéniens méditaient la conquête de cette île riche et puis-

sante. Leur ambition, réprimée par Périclès, fut puissamment secondée par Alcibiade. Toutes les nuits des songes flatteurs retraçaient à son esprit la gloire immense dont il allait se couronner; la Sicile ne devait être que le théâtre de ses premiers exploits : il s'emparait de l'Afrique, de l'Italie, du Péloponèse. Tous les jours il entretenait de ses grands desseins cette jeunesse bouillante qui s'attachait à ses pas, et dont il gouvernait les volontés.

Sur ces entrefaites, la ville d'Egeste en Sicile, qui se disait opprimée par ceux de Sélinonte et de Syracuse, implora l'assistance des Athéniens, dont elle était alliée; elle offrait de les indemniser de leurs frais, et leur représentait que, s'ils n'arrêtaient les progrès des Syracusains, ce peuple ne tarderait pas à joindre ses troupes à celles des Lacédémoniens. La république envoya des députés en Sicile : ils firent à leur retour un rapport infidèle de l'état des choses. L'expédition fut résolue, et l'on nomma pour généraux Alcibiade, Nicias et Lamachus. On se flattait tellement du succès, que le sénat régla d'avance le sort des différens peuples de la Sicile.

Cependant les citoyens éclairés étaient d'au-

tant plus effrayés qu'on n'avait alors qu'une faible idée de la grandeur, des forces et des richesses de cette île. Malgré la loi qui défend de revenir sur une décision de tous les ordres de l'Etat, Nicias remontrait à l'assemblée que, la république n'ayant pu terminer encore les différends suscités entre elle et les Lacédémoniens, la paix actuelle n'était qu'une suspension d'armes; que ses véritables ennemis étaient dans le Péloponèse; qu'ils n'attendaient que le départ de l'armée pour fondre sur l'Attique; que les démêlés des villes de Sicile n'avaient rien de commun avec les Athéniens; que le comble de l'extravagance était de sacrifier le salut de l'Etat à la vanité ou à l'intérêt d'un jeune homme jaloux d'étaler sa magnificence aux yeux de l'armée; que de tels citoyens n'étaient faits que pour ruiner l'Etat en se ruinant eux-mêmes, et qu'il leur convenait aussi peu de délibérer sur de si hautes entreprises que de les exécuter.

« Je vois avec frayeur, ajouta Nicias, cette « nombreuse jeunesse qui l'entoure, et dont « il dirige les suffrages. Respectables vieil- « lards, je sollicite les vôtres au nom de la

« patrie. Et vous, magistrats, appelez de nou-
« veau le peuple aux opinions, et si les lois
« vous le défendent, songez que la première
« des lois est de sauver l'Etat.

Alcibiade, prenant la parole, représenta que les Athéniens, en protégeant les nations opprimées, étaient parvenus à ce haut point de gloire et de grandeur, qu'il ne leur était plus permis de se livrer à un repos trop capable d'énerver le courage des troupes; qu'ils seraient un jour assujettis, si dès à présent ils n'assujettissaient les autres; que plusieurs villes de Sicile n'étaient peuplées que de barbares ou d'étrangers insensibles à l'honneur de leur patrie et toujours prêts à changer de maîtres; que d'autres, fatiguées de leurs divisions, attendaient l'arrivée de la flotte pour se rendre aux Athéniens; que la conquête de cette île leur faciliterait celle de la Grèce entière; qu'au moindre revers ils trouveraient un asile dans leurs vaisseaux; que le seul éclat de cette expédition étonnerait les Lacédémoniens, et que, si ce peuple hasardait une irruption dans l'Attique, elle ne réussirait pas mieux que les précédentes.

Quant aux reproches qui le regardaient

personnellement, il répondait que sa magnificence n'avait servi jusqu'à ce jour qu'à donner aux peuples de la Grèce une haute idée de la puissance des Athéniens, et qu'à lui procurer assez d'autorité à lui-même pour détacher des nations entières de la ligue du Péloponèse. « Au surplus, disait-il, destiné à partager avec « Nicias le commandement de l'armée, si ma « jeunesse et mes folies vous donnent quelques « alarmes, vous vous rassurerez sur le bon- « heur qui a toujours couronné ses entrepri- « ses. »

Cette réponse enflamma les Athéniens d'une nouvelle ardeur. Leur premier projet n'avait été que d'envoyer soixante galères en Sicile. Nicias, pour les en détourner par une voie indirecte, représenta qu'outre la flotte il fallait une armée de terre, et leur mit devant les yeux le tableau effrayant des préparatifs, des dépenses et du nombre de troupes qu'exigeait une telle expédition. Alors une voix s'éleva du milieu de l'assemblée : « Nicias, il ne s'agit « plus de tous ces détours, expliquez-vous « nettement sur le nombre des soldats et des « vaisseaux dont vous avez besoin. » Nicias ayant répondu qu'il en conférerait avec les

autres généraux, l'assemblée leur donna plein pouvoir de disposer de toutes les forces de la république.

Elles étaient prêtes, lorsque Alcibiade fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées dans les différens quartiers de la ville, et représenté à l'issue d'un souper les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respirait que la fureur et la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée et de la flotte, se présente à l'assemblée ; il détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort s'il est coupable, une satisfaction éclatante s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu'après son retour, et l'obligent de partir chargé d'une accusation qui tient le glaive suspendu sur sa tête.

Le rendez-vous général, tant pour les Athéniens que pour leurs alliés, était à Corcyre. C'est de là que la flotte partit, composée d'environ trois cents voiles, et se rendit à Rhé-

gium, à l'extrémité de l'Italie [1]. Elle portait cinq mille cent hommes pesamment armés, parmi lesquels se trouvait l'élite des soldats athéniens. On y avait joint quatre cent quatre-vingts archers, sept cents frondeurs, quelques autres troupes légères, et un petit nombre de cavaliers.

Les généraux n'avaient pas exigé de plus grandes forces : Nicias ne songeait point à se rendre maître de la Sicile ; Alcibiade croyait que, pour la soumettre, il suffirait d'y semer la division. L'un et l'autre manifestèrent leurs vues, dans le premier conseil qu'ils tinrent avant que de commencer la campagne. Leurs instructions leur prescrivaient, en général, de régler les affaires de Sicile de la manière la plus avantageuse aux intérêts de la république : elles leur ordonnaient, en particulier, de protéger les Egistains contre ceux de Sélinonte, et, si les circonstances le permettaient, d'engager les Syracusains à rendre aux Léontins les possessions dont ils les avaient privés.

Nicias s'en tenait à la lettre de ce décret, et voulait, après l'avoir exécuté, ramener la

[1] L'an 415 avant J. C.

flotte au Pirée. Alcibiade soutenait que, de si grands efforts de la part des Athéniens devant être signalés par de grandes entreprises, il fallait envoyer des députés aux principales villes de la Sicile, les soulever contre les Syracusains, en tirer des vivres et des troupes, et, d'après l'effet de ces diverses négociations, se déterminer pour le siége de Sélinonte ou pour celui de Syracuse. Lamachus, le troisième des généraux, proposait de marcher à l'instant contre cette dernière ville, et de profiter de l'étonnement où l'avait jetée l'arrivée des Athéniens. Le port de Mégare, voisin de Syracuse, contiendrait leur flotte, et la victoire opérerait une révolution dans la Sicile.

Le succès aurait peut-être justifié l'avis de Lamachus. Les Syracusains n'avaient pris aucune précaution contre l'orage qui les menaçait : ils avaient eu de la peine à se persuader que les Athéniens fussent assez insensés pour méditer la conquête d'une ville telle que Syracuse. « Ils devraient s'estimer heureux, s'écriait un de leurs orateurs, de ce que nous « n'avons jamais songé à les ranger sous nos « lois. »

Ce projet n'ayant pas été goûté des deux

autres généraux, Lamachus se décida pour l'avis d'Alcibiade. Pendant que ce dernier prenait Catane par surprise, que Naxos lui ouvrait ses portes, que ses intrigues allaient forcer celles de Messine, et que ses espérances commençaient à se réaliser, on faisait partir du Pirée la galère qui devait le ramener à Athènes. Ses ennemis avaient prévalu, et le sommaient de comparaître pour répondre à l'accusation dont ils avaient jusqu'alors suspendu la poursuite. On n'osa pas l'arrêter, parce qu'on craignit le soulèvement des soldats et la désertion des troupes alliées, qui, la plupart, n'étaient venues en Sicile qu'à sa prière. Il avait d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs ; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponèse.

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée. Nicias, qui ne craignait rien quand il fallait exécuter, et surtout quand il fallait entreprendre, laissait s'éteindre dans le repos ou dans des conquêtes faciles l'ardeur qu'Alcibiade avait excitée dans le cœur des soldats. Cependant il vit le moment où le plus brillant

succès allait justifier une entreprise dont il avait toujours redouté les suites : il s'était enfin déterminé à mettre le siége devant Syracuse, et l'avait conduit avec tant d'intelligence que les habitans étaient disposés à se rendre. Déjà plusieurs peuples de Sicile et d'Italie se déclaraient en sa faveur, lorsqu'un général lacédémonien, nommé Gylippe, entra dans la place assiégée avec quelques troupes qu'il avait amenées du Péloponèse ou ramassées en Sicile. Nicias aurait pu l'empêcher d'aborder dans cette île : il négligea cette précaution, et cette faute irréparable fut la source de tous ses malheurs. Gylippe releva le courage des Syracusains, battit les Athéniens, et les tint renfermés dans leurs retranchemens.

Athènes fit partir, sous les ordres de Démosthène et d'Eurymédon, une nouvelle flotte composée d'environ soixante-treize galères, et une seconde armée forte de cinq mille hommes pesamment armés, et de quelques troupes légères. Démosthène, ayant perdu deux mille hommes à l'attaque d'un poste important, et considérant que bientôt la mer ne serait plus navigable, et que les troupes dépérissaient par les maladies, proposa d'abandonner l'entre-

prise, ou de transporter l'armée en des lieux plus sains. Sur le point de mettre à la voile, Nicias, effrayé d'une éclipse de lune qui sema la terreur dans le camp, consulta les devins, qui lui ordonnèrent d'attendre encore vingt-sept jours.

Avant qu'ils fussent écoulés, les Athéniens, vaincus par terre et par mer, ne pouvant rester sous les murs de Syracuse, faute de vivres, ni sortir du port, dont les Syracusains avaient fermé l'issue, prirent enfin le parti d'abandonner leurs camps, leurs malades, leurs vaisseaux, et de se retirer par terre dans quelque ville de Sicile : ils partirent au nombre de quarante mille hommes, y compris non seulement les troupes que leur avaient fournies les peuples de Sicile et d'Italie, mais encore les chiourmes des galères, les ouvriers et les esclaves.

Cependant ceux de Syracuse occupent les défilés des montagnes et les passages des rivières ; ils détruisent les ponts, s'emparent des hauteurs, et répandent dans la plaine divers détachemens de cavalerie et de troupes légères.

Les Athéniens, harcelés, arrêtés à chaque pas, sont sans cesse exposés aux traits d'un

ennemi qu'ils trouvent partout, et qu'ils ne peuvent atteindre nulle part : ils étaient soutenus par l'exemple de leurs généraux et par les exhortations de Nicias, qui, malgré l'épuisement où l'avait réduit une longue maladie, montrait un courage supérieur au danger. Pendant huit jours entiers, ils eurent à lutter contre des obstacles toujours renaissans. Mais Démosthène, qui commandait l'arrière-garde, composée de six mille hommes, s'étant égaré dans sa marche, fut poussé dans un lieu resserré; et, après des prodiges de valeur, il se rendit, à condition qu'on accorderait la vie à ses soldats, et qu'on leur épargnerait l'horreur de la prison.

Nicias, n'ayant pu réussir dans une négociation qu'il avait entamée, conduisit le reste de l'armée jusqu'au fleuve Asinarus. Parvenus en cet endroit, la plupart des soldats, tourmentés par une soif dévorante, s'élancent confusément dans le fleuve; les autres y sont précipités par l'ennemi : ceux qui veulent se sauver à la nage trouvent de l'autre côté des bords escarpés et garnis de gens de trait qui en font un massacre horrible. Huit mille hommes périrent dans cette attaque; et Nicias adressant

la parole à Gylippe : « Disposez de moi, lui « dit-il, comme vous le jugerez à propos ; mais « sauvez du moins ces malheureux soldats. » Gylippe fit aussitôt cesser le carnage.

Les Syracusains rentrèrent dans Syracuse, suivis de sept mille prisonniers, qui furent jetés dans les carrières : ils y souffrirent pendant plusieurs mois des maux inexprimables ; beaucoup d'entre eux y périrent ; d'autres furent vendus comme esclaves. Un plus grand nombre de prisonniers était devenu la proie des officiers et des soldats : tous finirent leurs jours dans les fers, à l'exception de quelques Athéniens, qui durent leur liberté aux pièces d'Euripide, que l'on connaissait alors à peine en Sicile, et dont ils récitaient les plus beaux endroits à leurs maîtres. Nicias et Démosthène furent mis à mort, malgré les efforts que fit Gylippe pour leur sauver la vie.

Athènes, accablée d'un revers si inattendu, envisageait de plus grands malheurs encore. Ses alliés étaient près de secouer son joug ; les autres peuples conjuraient sa perte ; ceux du Péloponèse s'étaient déjà crus autorisés par son exemple à rompre la trève. On apercevait dans leurs opérations mieux combinées, l'es-

prit de vengeance et le génie supérieur qui les dirigeaient. Alcibiade jouissait à Lacédémone du crédit qu'il obtenait partout. Ce fut par ses conseils que les Lacédémoniens prirent la résolution d'envoyer du secours aux Syracusains, de recommencer leurs incursions dans l'Attique, et de fortifier, à cent vingt stades d'Athènes, le port de Décélie, qui tenait cette ville bloquée du côté de la terre.

Il fallait, pour anéantir sa puissance, favoriser la révolte de ses alliés, et détruire sa marine. Alcibiade se rend sur les côtes de l'Asie mineure. Chio, Milet, d'autres villes florissantes se déclarent en faveur des Lacédémoniens; il captive, par ses agrémens, Tissapherne, gouverneur de Sardes, et le roi de Perse s'engage à payer la flotte du Péloponèse.

Cette seconde guerre, conduite avec plus de régularité que la première, eût été bientôt terminée, si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémoue, dont il avait séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue, à qui sa gloire faisait ombrage, n'eût enfin compris qu'après s'être vengé de sa patrie, il ne lui restait plus qu'à la garantir d'une perte certaine. Dans cette vue, il suspendit les ef-

forts de Tissapherne et les secours de la Perse, sous prétexte qu'il était de l'intérêt du grand-roi de laisser les peuples de la Grèce s'affaiblir mutuellement.

Les Athéniens ayant, bientôt après, révoqué le décret de son bannissement, il se met à leur tête, soumet les places de l'Hellespont, force un des gouverneurs du roi de Perse à signer un traité avantageux aux Athéniens, et Lacédémone à leur demander la paix. Cette demande fut rejetée, parce que, se croyant désormais invincibles sous la conduite d'Alcibiade, ils avaient passé rapidement de la consternation la plus profonde à la plus insolente présomption. A la haine dont ils étaient animés contre ce général avaient succédé aussi vite la reconnaissance la plus outrée, l'amour le plus effréné.

Quand il revint dans sa patrie, son arrivée, son séjour, le soin qu'il prit de justifier sa conduite, furent une suite de triomphes pour lui, et de fêtes pour la multitude. Quand, aux acclamations de toute la ville, on le vit sortir du Pirée avec une flotte de cent vaisseaux, on ne douta plus que la célérité de ses exploits ne forçât bientôt les peuples du Péloponèse à

subir la loi du vainqueur : on attendait à tout moment l'arrivée du courrier chargé d'annoncer la destruction de l'armée ennemie et la conquête de l'Ionie.

Au milieu de ces espérances flatteuses, on apprit que quinze galères athéniennes étaient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'était donné pendant l'absence et au mépris des ordres précis d'Alcibiade, que la nécessité de lever des contributions pour la subsistance des troupes avait obligé de passer en Ionie. A la première nouvelle de cet échec, il revint sur ses pas, et alla présenter la bataille au vainqueur, qui n'osa pas l'accepter. Il avait réparé l'honneur d'Athènes : la perte était légère, mais elle suffisait à la jalousie de ses ennemis. Ils aigrirent le peuple, qui le dépouilla du commandement général des armées avec le même empressement qui l'en avait revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années ; elle se fit toujours par mer, et finit par la bataille d'Ægos-Potamos, que ceux du Péloponèse gagnèrent dans le détroit de l'Hellespont. Le Spartiate Lysander, qui les commandait, surprit la flotte des Athéniens,

composée de cent quatre-vingts voiles, s'en rendit maître, et fit trois mille prisonniers [1].

Alcibiade, qui depuis sa retraite s'était établi dans la contrée voisine, avait averti les généraux athéniens du danger de leur position, et du peu de discipline qui régnait parmi les soldats et les matelots. Ils méprisèrent les conseils d'un homme tombé dans la disgrâce.

Prise d'Athènes.

La perte de la bataille entraîna celle d'Athènes, qui, après un siége de quelques mois, se rendit faute de vivres [2]. Plusieurs des puissances alliées proposèrent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus sa gloire que son intérêt, refusa de mettre aux fers une nation qui avait rendu de si grands services à la Grèce; mais elle condamna les Athéniens, non seulement à démolir les fortifications du Pirée, ainsi que la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galères, à l'exception de douze; à rappeler leurs bannis; à retirer leurs garnisons des

[1] L'an 405 avant J. C.

[2] Vers la fin d'avril de l'an 404 de la même ère.

villes dont ils s'étaient emparés; à faire une ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens; à les suivre par terre et par mer dès qu'ils en auraient reçu l'ordre.

Les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avait recouvré sa liberté; et, quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire trente magistrats, qui devaient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité [1].

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils voulaient envahir les richesses. Des troupes lacédémoniennes qu'ils avaient obtenues de Lysander, trois mille citoyens qu'ils s'étaient associés pour affermir leur puissance, protégeaient ouvertement leurs injustices. La nation désarmée tomba tout à coup dans une extrême servitude : l'exil, les fers, la mort, étaient le partage de ceux qui se déclaraient contre la tyrannie, ou qui semblaient la condamner par leur silence. Elle ne

[1] Vers l'été de l'an 404 avant J. C.

subsista que pendant huit mois, et, dans ce court espace de temps, plus de quinze cents citoyens furent indignement massacrés et privés des honneurs funèbres; la plupart abandonnèrent une ville où les victimes et les témoins de l'oppression n'osaient faire entendre une plainte : car il fallait que la douleur fût muette, et que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le seul qui ne se laissa point ébranler par l'iniquité des temps : il osa consoler les malheureux et résister aux ordres des tyrans. Mais ce n'était point sa vertu qui les alarmait : ils redoutaient à plus juste titre le génie d'Alcibiade, dont ils épiaient les démarches.

Il était alors dans une bourgade de Phrygie, dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avait reçu des marques de distinction et d'amitié. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisait dans l'Asie mineure, il en avait conclu que ce prince méditait une expédition contre Artaxercès son frère : il comptait, en conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçait, et en obtenir des secours pour délivrer sa patrie : mais tout à coup des assassins envoyés par le

satrape entourent sa maison, et, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares, et tombe sous une grêle de traits : il était alors âgé de quarante ans. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai que les magistrats, partageant les craintes des tyrans d'Athènes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même, et pour des intérêts particuliers.

La gloire de sauver Athènes était réservée à Thrasybule. Ce généreux citoyen, placé par son mérite à la tête de ceux qui avaient pris la fuite, et sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, et appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main, d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis, et ramena la tranquillité dans Athènes.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, et accepta le traité de paix que le Spartiate Antal-

cidas conclut avec Artaxercès [1]. Par ce traité, que les circonstances rendaient nécessaire, les colonies grecques de l'Asie mineure et de quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse : les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois et leur indépendance; mais ils sont restés dans un état de faiblesse dont ils ne se releveront peut-être jamais. Ainsi furent términés les différends qui avaient occasioné la guerre des Mèdes et celle du Péloponèse.

L'essai historique que je viens de donner finit à la prise d'Athènes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événemens qui se sont passés depuis cette époque jusqu'à mon départ de Scythie : je vais maintenant hasarder quelques remarques sur le siècle de Périclès.

Réflexions sur le siècle de Périclès.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que, pour la conservation des

[1] L'an 387 avant J. C.

mœurs, les siècles précédens avaient accumulé de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avaient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible que les grands succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

J'ai indiqué plus haut les funestes effets que produisirent sur les Athéniens leurs conquêtes et l'état florissant de leur marine et de leur commerce. On les vit tout à coup étendre les domaines de la république, et transporter dans son sein les dépouilles des nations alliées et soumises : de là les progrès successifs d'un luxe ruineux, et le désir insatiable des fêtes et des spectacles. Comme le gouvernement s'abandonnait au délire d'un orgueil qui se croyait tout permis parce qu'il pouvait tout oser, les particuliers, à son exemple, secouaient toutes les espèces de contrainte qu'imposent la nature et la société.

Bientôt le mérite n'obtint que l'estime ; la considération fut réservée pour le crédit : toutes les passions se dirigèrent vers l'intérêt personnel, et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'Etat. L'a-

mour, qui auparavant se couvrait des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtisanes se multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce. Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat où l'art de la volupté a pris naissance. Les unes s'attachaient plusieurs adorateurs, qu'elles aimaient tous sans préférence, qui tous les aimaient sans rivalité; d'autres, se bornant à une seule conquête, parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards et des éloges de la part de ce public facile, qui leur faisait un mérite d'être fidèles à leurs engagemens.

Périclès, témoin de l'abus, n'essaya point de le corriger. Plus il était sévère dans ses mœurs, plus il songeait à corrompre celles des Athéniens, qu'il amollissait par une succession rapide de fêtes et de jeux.

La célèbre Aspasie, née à Milet en Ionie, seconda les vues de Périclès, dont elle fut successivement la maîtresse et l'épouse. Elle eut sur lui un tel ascendant, qu'on l'accusa d'avoir plus d'une fois suscité la guerre pour venger ses injures personnelles. Elle osa former une société de courtisanes, dont les attraits et

les faveurs devaient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice. Quelques années auparavant, toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet : lors de son exécution, il excita quelques murmures. Les poètes comiques se déchaînèrent contre Aspasie ; mais elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes.

Périclès autorisa la licence, Aspasie l'étendit, Alcibiade la rendit aimable : sa vie fut tachée de toutes les dissolutions ; mais elles étaient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savait où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Grâces elles-mêmes semblaient distribuer ? Comment condamner un homme à qui il ne manquait rien pour plaire, et qui ne manquait à rien pour séduire ; qui était le premier à se condamner ; qui réparait les moindres offenses par des attentions si touchantes, et semblait moins commettre des fautes que les laisser échapper ? Aussi s'accoutuma-t-on à les placer au rang de ces jeux ou de ces écarts qui disparaissent avec la fougue

de l'âge ; et comme l'indulgence pour le vice est une conspiration contre la vertu, il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes maximes, la nation, entraînée par les charmes d'Alcibiade, fut complice de ses égaremens, et qu'à force de les excuser, elle finit par en prendre la défense.

Les jeunes Athéniens arrêtaient leurs yeux sur ce dangereux modèle ; et, n'en pouvant imiter les beautés, ils croyaient en approcher en copiant et surtout en chargeant ses défauts. Ils devinrent frivoles parce qu'il était léger, insolens parce qu'il était hardi, indépendans des lois parce qu'il l'était des mœurs. Quelques-uns, moins riches que lui, aussi prodigues, étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule, et qui ruina leurs familles : ils transmirent ces désordres à leurs descendans, et l'influence d'Alcibiade subsista long-temps après sa mort.

Un historien judicieux observe que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, et les aigrit à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers, que leur caractère

en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'était pas satisfaite, si elle ne surpassait l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnaient leur alliance ; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tombaient entre leurs mains. Ils ne se souvenaient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle les Grecs célébraient par des chants d'allégresse les victoires remportées sur les barbares, par des pleurs et des lamentations les avantages obtenus sur les autres Grecs.

L'auteur que j'ai cité observe encore que, dans le cours de cette fatale guerre, il se fit un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus connus changèrent d'acception ; qu'on donna le nom de duperie à la bonne foi, d'adresse à la duplicité, de faiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération, tandis que les traits d'audace et de violence passaient pour les saillies d'une âme forte et d'un zèle ardent pour la cause commune. Une telle confusion dans le langage est peut-être un des plus effrayans symptômes de la dépravation d'un peuple.

Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu : cependant c'est reconnaître encore son autorité que de lui assigner des limites; mais quand on va jusqu'à la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droits au trône : le vice s'en empare, et s'y tient paisiblement assis.

Ces guerres si meurtrières que les Grecs eurent à soutenir éteignirent un grand nombre de familles, accoutumées depuis plusieurs siècles à confondre leur gloire avec celle de la patrie. Les étrangers, et les hommes nouveaux qui les remplacèrent, firent tout à coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel excès il porta son insolence. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, on vit un joueur de lyre, autrefois esclave, depuis citoyen par ses intrigues, et adoré de la multitude par ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément le premier qui opinerait pour la paix. Quelques années après, Athènes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macedoine.

Telle devait être la destinée d'un Etat fondé sur les mœurs. Des philosophes qui remontent

aux causes des grands événemens ont dit que chaque siècle porte en quelque manière dans son sein le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante et confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire : ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scènes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus intéressans. Vers le temps de la guerre du Péloponèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs : elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, et de tant d'autres sophistes éloquens qui, en semant leurs doutes dans la société, y multipliaient les idées, Sophocle, Eurypide, Aristophane, brillaient sur la scène, entourés de rivaux qui partageaient leur gloire; l'astronome Méton calculait les mouvemens des cieux, et fixait les limites de l'an-

née; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguaient dans les différens genres de l'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avait reçus Hérodote lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparait à en mériter de semblables; Socrate transmettait une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisaient triompher les armes de la république; les plus superbes édifices s'élevaient sur les dessins des plus savans architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène décoraient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissaient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisaient dans des élèves dignes de les remplacer; et il était aisé de voir que le siècle le plus corrompu serait bientôt le plus éclairé des siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étaient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe paisible de citoyens travaillait à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit : ils construisaient

en l'honneur de leur nation un temple dont les fondemens avaient été posés dans le siècle antérieur, et qui devait résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçaient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès : la poésie n'augmentait pas son éclat ; mais, en le conservant, elle l'employait par préférence à orner la tragédie et la comédie, portées tout à coup à leur perfection : l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetait le merveilleux, discutait les faits, et devenait une leçon puissante que le passé donnait à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevait, on voyait au loin des champs à défricher, d'autres qui attendaient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réunissaient à la régularité des plans la justesse des idées et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxa-

gore leur apporta les lumières de celle de Thalès ; et quelques-uns furent persuadés que les éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature ne devaient plus être mis au rang des prodiges : mais ils étaient obligés de se le dire en confidence ; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissait contre les philosophes qui voulaient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts, ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout à coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé sous Pisistrate, celui de Thésée, construit sous Cimon, offraient aux architectes des modèles à suivre ; mais les tableaux et les statues qui existaient ne présentaient aux peintres et aux sculpteurs que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panénus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes la bataille de Marathon ; et la surprise des spectateurs fut ex-

trême lorsqu'ils crurent reconnaître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avaient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs; le premier encore qui embellit les figures de femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée était profondément gravée dans son âme. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur : c'était le défaut de l'art, qui ne faisait pour ainsi dire que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polygnote : il fit un heureux mélange des ombres et des lumières. Zeuxis aussitôt perfectionna cette découverte; et Apollodore, voulant constater sa gloire, releva celle de son rival : il dit dans une pièce de poésie qu'il publia : « J'avais « trouvé, pour la distribution des ombres, « des secrets inconnus jusqu'à nous; on me

« les a ravis. L'art est entre les mains de « Zeuxis. »

Ce dernier étudiait la nature avec le même soin qu'il terminait ses ouvrages ; ils étincellent de beautés. Dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les mœurs et le caractère de cette princesse ; mais, en général, il a moins réussi dans cette partie que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art par la beauté de son coloris, Parrhasius, son émule, par la pureté du trait et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions ; celles qu'il donna aux dieux et aux héros parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres durent exciter leur admiration : il fit voir pour la première fois des airs de tête très piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légèreté.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe, dont les ouvrages, faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste, et encore plus l'homme d'esprit ; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir dans plusieurs villes de la Grèce des

écoles de dessin, interdites aux esclaves; Euphranor, qui, toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis qu'un élève que j'avais vu chez Pamphile, et qui se nomme Apelle, les avait tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit, pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivait du temps de Périclès : j'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auraient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si à ces diverses générations de talens nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ deux cents ans que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout à coup

et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide ?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil lorsque l'un d'entre eux ouvre par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire : leurs successeurs ont le mérite de les cultiver et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites et ceux qui les ont perfectionnées ; dans la suite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Syros, les historiens Cadmus et

Hécatée de Milet introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte et de quelques régions orientales des connaissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germaient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie et sur les côtes de l'Asie, tout concourait au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination sont spécialement destinés, parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes et des temples; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations et les noms des vainqueurs aux jeux solemnels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent, dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prospérité qui augmenta sa puissance, fut livrée à des dissensions qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à la fois se multiplier dans son sein les

guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens. Les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs : les temples se couvrirent de peintures ; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payait un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournait à l'avantage des arts. Fallait-il décorer une place, un édifice public, plusieurs artistes traitaient le même sujet : ils exposaient leurs ouvrages ou leurs plans, et la préférence était accordée à celui qui réunissait en plus grand nombre les suffrages du public. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce, qui n'avaient connu que la rivalité des armes, connurent celle des talens : la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes, qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que

fournissaient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avait tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureraient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manœuvres, dont les travaux étaient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'aurait osé entreprendre, et dont l'exécution semblait exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coûtèrent environ trois mille talens [1].

Pendant qu'on y travaillait, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'Etat. « Pensez-vous, dit-il un jour à « l'assemblée générale, que la dépense soit « trop forte ? — Beaucoup trop, répondit-on.

[1] Voyez la note *a* à la fin du volume.

« — Eh bien ! reprit-il, elle roulera toute en-« tière sur mon compte, et j'inscrirai mon nom « sur ces monumens. — Non, non, s'écria le « peuple : qu'ils soient construits aux dépens « du trésor, et n'épargnez rien pour les ache-« ver. »

Le goût des arts commençait à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens ; celui des tableaux et des statues chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un Etat par la magnificence qu'il étale. De là cette considération pour les artistes qui se distinguaient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs ; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des élèves, soit en exigeant un tribut de ceux qui venaient dans leur atelier admirer les chefs-d'œuvre sortis de leurs mains. Quelques-uns, enorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompense plus flatteuse encore dans le sentiment de leur supériorité, et dans l'hommage qu'ils rendaient eux-mêmes à leurs propres talens : ils ne rougissaient pas d'inscrire sur leurs tableaux : « Il sera plus aisé de le censurer que « de l'imiter. » Zeuxis parvint à une si grande

opulence, que, sur la fin de ses jours, il faisait présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'était en état de les payer. Parrhasius avait une telle opinion de lui-même, qu'il se donnait une origine céleste. A l'ivresse de leur orgueil se joignait celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poésie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la première est nécessaire à la discussion de leurs intérêts, et la seconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes des écoles d'athlètes entretenues aux dépens du public; nulle part des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès, les recherches philosophiques furent sévèrement proscrites par les Athéniens ; et tandis que les devins étaient quelquefois entretenus avec quelque distinction dans le Prytanée, les philosophes osaient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidèles. Ils n'étaient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Partout objets de haine ou de mépris, ils n'échappaient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive ; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licenee, la philosophie éprouverait les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1° que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction ; 2° que les causes physiques ont plus influé que les morales sur le progrès des lettres ; les morales, plus que les physiques, sur celui des arts ; 3° que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection des arts et des scienees. Vainement se flattent-ils d'ouvrir aux

nations les routes brillantes de l'immortalité ; la nature ne paraît pas les avoir distingués des autres Grecs dans la distribution de ses faveurs. Ils ont créé le genre dramatique ; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles : mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier : l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans, suffiraient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachait par la supériorité de son crédit ; Aspasie, par les charmes de sa conversation ; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvait comparer As-

pasie qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté que de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assemblaient auprès de cette femme singulière, qui parlait à tous leur langue, et qui s'attirait les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formées depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avaient reçu de la nature le don de plaire voulurent plaire en effet ; et le désir ajouta de nouvelles grâces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut long-temps à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin, la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint in-

sensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour-propre pour n'être pas inquiété dans le sien.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scythie. La Chersonèse taurique [1]. *Le Pont-Euxin* [2]. *Etat de la Grèce (depuis la prise d'Athènes, l'an* 404 *avant Jésus-Christ, jusqu'au moment du voyage.) Le Bosphore de Thrace. Arrivée à Byzance* [3].

ANACHARSIS, Scythe de nation, fils de Toxaris, est l'auteur de cet ouvrage, qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur exposer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs, et si indi-

[1] La Crimée. — [2] La mer Noire. — [3] Constantinople.

gnement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira, dès ma plus tendre enfance, de l'estime pour la nation qui avait honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avait méconnues.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave grec dont je fis l'acquisition. Il était d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Environ trente-six ans [1] auparavant, il avait suivi le jeune Cyrus dans l'expédition que ce prince entreprit contre son frère Artaxercès, roi de Perse. Fait prisonnier dans un de ces combats que les Grecs furent obligés de livrer en se retirant, il changea souvent de maître, traîna ses fers chez différentes nations, et parvint aux lieux que j'habitais.

Plus je le connus, plus je sentis l'ascendant que les peuples éclairés ont sur les autres peuples. Timagène, c'était le nom du Thébain, m'attirait et m'humiliait par les charmes de sa conversation et par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs mœurs, leurs gouvernemens, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs spectacles, étaient le

[1] L'an 400 avant J. C.

sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeais, je l'écoutais avec transport : je venais d'entrer dans ma dix-huitième année ; mon imagination ajoutait les plus vives couleurs à ses riches tableaux. Je n'avais vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avais menée et l'ignorance profonde à laquelle j'étais condamné, je résolus d'abandonner un climat où la nature se prêtait à peine aux besoins de l'homme, et une nation qui ne me paraissait avoir d'autres vertus que de ne pas connaître tous les vices.

J'ai passé les plus belles années de ma vie en Grèce, en Egypte et en Perse ; mais c'est dans le premier de ces pays que j'ai fait le plus long séjour. J'ai joui des derniers momens de sa gloire, et je ne l'ai quitté qu'après avoir vu sa liberté expirer dans la plaine de Chéronée. Pendant que je parcourais ses provinces, j'avais soin de recueillir tout ce qui méritait quelque attention. C'est d'après ce journal, qu'à mon retour en Scythie j'ai mis en ordre la relation de mon voyage. Peut-être serait-elle plus exacte, si le vaisseau sur le-

quel j'avais fait embarquer mes livres n'avait pas péri dans le Pont-Euxin.

Vous, que j'eus l'avantage de connaître dans mon voyage de Perse, Arsame, Phédime, illustrès époux, combien de fois vos noms ont été sur le point de se mêler à mes écrits ! De quel éclat ils brillaient à ma vue, lorsque j'avais à peindre quelque grande qualité du cœur et de l'esprit, lorsque j'avais à parler de bienfaits et de reconnaissance ! Vous avez des droits sur cet ouvrage. Je le composai en partie dans ce beau séjour dont vous faisiez le plus bel ornement ; je l'ai achevé loin de la Perse, et toujours sous vos yeux : car le souvenir des momens passés auprès de vous ne s'efface jamais. Il fera le bonheur du reste de mes jours ; et tout ce que je désire après ma mort, c'est que sur la pierre qui couvrira ma cendre on grave profondément ces mots : IL OBTINT LES BONTÉS D'ARSAME ET DE PHÉDIME.

VERS la fin de la première année de la cent quatrième olympiade [1], je partis avec Timagène, à qui je venais de rendre la liberté.

[1] Au mois d'avril de l'an 363 avant J. C.

Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs [1], près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer connue sous le nom de Lac ou de Palus Méotide.

Panticapée.

Là, nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée, située sur une hauteur, à l'entrée du détroit qu'on nomme le Bosphore cimmérien, et qui joint le lac au Pont-Euxin.

Cette ville, où les Grecs établirent autrefois une colonie, est devenue la capitale d'un petit Empire qui s'étend sur la côte orientale de la Chersonèse taurique. Leucon y régnait depuis environ trente ans. C'était un prince magnifique et généreux, qui plus d'une fois avait dissipé des conjurations et remporté des victoires par son courage et son habileté. Nous ne le vîmes point : il était à la tête de son armée. Quelque temps auparavant, ceux d'Héraclée en Bithynie s'étaient présentés avec une puissante flotte pour tenter une descente dans

[1] Le Don.

ses Etats. Leucon, s'apercevant que ses troupes s'opposaient faiblement au projet de l'ennemi, plaça derrière elle un corps de Scythes, avec ordre de les charger, si elles avaient la lâcheté de reculer.

On citait de lui un mot dont je frissonne encore. Ses favoris, par de fausses accusations, avaient écarté plusieurs de ses amis et s'étaient emparés de leurs biens. Il s'en aperçut enfin; et l'un d'eux ayant hasardé une nouvelle délation: « Malheureux, lui « dit-il, je te ferais mourir, si des scélérats « tels que toi n'étaient nécessaires aux des- « potes. »

La Chersonèse taurique produit du blé en abondance : la terre, à peine effleurée par le soc de la charrue, y rend trente pour un. Les Grecs y font un si grand commerce, que le roi s'était vu forcé d'ouvrir à Théodosie [1], autre ville du Bosphore, un port capable de contenir cent vaisseaux. Les marchands athéniens abordaient en foule, soit dans cette place, soit à Panticapée. Ils n'y payaient aucun droit, ni d'entrée, ni de sortie; et la république, par

[1] Aujourd'hui Caffa.

reconnaissance, avait mis ce prince et ses enfans au nombre de ses citoyens [1].

Nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandait, consentit à nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allais, je venais : je ne pouvais me rassasier de revoir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux, leurs agrès, leurs manœuvres; j'entrais au hasard dans les maisons des particuliers, dans les manufactures, dans les moindres boutiques : je sortais de la ville, et mes yeux restaient fixés sur des vergers couverts de fruits, sur des campagnes enrichies de moissons. Mes sensations étaient vives, mes récits animés. Je ne pouvais me plaindre de n'avoir pas de témoins de mon bonheur : j'en parlais à tout le monde. Tout ce qui me frappait, je courais l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui ainsi que pour moi : je lui demandais si le lac Méotide n'était pas la plus grande des mers, si Panticapée n'était pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, et surtout

[1] Voyez la note *b* à la fin du volume.

au commencement, j'éprouvais de pareilles émotions toutes les fois que la nature ou l'industrie m'offrait des objets nouveaux; et lorsqu'ils étaient faits pour élever l'âme, mon admiration avait besoin de se soulager par des larmes que je ne pouvais retenir, ou par des excès de joie que Timagène ne pouvait modérer. Dans la suite, ma surprise, en s'affaiblissant, a fait évanouir les plaisirs dont elle était la source, et j'ai vu avec peine que nous perdons du côté des sensations ce que nous gagnons du côté de l'expérience.

Le Pont-Euxin.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité, lorsqu'à la sortie du Bosphore cimmérien, la mer qu'on nomme Pont-Euxin se développa insensiblement à mes regards. C'est un immense bassin, presque partout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, et dans lequel près de quarante fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie et de l'Europe. Sa longueur, dit-on, est de onze mille cent stades [1]; sa plus

[1] Environ quatre cent dix-neuf lieues.

grande largeur, de trois mille trois cents [1]. Sur ses bords habitent des nations qui diffèrent entre elles d'origine, de mœurs et de langage. On y trouve par intervalles, et principalement sur les côtes méridionales, des villes grecques fondées par ceux de Milet, de Mégare et d'Athènes, la plupart construites dans des lieux fertiles et propres au commerce. A l'est est la Colchide, célèbre par le voyage des Argonautes, que les fables ont embelli, et qui fit mieux connaître aux Grecs ces pays éloignés.

Les fleuves qui se jettent dans le Pont le couvrent de glaçons dans les grands froids, adoucissent l'amertume de ses eaux, y portent une énorme quantité de limon et de substances végétales qui attirent et engraissent les poissons. Les thons, les turbots et presque toutes les espèces y vont déposer leur frai, et s'y multiplient d'autant plus que cette mer ne nourrit point de poissons voraces et destructeurs. Elle est souvent enveloppée de vapeurs sombres et agitée par des tempêtes violentes. On choisit, pour y voyager, la saison où les naufrages

[1] Environ cent vingt-quatre lieues trois quarts.

sont moins fréquens. Elle n'est pas profonde, excepté vers sa partie orientale, où la nature a creusé des abîmes dont la sonde ne peut trouver le fond.

Pendant que Cléomède nous instruisait de ces détails, il traçait sur ses tablettes le circuit du Pont-Euxin. Quand il l'eut terminé : Vous avez, lui dis-je, figuré, sans vous en apercevoir, l'arc dont nous nous servons en Scythie; telle est précisément sa forme. Mais je ne vois point d'issue à cette mer. Elle ne communique aux autres, répondit-il, que par un canal à peu près semblable à celui d'où nous venons de sortir.

Au lieu de nous y rendre en droiture, Cléomède, craignant de s'éloigner des côtes, dirigea sa route vers l'ouest, et ensuite vers le sud. Nous nous entretenions, en les suivant, des nations qui les habitent; nous vîmes quelquefois les troupeaux s'approcher du rivage de la mer, parce qu'elle leur présente une boisson aussi agréable que salutaire. On nous dit qu'en hiver, quand la mer est prise, les pêcheurs de ces cantons dressent leurs tentes sur sa surface, et jettent leurs lignes à travers des ouvertures pratiquées dans la glace. On nous

montra de loin l'embouchure du Borysthène [1], celle de l'Ister [2] et de quelques autres fleuves. Nous passions souvent la nuit à terre, et quelquefois à l'ancre.

Un jour Cléomède nous dit qu'il avait lu autrefois l'histoire de l'expédition du jeune Cyrus. La Grèce s'est donc occupée de nos malheurs, dit Timagène : ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en traça le tableau? Ce fut, répondit Cléomède, l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athènes. Hélas! reprit Timagène, depuis environ trente-sept ans que le sort me sépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de son retour. Ah! qu'il m'eût été doux de le revoir après une si longue absence! mais je crains bien que la mort....

Epaminondas.

Rassurez-vous, dit Cléomède; il vit encore. Que les dieux soient bénis! reprit Timagène.

[1] Aujourd'hui le Dniéper.
[2] Le Danube.

Il vit, il recevra les embrassemens d'un soldat, d'un ami dont il sauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs ? Ils l'ont exilé, répondit Cléomède, parce qu'il paraissait trop attaché aux Lacédémoniens. — Mais du moins dans sa retraite il attire les regards de toute la Grèce? — Non ; ils sont tous fixés sur Epaminondas de Thèbes. — Epaminondas ! Son âge ? le nom de son père ? — Il a près de cinquante ans ; il est fils de Polymnis, et frère de Caphisias. C'est lui, reprit Timagène avec émotion, c'est lui-même. Je l'ai connu dès son enfance. Ses traits sont encore présens à mes yeux : les liens du sang nous unirent de bonne heure. Je n'avais que quelques années de plus que lui : il fut élevé dans l'amour de la pauvreté, dans l'amour de la vertu. Jamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'esprit. Ses maîtres ne suffisaient pas au besoin qu'il avait de s'instruire. Je m'en souviens : nous ne pouvions l'arracher de la compagnie d'un pythagoricien triste et sévère, nommé Lysis. Epaminondas n'avait que douze à treize ans quand je me rendis à l'armée de Cyrus : il laissait quelquefois échapper les

traits d'un grand caractère. On prévoyait l'ascendant qu'il aurait un jour sur les autres hommes. Excusez mon importunité : comment a-t-il rempli de si belles espérances?

Cléomède répondit : Il a élevé sa nation; et, par ses exploits, elle est devenue la première puissance de la Grèce. O Thèbes! s'écria Timagène, ô ma patrie! heureux séjour de mon enfance! plus heureux Epaminondas!... Un saisissement involontaire l'empêcha d'achever. Je m'écriai à mon tour : Oh! que l'on mérite d'être aimé, quand on est si sensible! Et me jetant à son cou : Mon cher Timagène, lui dis-je, puisque vous prenez tant d'intérêt aux lieux où le hasard vous a fait naître, quels doivent être vos sentimens pour les amis que vous choisissez vous-même! Il me répondit, en me serrant la main : Je vous ai souvent parlé de cet amour inaltérable que les Grecs conservent pour leur patrie. Vous aviez de la peine à le concevoir : vous voyez à mes pleurs s'il est profond et sincère. Il pleurait en effet.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'était opérée une révolution

si glorieuse aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomède, le détail circonstancié de tout ce qui s'est passé depuis votre départ. Je m'attacherai aux principaux événemens : ils suffiront pour vous instruire de l'état actuel de la Grèce.

Agésilas.

Vous aurez su que, par la prise d'Athènes [1], toutes nos républiques se trouvèrent, en quelque manière, asservies aux Lacédémoniens ; que les unes furent forcées de solliciter leur alliance, et les autres de l'accepter. Les qualités brillantes et les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone, semblaient les menacer d'un long esclavage. Appelé en Asie au secours des Ioniens, qui, s'étant déclarés pour le jeune Cyrus, avaient à redouter la vengeance d'Artaxercès, il battit plusieurs fois les généraux de ce prince ; et ses vues s'étendant avec ses succès, il roulait déjà dans sa tête le projet de porter ses armes en Perse, et d'attaquer le grand-roi jusque sur son trône.

[1] L'an 404 avant J. C.

Bataille de Coronée.

Artaxercès détourna l'orage. Des sommes d'argent distribuées dans plusieurs villes de la Grèce, les détachèrent des Lacédémoniens. Thèbes, Corinthe, Argos et d'autres peuples formèrent une ligue puissante, et rassemblèrent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie [1] : elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas, qu'un ordre de Lacédémone avait obligé d'interrompre le cours de ses exploits. Xénophon, qui combattit auprès de ce prince, disait qu'il n'avait jamais vu une bataille si meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire, les Thébains celui de s'être retirés sans prendre la fuite.

Cette victoire, en affermissant la puissance de Sparte, fit éclore de nouveaux troubles, de nouvelles ligues. Parmi les vainqueurs mêmes, les uns étaient fatigués de leurs succès, les autres de la gloire d'Agésilas. Ces derniers, ayant à leur tête le Spartiate Antalcidas, proposèrent au roi Artaxercès de donner la paix aux nations de la Grèce. Leurs dépu-

[1] L'an 393 avant J. C.

tés s'assemblèrent; et Téribaze, satrape d'Ionie, leur déclara les volontés de son maître, conçues en ces termes [1] :

« Le roi Artaxercès croit qu'il est de la jus« tice, 1° que les villes grecques d'Asie, ainsi « que les îles de Clazomène et de Chypre, de« meurent réunies à son empire, 2° que les « autres villes grecques soient libres, à l'ex« ception des îles de Lemnos, d'Imbros et de « Scyros, qui appartiendront aux Athéniens. « Il joindra ses forces à celles des peuples qui « accepteront ces conditions, et les emploiera « contre ceux qui refuseront d'y souscrire. »

L'exécution d'un traité destiné à changer le système politique de la Grèce fut confiée aux Lacédémoniens, qui en avaient conçu l'idée et réglé les articles. Par le premier, ils ramenaient sous le joug des Perses les Grecs de l'Asie, dont la liberté avait fait répandre tant de sang depuis près d'un siècle : par le second, en obligeant les Thébains à reconnaître l'indépendance des villes de la Béotie, ils affaiblissaient la seule puissance qui fût peut-être en état de s'opposer à leurs projets : aussi

[1] L'an 387 avant J. C.

les Thébains, ainsi que les Argiens, n'accédèrent-ils au traité que lorsqu'ils y furent contraints par la force. Les autres républiques le reçurent sans opposition, et quelques-unes même avec empressement.

Peu d'années après[1], le Spartiate Phébidas passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thèbes. La ville était divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiadès, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'était en pleine paix, et dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébraient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie : quatre cents d'entre eux cherchèrent un asile auprès des Athéniens : Isménias, chef de ce parti, avait été chargé de fers, et mis à mort sous de vains prétextes.

Un cri général s'éleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissaient d'indignation ; ils

[1] L'an 382 avant J. C.

demandaient avec fureur si Phébidas avait reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond qu'il est permis à un général d'outrepasser ses pouvoirs quand le bien de l'Etat l'exige, et qu'on ne doit juger de l'action de Phébidas que d'après ce principe. Léontiadès se trouvait alors à Lacédémone : il calma les esprits en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderait la citadelle de Thèbes, et que Phébidas serait condamné à une amende de cent mille drachmes [1].

Ainsi, dit Timagène en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime et punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas? On l'accusa, répondit Cléomède, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, et du décret qui en avait consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagène; mais après une pareille infamie....

Arrêtez, lui dit Cléomède : apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer et d'aimer Agésilas. J'ai moi-même

[1] Quatre-vingt-dix mille livres.

fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires : vous verrez ses trophées élevés dans plusieurs provinces de la Grèce et de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il était adoré des soldats, dont il partageait les travaux et les dangers ; que dans son expédition d'Asie il étonnait les barbares par la simplicité de son extérieur et par l'élévation de ses sentimens ; que dans tous les temps il nous étonnait par de nouveaux traits de désintéressement, de frugalité, de modération et de bonté ; qu'oubliant sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il était d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes ; enfin le Spartiate le plus rigide n'avait pas des mœurs plus austères ; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge : dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves.

Eh ! qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagène, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains ? Ce-

pendant, répondit Cléomède, il regardait la justice comme la première des vertus. J'avoue qu'il la violait quelquefois; et, sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'était qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crût devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'était rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisait, et qui, enrichie de la dépouille des autres, était devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense. C'était un amour excessif de la gloire; et ce sentiment, les Thébains l'avaient blessé plus d'une fois, surtout lorsqu'ils déconcertèrent le projet qu'il avait conçu de détrôner le roi de Perse.

Pélopidas.

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence : la plupart de leurs alliés les abandonnèrent; et, trois ou quatre ans après [1],

[1] L'an 379 ou 378 avant J. C.

les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; et le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. L'un des bannis, le jeune Pélopidas, fut un des premiers auteurs de cette conjuration. Il était distingué par sa naissance et par ses richesses; il le fut bientôt par des actions dont l'éclat rejaillit sur sa patrie.

Toute voie de conciliation se trouvait désormais interdite aux deux nations. La haine des Thébains s'était prodigieusement accrue, parce qu'ils avaient essuyé un outrage sanglant; celle des Lacédémoniens, parce qu'ils l'avaient commis. Quoique ces derniers eussent plusieurs guerres à soutenir, ils firent quelques irruptions en Béotie. Agésilas y conduisit deux fois ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres : il fut blessé dans une action peu décisive; et le Spartiate Antalcidas lui dit en lui montrant le sang qui coulait de la plaie : « Voilà « le fruit des leçons que vous avez données aux « Thébains. » En effet, ceux-ci, après avoir d'abord laissé ravager leurs campagnes, essayèrent leurs forces dans de petits combats,

qui bientôt se multiplièrent. Pélopidas les menait chaque jour à l'ennemi ; et, malgré l'impétuosité de son caractère, il les arrêtait dans leurs succès, les encourageait dans leurs défaites, et leur apprenait lentement à braver ces Spartiates dont ils redoutaient la valeur, et encore plus la réputation. Lui-même, instruit par ses fautes et par les exemples d'Agésilas, s'appropriait l'expérience du plus habile général de la Grèce : il recueillit dans une des campagnes suivantes le fruit de ses travaux et de ses réflexions.

Il était dans la Béotie ; il s'avançait vers Thèbes [1] : un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, retournait par le même chemin. Un cavalier thébain qui s'était avancé, et qui les aperçut sortant d'un défilé, court à Pélopidas. « Nous sommes « tombés, s'écria-t-il, entre les mains de l'en- « nemi. — Et pourquoi ne serait-il pas tombé « entre les nôtres ? » répondit le général. Jusqu'alors aucune nation n'avait osé attaquer les Lacédémoniens avec des forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée

[1] L'an 375 avant J. C.

fut sanglante, la victoire long-temps indécise. Les Lacédémoniens, ayant perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent, sans perdre leurs rangs, pour laisser passer l'ennemi : mais Pélopidas, qui veut rester maître du champ de bataille, fond de nouveau sur eux, et goûte enfin le plaisir de les disperser dans la plaine.

Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes, et toutes les républiques de la Grèce. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différends à l'amiable. La diète fut convoquée à Lacédémone : Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes.

Il était alors dans sa quarantième année. Jusqu'à ce moment il avait, suivant le conseil des sages, caché sa vie : il avait mieux fait encore, il s'était mis en état de la rendre utile aux autres. Au sortir de l'enfance, il se chargea d'achever lui-même son éducation. Malgré la médiocrité de sa fortune, il retira chez lui le philosophe Lysis, et, dans leurs fréquens entretiens, il se pénétra des idées sublimes que les Pythagoriciens ont conçues de la vertu; et cette vertu, qui brillait dans

ses moindres actions, le rendit inaccessible à toutes les craintes. En même temps qu'il fortifiait sa santé par la course, la lutte, encore plus par la tempérance, il étudiait les hommes, il consultait les plus éclairés, et méditait sur les devoirs du général et du magistrat. Dans les discours prononcés en public, il ne dédaignait pas les ornemens de l'art; mais on y démêlait toujours l'éloquence des grandes âmes. Ses talens, qui l'ont placé au rang des orateurs célèbres, éclatèrent pour la première fois à la diète de Lacédémone, dont Agésilas dirigea les opérations.

Les députés des différentes républiques y discutèrent leurs droits et leurs intérêts. J'ai vu par hasard les harangues des trois ambassadeurs d'Athènes. Le premier était un prêtre de Cérès, entêté de sa naissance, fier des éloges qu'il recevait ou qu'il se donnait lui-même. Il rappela les commissions importantes que les Athéniens avaient confiées à ceux de sa maison; parla des bienfaits que les peuples du Péloponèse avaient reçus des divinités dont il était le ministre, et conclut en observant que la guerre ne pouvait commencer trop tard, ni finir trop tôt. Callistrate, orateur renom-

mé, au lieu de défendre l'intérêt général de la Grèce, eut l'indiscrétion d'insinuer, en présence de tous les alliés, que l'union particulière d'Athènes et de Lacédémone assurerait à ces deux puissances l'empire de la terre et de la mer. Enfin, Autoclès, troisième député, s'étendit avec courage sur les injustices des Lacédémoniens, qui appelaient sans cesse les peuples à la liberté, et les tenaient réellement dans l'esclavage, sous le vain prétexte de leur garantie accordée au traité d'Antalcidas.

Je vous ai dit que, suivant ce traité, toutes les villes de la Grèce devaient être libres : or, les Lacédémoniens, en tenant dans leur dépendance les villes de Laconie, exigeaient avec hauteur que celles de la Béotie ne fussent plus asservies aux Thébains. Comme ils se répandaient en plaintes amères contre ces derniers, et ne s'exprimaient plus avec la même précision qu'auparavant, Epaminondas, ennuyé de leurs prolixes invectives, leur dit un jour : « Vous conviendrez du moins que nous « vous avons forcés d'allonger vos monosylla-« bes. » Le discours qu'il prononça ensuite fit une telle impression sur les députés, qu'Agésilas en fut alarmé. Le Thébain insistant avec

force sur la nécessité d'un traité uniquement fondé sur la justice et la raison : « Et vous pa-« raît-il juste et raisonnable, dit Agésilas, « d'accorder l'indépendance aux villes de la « Béotie ? — Et vous, répondit Epaminondas, « croyez-vous raisonnable et juste de recon-« naître celle de la Laconie ? — Expliquez-« vous nettement, reprit Agésilas enflammé « de colère : je vous demande si les villes de « la Béotie seront libres. — Et moi, répondit « fièrement Epaminondas, je vous demande « si celles de Laconie le seront. » A ces mots, Agésilas effaça du traité le nom des Thébains, et l'assemblée se sépara.

Telle fut, à ce qu'on prétend, l'issue de cette fameuse conférence. Quelques-uns la racontent diversement, et plus à l'avantage d'Agésilas. Quoi qu'il en soit, les principaux articles du décret de la diète portaient qu'on licencierait les troupes, que tous les peuples jouiraient de la liberté, et qu'il serait permis à chacune des puissances confédérées de secourir les villes opprimées.

On aurait encore pu recourir à la négociation ; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnèrent

ordre au roi Cléombrote, qui commandait en Phocide l'armée des alliés, de la conduire en Béotie. Elle était forte de dix mille hommes de pied et de mille chevaux. Les Thébains ne pouvaient leur opposer que six mille hommes d'infanterie et un petit nombre de chevaux ; mais Epaminondas était à leur tête, et il avait Pélopidas sous lui.

On citait des augures sinistres ; il répondit que le meilleur des présages était de défendre sa patrie. On rapportait des oracles favorables : il les accrédita tellement, qu'on le soupçonnait d'en être l'auteur. Ses troupes étaient aguerries et pleines de son esprit. La cavalerie de l'ennemi, ramassée presque au hasard, n'avait ni expérience, ni émulation. Les villes alliées n'avaient consenti à cette expédition qu'avec une extrême répugnance, et leurs soldats n'y marchaient qu'à regret. Le roi de Lacédémone s'aperçut de ce découragement ; mais il avait des ennemis, et risqua tout plutôt que de fournir de nouveaux prétextes à leur haine.

Bataille de Leuctres.

Les deux armées étaient dans un endroit de

la Béotie nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisait ses dispositions, inquiet d'un événement qui allait décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier de distinction venait d'expirer tranquillement dans sa tente : « Eh, bons dieux ! « s'écria-t-il, comment a-t-on le temps de mou-« rir dans une pareille circonstance ? »

Le lendemain [1] se donna cette bataille que les talens du général thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote s'était placé à la droite de son armée avec la phalange lacédémonienne, protégée par la cavalerie, qui formait une première ligne. Epaminondas, assuré de la victoire, s'il peut enfoncer cette aile si redoutable, prend le parti de refuser sa droite à l'ennemi, et d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes, les range sur cinquante de hauteur, et met aussi sa cavalerie en première ligne. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition ; mais, au lieu de donner plus de profondeur à son aile, il la prolonge pour déborder Epaminondas.

[1] Le 8 juillet de l'année julienne proleptique, 371 avant J. C.

Pendant ce mouvement, la cavalerie des Thébains fondit sur celle des Lacédémoniens, et la renversa sur leur phalange, qui n'était plus qu'à douze de hauteur. Pélopidas, qui commandait le bataillon sacré [1], la prit en flanc : Epaminondas tomba sur elle avec tout le poids de sa colonne. Elle en soutint le choc avec un courage digne d'une meilleure cause et d'un plus heureux succès. Des prodiges de valeur ne purent sauver Cléombrote. Les guerriers qui l'entouraient sacrifièrent leurs jours, ou pour sauver les siens, ou pour retirer son corps, que les Thébains n'eurent pas la gloire d'enlever.

Après sa mort, l'armée du Péloponèse se retira dans son camp, placé sur une hauteur voisine. Quelques Lacédémoniens proposaient de retourner au combat; mais leurs généraux, effrayés de la perte que Sparte venait d'essuyer, et ne pouvant compter sur des alliés plus satisfaits qu'affligés de son humiliation, laissèrent les Thébains élever paisiblement un trophée sur le champ de bataille. La perte de

[1] C'était un corps de trois cents jeunes Thébains renommés pour leur valeur.

ces derniers fut très légère; celle de l'ennemi se montait à quatre mille hommes, parmi lesquels on comptait mille Lacédémoniens. De sept cents Spartiates, quatre cents perdirent la vie.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. À Sparte, il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les cœurs. Le peuple assistait à des jeux solennels, où les hommes de tout âge disputaient le prix de la lutte et des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courrier, les magistrats prévirent que c'en était fait de Lacédémone; et, sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venait d'essuyer, en exhortant les mères et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain, on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'Etat des citoyens si courageux. Les autres n'osaient s'exposer aux regards du public, ou ne se montraient qu'avec l'appareil de la tristesse et du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie préva-

lurent tellement dans la plupart d'entre elles, que les époux ne pouvaient soutenir les regards de leurs épouses, et que les mères craignaient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent si enorgueillis de ce succès, que le philosophe Antisthène disait: « Je crois voir des écoliers tout fiers d'avoir « battu leur maître. » D'un autre côté, les Lacédémoniens, ne voulant pas avouer leur défaite, demandèrent que les deux nations s'en rapportassent au jugement des Achéens.

Deux ans après, Epaminondas et Pélopidas furent nommés béotarques, ou chefs de la ligue béotienne [1]. Le concours des circonstances, l'estime, l'amitié, l'uniformité des vues et des sentimens, formaient entre eux une union indissoluble. L'un avait sans doute plus de vertus et de talens; mais l'autre, en reconnaissant cette supériorité, la faisait presque disparaître. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ses travaux et de sa gloire qu'Epaminondas entra dans le Péloponèse, portant la terreur et la désolation chez les peuples attachés à Lacédémone, hâtant la défection des autres,

[1] L'an 369 avant J. C.

brisant le joug sous lequel les Messéniens gémissaient depuis plusieurs siècles. Soixante et dix mille hommes de différentes nations marchaient sous ses ordres avec une égale confiance. Il les conduisit à Lacédémone, résolu d'attaquer ses habitans jusque dans leurs foyers, et d'élever un trophée au milieu de la ville.

Sparte n'a point de murs, point de citadelle. On y trouve plusieurs éminences, qu'Agésilas eut soin de garnir de troupes. Il plaça son armée sur le penchant de la plus haute de ces éminences. C'est de là qu'il vit Epaminondas s'approcher à la tête de son armée, et faire ses dispositions pour passer l'Eurotas, grossi par la fonte des neiges. Après l'avoir longtemps suivi des yeux, il ne laissa échapper que ces mots : « Quel homme ! quel prodige ! »

Cependant ce prince était agité de mortelles inquiétudes. Au dehors, une armée formidable, au dedans, un petit nombre de soldats qui ne se croyaient plus invincibles, et un grand nombre de factieux qui se croyaient tout permis ; les murmures et les plaintes des habitans, qui voyaient leurs possessions dévastées et leurs jours en danger ; le cri géné-

ral, qui l'accusait d'être l'auteur de tous les maux de la Grèce; le cruel souvenir d'un règne autrefois si brillant, et déshonoré sur sa fin par un spectacle aussi nouveau qu'effrayant : car, depuis plus de cinq à six siècles, les ennemis avaient à peine osé tenter quelques incursions passagères sur les frontières de la Laconie; jamais les femmes de Sparte n'avaient vu la fumée de leur camp.

Malgré de si justes sujets d'alarmes, Agésilas montrait un front serein, et méprisait les injures de l'ennemi, qui, pour le forcer à quitter son poste, tantôt lui reprochait sa lâcheté, tantôt ravageait sous ses yeux les campagnes voisines. Sur ces entrefaites, environ deux cents conjurés s'étant emparés d'un poste avantageux et difficile à forcer, on proposait de faire marcher contre eux un corps de troupes. Agésilas rejeta ce conseil. Il se présenta lui-même aux rebelles, suivi d'un seul domestique. « Vous avez mal compris mes ordres, « leur dit-il : ce n'est pas ici que vous deviez « vous rendre; c'est dans tel et tel endroit. » Il leur montrait en même temps les lieux où il avait dessein de les disperser. Ils y allèrent aussitôt.

Cependant Epaminondas désespérait d'attirer les Lacédémoniens dans la plaine. L'hiver était fort avancé. Déjà ceux d'Arcadie, d'Argos et d'Elée avaient abandonné le siége. Les Thébains perdaient journellement du monde et commençaient à manquer de vivres. Les Athéniens et d'autres peuples faisaient des levées en faveur de Lacédémone. Ces raisons engagèrent Epaminondas à se retirer. Il fit le dégât dans le reste de la Laconie; et après avoir évité l'armée des Athéniens, commandée par Iphicrate, il ramena paisiblement la sienne en Béotie.

Les chefs de la ligue béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas et Pélopidas l'avaient conservé quatre mois entiers au delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés et traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité; il eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. « La loi « me condamne, leur dit-il; je mérite la mort. « Je demande seulement qu'on grave cette « inscription sur mon tombeau : Les Thébains

« ont fait mourir Epaminondas, parce qu'à « Leuctres il les força d'attaquer et de vaincre « ces Lacédémoniens qu'ils n'osaient pas au- « paravant regarder en face; parce que sa « victoire sauva sa patrie, et rendit la liberté « à la Grèce; parce que, sous sa conduite, « les Thébains assiégèrent Lacédémone, qui « s'estima trop heureuse d'échapper à sa ruine; « parce qu'il rétablit Messène, et l'entoura de « fortes murailles. » Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, et les juges n'osèrent pas le condamner.

L'envie, qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avait dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent.

Pendant les six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois Epaminondas faire respecter les armes thébaines dans le Péloponèse, et Pélopidas les faire triompher en Thessalie. Nous avons vu ce

dernier, choisi pour arbitre entre deux frères qui se disputaient le trône de Macédoine, terminer leurs différends, et rétablir la paix dans ce royaume; passer ensuite à la cour de Suze, où sa réputation, qui l'avait devancé, lui attira des distinctions brillantes [1]; déconcerter les mesures des députés d'Athènes et de Lacédémone, qui demandaient la protection du roi de Perse; obtenir pour sa patrie un traité qui l'unissait étroitement avec ce prince.

Il marcha l'année dernière [2] contre un tyran de Thessalie, nommé Alexandre, et périt dans le combat, en poursuivant l'ennemi qu'il avait réduit à une fuite honteuse. Thèbes et les puissances alliées pleurèrent sa mort: Thèbes a perdu l'un de ses soutiens, mais Epaminondas lui reste. Il se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les républiques de la Grèce se partagent, forment des ligues, font des préparatifs immenses. On prétend que les Athéniens se joindront aux Lacédémoniens, et que cette union n'arrêtera point Epaminondas. Le printemps prochain

[1] L'an 467 avant J. C. (Dodwell. in annal.)
[2] L'an 364 avant J. C.

décidera cette grande querelle. Tel fut le récit de Cléomède.

Le Bosphore.

Après plusieurs jours de navigation heureuse, nous arrivâmes au Bosphore de Thrace. C'est le nom que l'on donne au canal dont Cléomède nous avait parlé. L'abord en est dangereux; les vents contraires y précipitent souvent les vaisseaux sur les côtes voisines, et les navigateurs n'y trouvent que la mort ou l'esclavage : car les habitans de cette contrée sont de vrais barbares, puisqu'ils sont cruels.

En entrant dans le canal [1], l'équipage adressa mille actions de grâces à Jupiter, surnommé Urius, dont nous avions le temple à gauche, sur la côte d'Asie, et qui nous avait préservés des dangers d'une mer si orageuse. Cependant je disais à Timagène : Le Pont-Euxin reçoit, à ce qu'on prétend, près de quarante fleuves, dont quelques-uns sont très considérables, et ne pourraient s'échapper par une si faible issue. Que devient donc le prodigieux volume d'eau qui tombe jour et

[1] Voyez la carte du Bosphore de Thrace.

nuit dans ce vaste réservoir? Vous en voyez couler ici une partie, répondit Timagène. Le reste, réduit en vapeurs, doit être attiré par les rayons du soleil : car les eaux de cette mer, étant plus douces, et par conséquent plus légères que celles des autres, s'évaporent plus facilement. Que savons-nous? peut-être que ces abîmes dont nous parlait tantôt Cléomède absorbent une partie des eaux du Pont, et les conduisent à des mers éloignées par des souterrains prolongés sous le continent.

Le Bosphore de Thrace sépare l'Europe de l'Asie. Sa longueur, depuis le temple de Jupiter jusqu'à la ville de Byzance, où il finit, est de cent vingt stades[1]. Sa largeur varie : à l'entrée, elle est de quatre stades[2]; à l'extrémité opposée, de quatorze[3]. En certains endroits, les eaux forment de grands bassins et des baies profondes.

[1] Quatre lieues treize cent quarante toises.
[2] Trois cent soixante-dix-huit toises.
[3] Treize cent vingt-trois toises. Les anciens diffèrent entre eux, et encore plus des modernes, sur ces mesures, ainsi que sur celles du Pont-Euxin, de la Propontide et de l'Hellespont. J'ai dû m'en tenir en général à celles d'Hérodote, qui étaient les plus connues à l'époque de ce voyage.

De chaque côté, le terrain s'élève en amphithéâtre, et présente les aspects les plus agréables et les plus diversifiés ; des collines couvertes de bois et des vallons fertiles y font par intervalles un contraste frappant avec les rochers, qui tout à coup changent la direction du canal. On voit sur les hauteurs des monumens de la piété des peuples ; sur le rivage, des maisons riantes, des ports tranquilles, des villes et des bourgs enrichis par le commerce ; des ruisseaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines saisons, ces tableaux sont animés par quantité de bateaux destinés à la pêche, et de vaisseaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux sept cent mille hommes qu'il conduisait contre les Scythes. Le détroit, qui n'a plus que cinq stades de large [1], s'y trouve resserré par un promontoire sur lequel est un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peu-

[1] Quatre cent soixante-douze toises et demie.

vent s'entendre facilement. Bientôt après, nous aperçûmes la citadelle et les murs de Byzance, et nous entrâmes dans son port, après avoir laissé à gauche la petite ville de Chrysopolis, et reconnu du même côté celle de Chalcédoine.

CHAPITRE II.

Description de Byzance. Colonies grecques. Le détroit de l'Hellespont. Voyage de Byzance à Lesbos.

Byzance.

Byzance, fondée autrefois par les Mégariens, successivement rétablie par les Milésiens et par d'autres peuples de la Grèce, est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire. Jamais situation plus heureuse et plus imposante. La vue, en parcourant l'horizon, se repose à droite sur cette mer qu'on appelle Propontide; en face, au delà d'un canal étroit, sur les villes de Chalcédoine et de Chrysopolis; ensuite, sur le détroit du Bosphore; enfin, sur des coteaux fertiles, et sur un golfe qui sert de port, et qui s'enfonce dans les terres jusqu'à la profondeur de soixante stades [1].

[1] Deux lieues un quart.

La citadelle occupe la pointe du promontoire : les murs de la ville sont faits de grosses pierres carrées, tellement jointes qu'ils semblent ne former qu'un seul bloc : ils sont très élevés du côté de la terre, beaucoup moins des autres côtés, parce qu'ils sont naturellement défendus par la violence des flots, et en certains endroits par les rochers sur lesquels ils sont construits, et qui avancent dans la mer.

Outre un gymnase et plusieurs espèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche et nombreux peut se procurer. Il s'assemble dans une place assez vaste pour y mettre une petite armée en bataille. Il y confirme ou rejette les décrets d'un sénat plus éclairé que lui. Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce ; et je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon : « Parmi vous, « ce sont les sages qui discutent, et les fous « qui décident. »

Le territoire de Byzance produit une grande abondance de grains et de fruits, trop souvent exposés aux incursions des Thraces qui habitent les villages voisins. On pêche, jusque

dans le port même, une quantité surprenante de poissons; en automne, lorsqu'ils descendent du Pont-Euxin dans les mers inférieures; au printemps, lorsqu'ils reviennent au Pont. Cette pêche et les salaisons grossissent les revenus de la ville, d'ailleurs remplie de négocians, et florissante par un commerce actif et soutenu. Son port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce : sa position à la tête du détroit la met à portée d'arrêter ou de soumettre a de gros droits ceux qui trafiquent au Pont-Euxin, et d'affamer les nations qui en tirent leur subsistance. De là, les efforts qu'ont faits les Athéniens et les Lacédémoniens pour l'engager dans leurs intérêts. Elle était alors alliée des premiers.

Cléomède avait pris de la saline à Panticapée; mais comme celle de Byzance est plus estimée, il acheva de s'en approvisionner; et, après qu'il eut terminé ses affaires, nous sortîmes du port, et nous entrâmes dans la Propontide. La largeur de cette mer est, à ce qu'on prétend, de cinq cents stades [1]; sa lon-

[1] Près de dix neuf lieues.

gueur de quatorze cents [1]. Sur ses bords s'élèvent plusieurs villes célèbres, fondées ou conquises par les Grecs : d'un côté, Selymbrie, Périnthe, Bizanthe ; de l'autre, Astacus en Bythinie, Cysique en Mysie.

Colonies.

Les mers que nous avions parcourues offraient sur leurs rivages plusieurs établissemens formés par les peuples de la Grèce [2]. J'en devais trouver d'autres dans l'Hellespont, et sans doute dans des mers plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations ? De quel côté furent-elles dirigées ? Les colonies ont-elles conservé des relations avec leurs métropoles ? Cléomède étendit quelques cartes sous mes yeux, et Timagène s'empressa de répondre à mes questions.

La Grèce, me dit-il, est une presqu'île bornée à l'occident par la mer Ionienne, à l'orient par la mer Egée. Elle comprend aujourd'hui le Péloponèse, l'Attique, la Phocide,

[1] Près de cinquante-trois lieues.
[2] Voyez la table des colonies grecques.

la Béotie, la Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, et quelques autres petites provinces. C'est là que, parmi plusieurs villes florissantes, on distingue Lacédémone, Corinthe, Athènes et Thèbes.

Ce pays est d'une très médiocre étendue[1], en général stérile, et presque partout hérissé de montagnes. Les sauvages qui l'habitaient autrefois se réunirent par le besoin, et dans la suite des temps se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup d'œil rapide sur l'état actuel de nos possessions.

A l'occident nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre; nous avons même quelques établissemens sur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des sociétés nombreuses et puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, et dans presque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marseille fondée par les Phocéens, mère de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines; Marseille, qui doit s'enorgueillir de s'être donné des lois sages, d'avoir vaincu les Carthagi-

[1] Environ dix-neuf cents lieues carrées.

nois, et de faire fleurir dans une région barbare les sciences et les arts de la Grèce.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume du même nom, et celle de Naucratis, située à l'une des embouchures du Nil, sont sous notre domination.

En revenant vers le nord, vous nous trouverez en possession de presque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes et de Crète, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide et du Pont-Euxin.

Par une suite de leur position, les Athéniens portèrent leurs colonies à l'orient, et les peuples du Péloponèse à l'occident de la Grèce. Les habitans de l'Ionie et de plusieurs îles de la mer Egée sont Athéniens d'origine. Plusieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, et par les Lacédémoniens dans la grande Grèce.

L'excès de population dans un canton, l'ambition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuses et fréquentes, des oracles imposteurs, des vœux indiscrets donnèrent lieu à plusieurs émigra-

tions; des vues de commerce et de politique occasionèrent les plus récentes. Les unes et les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grèce, et introduit dans le droit public les lois de la nature et du sentiment.

Les liens qui unissent des enfans à ceux dont ils tiennent le jour subsistent entre les colonies et les villes qui les ont fondées. Elles prennent, sous leurs différens rapports, les noms tendres et respectables de fille, de sœur, de mère, d'aïeule; et de ces divers titres naissent leurs engagemens réciproques.

La métropole doit naturellement protéger ses colonies, qui, de leur côté, se font un devoir de voler à son secours quand elle est attaquée. C'est de sa main que souvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magistrats, leurs généraux; elles adoptent ou conservent ses lois, ses usages et le culte de ses dieux; elles envoient tous les ans dans ses temples les prémices de leurs moissons. Ses citoyens ont chez elles la première part dans la distribution des victimes, et les places les plus distinguées dans les jeux et dans les assemblées du peuple.

Tant de prérogatives accordées à la métropole ne rendent point son autorité odieuse.

Les colonies sont libres dans leur dépendance, comme les enfans le sont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendresse. Tel est du moins l'esprit qui devrait animer la plupart des villes de la Grèce, et faire regarder Athènes, Lacédémone et Corinthe, comme les mères ou les tiges de trois nombreuses familles dispersées dans les trois parties du monde. Mais les mêmes causes qui parmi les particuliers, éteignent les sentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes; et la violation apparente ou réelle de leurs devoirs mutuels n'est que trop souvent devenue le prétexte ou le motif des guerres qui ont déchiré la Grèce.

Les lois dont je viens de parler n'obligent que les colonies qui se sont expatriées par ordre ou de l'aveu de leur métropole : les autres, et surtout celles qui sont éloignées, se bornent à conserver un tendre souvenir pour les lieux de leur origine. Les premières ne sont, pour la plupart, que des entrepôts utiles ou nécessaires au commerce de la mère-patrie; trop heureuses lorsque les peuples qu'elles ont repoussés dans les terres les laissent tranquilles, ou consentent à l'échange de leurs

marchandises ! Ici, par exemple, les Grecs se sont établis sur les rivages de la mer ; par delà, nous avons à droite les campagnes fertiles de la Thrace ; à gauche, les limites du grand empire des Perses occupées par les Bithyniens et par les Mysiens. Ces derniers s'étendent le long de l'Hellespont, où nous allons entrer [1].

L'Hellespont.

Ce détroit était le troisième que je trouvais sur ma route, depuis que j'avais quitté la Scythie. Sa longueur est de quatre cents stades [2]. Nous le parcourûmes en peu de temps. Le vent était favorable, le courant rapide : les bords de la rivière, car c'est le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, sont entrecoupés de collines, et couverts de de villes et de hameaux. Nous aperçûmes, d'un côté, la ville de Lampsaque, dont le territoire est renommé pour ses vignobles ; de l'autre, l'embouchure d'une petite rivière nommée Ægos-Potamos, où Lysander rem-

[1] Voyez le plan de l'Hellespont.

[2] Quinze lieues trois cents toises.

porta cette célèbre victoire qui termina la guerre du Péloponèse. Plus loin, sont les villes de Sestos et d'Abydos, presque en face l'une de l'autre. Près de la première est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Vénus se précipita dans les flots. Ils venaient d'engloutir Léandre son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, était obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disait-on encore, le détroit n'a plus que sept stades de largeur. Xercès, à la tête de la plus formidable des armées, y traversa la mer sur un double pont qu'il avait fait construire. Il y repassa, peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce côté-ci, est le tombeau d'Hécube; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie; et voilà les côtes du royaume de Perse.

Troie.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit : j'étais tout plein d'Homère et de ses passions : je demandai avec instance que l'on me mît à terre. Je m'élançai sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrens de flammes sur les va-

gues écumantes du Scamandre soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville, et mon cœur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque et d'Hector. Je vis sur le mont Ida Pâris adjuger le prix de la beauté à la mère des Amours, J'y vis arriver Junon : la terre souriait en sa présence ; les fleurs naissaient sous ses pas : elle avait la ceinture de Vénus ; jamais elle ne mérita mieux d'être appelée la reine des dieux.

Mais une si douce illusion ne tarda pas à se dissiper, et je ne pus reconnaître les lieux immortalisés par les poëmes d'Homère. Il ne reste aucun vestige de la ville de Troie, ses ruines mêmes ont disparu. Des atterrissemens et des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, et je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage allait finir, que nous étions sur la mer Egée, et que le lendemain nous serions à Mytilène, une des principales villes de Lesbos.

Nous laissâmes à droite les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos; la dernière, célèbre par ses mines d'or; la seconde, par la sainteté de ses mystères. Sur le soir, nous

aperçûmes, du côté de Lemnos, que nous venions de reconnaître à l'ouest, des flammes qui s'élevaient par intervalles dans les airs. On me dit qu'elles s'échappaient du sommet d'une montagne, que l'île était pleine de feux souterrains, qu'on y trouvait des sources d'eaux chaudes, et que les anciens Grecs n'avaient pas rapporté ces effets à des causes naturelles. Vulcain, disaient-ils, a établi un de ses ateliers à Lemnos; les cyclopes y forgent les foudres de Jupiter. Au bruit sourd qui accompagne quelquefois l'éruption des flammes, le peuple croit entendre les coups de marteau.

Vers le milieu de la nuit, nous côtoyâmes l'île de Ténédos. Au point du jour, nous entrâmes dans le canal qui sépare Lesbos du continent voisin. Bientôt après nous nous trouvâmes en face de Mytilène, et nous vîmes dans la campagne une procession qui s'avançait lentement vers un temple que nous distinguions dans le lointain. C'était celui d'Apollon, dont on célébrait la fête. Des voix éclatantes faisaient retentir les airs de leurs chants. Le jour était serein; un doux zéphir se jouait dans nos voiles. Ravi de ce spectacle, je ne m'aperçus pas que nous étions dans le port. Cléomède

trouva sur le rivage ses parens et ses amis, qui le reçurent avec des transports de joie. Avec eux s'était assemblé un peuple de matelots et d'ouvriers dont j'attirai les regards. On demandait, avec une curiosité turbulente, qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Nous logeâmes chez Cléomède, qui s'était chargé du soin de nous faire passer dans le continent de la Grèce.

CHAPITRE III.

Description de Lesbos, Pittacus, Arion, Terpandre, Alcée, Sapho. (Atlas, p. 38.)

Quelque impatience qu'eût Timagène de revoir sa patrie, nous attendîmes pendant plus d'un mois le départ d'un vaisseau qui devait nous transporter à Chalcis, capitale de l'Eubée ; je profitai de ce temps pour m'instruire de tout ce qui concerne le pays que j'habitais.

On donne à Lesbos onze cents stades de tour [1]. L'intérieur de l'île, surtout dans les parties de l'est et de l'ouest, est coupé par des chaînes de montagnes et de collines ; les unes couvertes de vignes ; les autres, de hêtres, de cyprès et de pins ; d'autres, qui fournissent un marbre commun et peu estimé. Les plaines qu'elles laissent dans leurs intervalles produisent du blé en abondance. On trouve en plusieurs en-

[1] Quarante-une lieues quatorze cent cinquante toises.

droits des sources d'eaux chaudes, des agates, et différentes pierres précieuses ; presque partout des myrtes, des oliviers, des figuiers : mais la principale richesse des habitans consiste dans leurs vins, qu'en différens pays on préfère à tous ceux de la Grèce.

Mytilène.

Le long des côtes, la nature a creusé des baies, autour desquelles se sont élevées des villes que l'art a fortifiées et que le commerce a rendues florissantes. Telles sont Mytilène, Pyrrha, Méthymne, Arisba, Eressus, Antissa. Leur histoire n'offre qu'une suite de révolutions. Après avoir pendant long-temps joui de la liberté, ou gémi dans la servitude, elles secouèrent le joug des Perses du temps de Xercès, et, pendant la guerre du Péloponèse, elles se détachèrent plus d'une fois de l'alliance des Athéniens ; mais elles furent toujours forcées d'y rentrer, et elles y sont encore aujourd'hui. Une de ces défections eut des suites aussi funestes que la cause en avait été légère.

Un des principaux citoyens de Mytilène, n'ayant pu obtenir pour ses fils deux riches

héritières, sema la division parmi les habitans de cette ville, les accusa de vouloir se joindre aux Lacédémoniens, et fit si bien, par ses intrigues, qu'Athènes envoya une flotte à Lesbos pour prévenir ou punir cet outrage. Les villes voisines, à l'exception de Méthymne, s'armèrent vainement en faveur de leur alliée. Les Athéniens les soumirent en peu de temps, prirent Mytilène, rasèrent ses murailles, s'emparèrent de ses vaisseaux, et mirent à mort les principaux habitans, au nombre de mille. On ne respecta que le territoire de Méthymne; le reste de l'île fut divisé en trois mille portions : on en consacra trois cents au culte des dieux; les autres furent tirées au sort, et distribuées à des Athéniens qui, ne pouvant les cultiver eux-mêmes, les affermèrent aux anciens propriétaires, à deux mines par portion; ce qui produisit tous les ans, pour les nouveaux possesseurs, une somme de quatre-vingt-dix talens [1].

Depuis cette époque fatale, Mytilène, après avoir réparé ses pertes et relevé ses murailles, est parvenue au même degré de splendeur dont

[1] Quatre cent quatre-vingt-six mille livres.

elle avait joui pendant plusieurs siècles. La grandeur de son enceinte, la beauté de ses édifices, le nombre et l'opulence de ses habitans la font regarder comme la capitale de Lesbos. L'ancienne ville, construite dans une petite île, est séparée de la nouvelle par un bras de mer. Cette dernière se prolonge le long du rivage, dans une plaine bornée par des collines couvertes de vignes et d'oliviers, au delà desquelles s'étend un territoire très fertile et très peuplé. Mais, quelque heureuse que paraisse la position de Mytilène, il y règne des vents qui en rendent le séjour quelquefois insupportable. Ceux du midi et du nord-ouest y produisent différentes maladies; et le vent du nord qui les guérit est si froid, qu'on a de la peine, quand il souffle, à se tenir dans les places et dans les rues. Son commerce attire beaucoup de vaisseaux étrangers dans ses ports, situés l'un au nord, l'autre au midi de la ville. Le premier, plus grand et plus profond que le second, est garanti de la fureur des vents et des flots par un môle ou une jetée de gros rochers.

Lesbos est le séjour des plaisirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Les habitans ont sur la morale des principes qui se courbent à

volonté, et se prêtent aux circonstances avec la même facilité que certaines règles de plomb dont se servent leurs architectes [1]. Rien peut-être ne m'a autant surpris, dans le cours de mes voyages, qu'une pareille dissolution, et les changemens passagers qu'elle opéra dans mon âme. J'avais reçu sans examen les impressions de l'enfance; et ma raison, formée sur la foi et sur l'exemple de celle des autres, se trouva tout à coup étrangère chez un peuple plus éclairé. Il régnait dans ce nouveau monde une liberté d'idées et de sentimens qui m'affligea d'abord; mais, insensiblement, les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété, et les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politesse des manières et du langage: j'étais comme un arbre qu'on transporterait d'une forêt dans un jardin, et dont les branches ne pourraient qu'à la longue se plier au gré du jardinier.

Pittacus.

Pendant le cours de cette éducation, je

[1] Ces règles servaient à mesurer toutes les espèces de surfaces planes et courbes.

m'occupais des personnages célèbres que Lesbos a produits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués celui de Pittacus, que la Grèce a mis au nombre de ses sages.

Plus de deux siècles écoulés depuis sa mort n'ont fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. Par sa valeur et par sa prudence, il délivra Mytilène, sa patrie, des tyrans qui l'opprimaient, de la guerre qu'elle soutenait contre les Athéniens, et des divisions intestines dont elle était déchirée. Quand le pouvoir qu'elle exerçait sur elle-même et sur toute l'île fut déposé entre ses mains, il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, et lui donner les lois dont elle avait besoin. Il en est une qui a mérité l'attention des philosophes ; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse. Elle ne paraissait pas proportionnée au délit ; mais il était nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitait les Lesbiens. L'ouvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, et abdiqua sans faste le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison. Il répondit : « J'ai été effrayé de

« voir Périandre de Corinthe devenir le tyran « de ses sujets, après en avoir été le père ; il « est trop difficile d'être toujours vertueux. »

La musique et la poésie ont fait de si grands progrès à Lesbos, que, bien qu'on y parle une langue moins pure qu'à Athènes, les Grecs disent encore tous les jours qu'aux funérailles des Lesbiens les Muses en deuil font retentir les airs de leurs gémissemens. Cette île possède une école de musique qui remonterait aux siècles les plus reculés, s'il en fallait croire une tradition dont je fus instruit à Méthymne. J'ai quelque honte de la rapporter. Cependant, pour connaître parfaitement les Grecs, il est bon d'envisager quelquefois les fictions dont leurs annales sont embellies ou défigurées. On retrouve en effet dans l'histoire de ce peuple le caractère de ses passions, et dans ses fables celui de son esprit.

Orphée, dont les chants opéraient tant de prodiges, ayant été mis en pièces par les Bacchantes, sa tête et sa lyre furent jetées dans l'Hèbre, fleuve de Thrace, et transportées par les flots de la mer jusqu'aux rivages de Méthymne. Pendant le trajet, la voix d'Orphée faisait entendre des sons touchans, et

soutenus par ceux de la lyre, dont le vent agitait doucement les cordes. Les habitans de Méthymne ensevelirent cette tête dans un endroit qu'on me montra, et suspendirent la lyre au temple d'Apollon. Le dieu, pour les récompenser, leur inspira le goût de la musique, et fit éclore parmi eux une foule de talens. Pendant que le prêtre d'Apollon nous faisait ce récit, un citoyen de Méthymne observa que les Muses avaient enterré le corps d'Orphée dans un canton de la Thrace, et qu'aux environs de son tombeau les rossignols avaient une voix plus mélodieuse que partout ailleurs.

Lesbos a produit une succession d'hommes à talens, qui se sont transmis l'honneur de surpasser les autres musiciens de la Grèce dans l'art de jouer de la cythare. Les noms d'Arion de Méthymne, et de Terpandre d'Antissa, décorent cette liste nombreuse.

Arion.

Le premier, qui vivait il y a environ trois cents ans, a laissé un recueil de poésies qu'il chantait au son de sa lyre, comme faisaient alors tous les poètes. Après avoir inventé, ou

du moins perfectionné les dithyrambes, espèce de poésie dont je parlerai dans la suite, il les accompagna de danses en rond, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Périandre, tyran de Corinthe, s'arrêta long-temps dans cette ville. Il en partit pour se rendre en Sicile, où il remporta le prix dans un combat de musique.

S'étant ensuite embarqué à Tarente sur un vaisseau corinthien, les matelots résolurent de le jeter à la mer, pour profiter de ses dépouilles. Il s'y précipita lui-même, après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de sa voix. Un dauphin, plus sensible, le transporta, dit-on, au promontoire de Ténare : espèce de prodige dont on a voulu me prouver la possibilité par des raisons et par des exemples. Le fait, attesté par Arion dans un de ses hymnes, conservé dans la tradition des Lesbiens, me fut confirmé à Corinthe, où l'on dit que Périandre avait fait mettre à mort les matelots. J'ai vu moi-même à Ténare, sur l'Hélicon, et en d'autres endroits, la statue de ce poète, toujours représenté sur un dauphin. Ajoutons que non seulement les dauphins paraissent être sensibles à la musique, capables de reconnaissance, amis de l'homme,

mais qu'ils ont encore renouvelé plus d'une fois la scène touchante dont je viens de parler. Ils garantirent du naufrage Taras, fondateur de Tarente; et Aristote me fit remarquer un jour que les habitans de cette ville avaient consigné ce fait sur leur monnaie [1].

Terpandre.

Terpandre vivait à peu près dans le même temps qu'Arion. Il remporta plus d'une fois le prix dans les jeux publics de la Grèce; mais ses véritables victoires furent ses découvertes. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui auparavant n'en avait que quatre; composa pour divers instrumens des airs qui servirent de modèles; introduisit de nouveaux rhythmes dans la poésie, et mit une action, et par conséquent un intérêt, dans les hymnes qui concouraient aux combats de musique. On lui doit savoir gré d'avoir fixé par des notes le chant qui convenait aux poésies d'Homère. Les Lacédémoniens l'appellent par excellence

[1] Les médailles de Tarente représentent en effet un homme à cheval sur un dauphin.

le chantre de Lesbos, et les autres Grecs conservent pour lui l'estime profonde dont ils honorent les talens qui contribuent à leurs plaisirs.

Alcée et Sapho.

Environ cinquante ans après Terpandre, florissaient à Mytilène Alcée et Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Alcée était né avec un esprit inquiet et turbulent. Il parut d'abord se destiner à la profession des armes, qu'il préférait à toutes les autres. Sa maison était remplie d'épées, de casques, de boucliers, de cuirasses; mais, à la première occasion, il prit honteusement la fuite; et les Athéniens, après leur victoire, le couvrirent d'opprobre, en suspendant ses armes au temple de Minerve à Sigée. Il professait hautement l'amour de la liberté, et fut soupçonné de nourrir en secret le désir de la détruire. Il se joignit, avec ses frères, à Pittacus, pour chasser Mélanchrus, tyran de Mytilène; et aux mécontens, pour s'élever contre l'administration de Pittacus. L'excès et la grossièreté des injures qu'il vomit contre ce prince n'attestèrent que sa jalousie. Il fut

banni de Mytilène ; il revint quelque temps après à la tête des exilés, et tomba entre les mains de son rival, qui se vengea d'une manière éclatante, en lui pardonnant.

La poésie, l'amour et le vin le consolèrent de ses disgrâces. Il avait dans ses premiers écrits exhalé sa haine contre la tyrannie : il chanta, depuis, les dieux, et surtout ceux qui président aux plaisirs ; il chanta ses amours, ses travaux guerriers, ses voyages, et les malheurs de l'exil. Son génie avait besoin d'être excité par l'intempérance ; et c'était dans une sorte d'ivresse qu'il composait ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité. Son style, toujours assorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parle à Lesbos. Il réunit la douceur à la force ; la richesse à la précision et à la clarté : il s'élève presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il s'agit de décrire des combats et d'épouvanter un tyran.

Alcée avait conçu de l'amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour : « Je voudrais m'expliquer, mais la honte me retient. — Votre « front n'aurait pas à rougir, lui répondit-elle, « si votre cœur n'était pas coupable. »

Sapho disait : « J'ai reçu en partage l'a-
« mour des plaisirs et de la vertu ; sans elle ,
« rien de si dangereux que la richesse, et le
« bonheur consiste dans la réunion de l'une
« et de l'autre. » Elle disait encore : « Cette
« personne est distinguée par sa figure ; celle-
« ci par ses vertus. L'une paraît belle au pre-
« mier coup d'œil ; l'autre ne le paraît pas
« moins au second. »

Je rapportais un jour ces expressions, et beaucoup d'autres semblables, à un citoyen de Mytilène ; et j'ajoutais : L'image de Sapho est empreinte sur vos monnaies : vous êtes remplis de vénération pour sa mémoire. Comment concilier les sentimens qu'elle a déposés dans ses écrits, et les honneurs que vous lui décernez en public, avec les mœurs infâmes qu'on lui attribue sourdement ? Il me répondit : Nous ne connaissons pas assez les détails de sa vie pour en juger [1]. A parler exactement, on ne pourrait rien conclure en sa faveur, de la justice qu'elle rend à la vertu, et de celle que nous rendons à ses talens. Quand je lis

[1] Il faut observer que tout ce qu'on raconte des mœurs dissolues de Sapho ne se trouve que dans des écrivains fort postérieurs au temps où elle vivait.

quelques-uns de ses ouvrages, je n'ose pas l'absoudre : mais elle eut du mérite et des ennemis, je n'ose pas la condamner.

Après la mort de son époux, elle consacra son loisir aux lettres, dont elle entreprit d'inspirer le goût aux femmes de Lesbos. Plusieurs d'entre elles se mirent sous sa conduite : des étrangères grossirent le nombre de ses disciples. Elle les aima avec excès, parce qu'elle ne pouvait rien aimer autrement; elle leur exprimait sa tendresse avec la violence de la passion. Vous n'en serez pas surpris, quand vous connaîtrez l'extrême sensibilité des Grecs ; quand vous saurez que, parmi eux, les liaisons les plus innocentes empruntent souvent le langage de l'amour. Lisez les dialogues de Platon ; voyez en quels termes Socrate y parle de ses élèves. Cependant Platon sait mieux que personne combien les intentions de son maître étaient pures. Celles de Saphu ne l'étaient pas moins peut-être ; mais une certaine facilité de mœurs, et la chaleur de ses expressions, n'étaient que trop propres à servir la haine de quelques femmes puissantes qui étaient humiliées de sa supériorité, et de quelques-unes de ses disciples qui n'étaient pas l'objet de ses

préférences. Cette haine éclata. Elle y répondit par des vérités et des ironies qui achevèrent de les irriter. Elle se plaignit ensuite de leurs persécutions, et ce fut un nouveau crime. Contrainte de prendre la fuite [1], elle alla chercher un asile en Sicile, où l'on projette, à ce que j'entends dire, de lui élever une statue [2]. Si les bruits dont vous me parlez ne sont pas fondés, comme je le pense, son exemple a prouvé que de grandes indiscrétions suffisent pour ternir la réputation d'une personne exposée aux regards du public et de la postérité.

Sapho était extrêmement sensible. — Elle était donc extrêmement malheureuse, lui dis-je. — Elle le fut sans doute, reprit-il. Elle aima Phaon, dont elle fut abandonnée : elle fit de vains efforts pour le ramener ; et désespérant d'être désormais heureuse avec lui et sans lui, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. La mort n'a pas encore effacé la tache imprimée sur sa conduite ; et peut-être, ajouta-t-il en finissant, ne sera-t-elle jamais effa-

[1] Voyez la note *c* à la fin du volume.

[2] Cette statue fut élevée quelques années après ; elle fut faite par Silanion, un des plus célèbres sculpteurs de son temps.

cée ; car l'envie, qui s'attache aux noms illustres, meurt, à la vérité, mais laisse après elle la calomnie qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies, et quantité d'autres pièces, la plupart sur des rhythmes qu'elle avait introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuses expressions dont elle enrichit la langue

Plusieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poésie avec succès, aucune n'a pu jusqu'à présent égaler Sapho ; et parmi les autres poètes, il en est très peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des sujets et des mots ! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant : elle l'a peint avec les couleurs les mieux assorties ; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mélange d'ombres et de lumières. Son goût brille jusque dans le mécanisme de son style. Là, par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage ; et l'oreille la plus délicate trouverait à peine dans une pièce entière quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravissante

fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de mollesse que ceux d'Anacréon et de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour ! quels tableaux ! quelle chaleur ! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer. Tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient pour exciter les plus fortes émotions dans nos âmes.

C'était à Mytilène que, d'après le jugement de plusieurs personnes éclairées, je traçais cette faible esquisse des talens de Sapho : c'était dans le silence de la réflexion, dans une de ces brillantes nuits si communes dans la Grèce, lorsque j'entendis sous mes fenêtres une voix touchante qui s'accompagnait de la lyre, et chantait une ode où cette illustre Lesbienne s'abandonne sans réserve à l'impression que faisait la beauté sur son cœur trop sensible. Je la voyais faible, tremblante, frappée comme d'un coup de tonnerre qui la privait

de l'usage de son esprit et de ses sens, rougir, pâlir, respirer à peine, et céder tour à tour aux mouvemens divers et tumultueux de sa passion, ou plutôt de toutes les passions qui s'entre-choquaient dans son âme.

Telle est l'éloquence du sentiment. Jamais elle ne produit des tableaux si sublimes et d'un si grand effet que lorsqu'elle choisit et lie ensemble les principales circonstances d'une situation intéressante ; et voilà ce qu'elle opère dans ce petit poëme, dont je me contente de rapporter les premières strophes :

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire !
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois ;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus, un voile est sur ma vue ;
Je rêve, et tombe en de douces langueurs ;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs [1].

[1] Voyez la note *d* à la fin du volume.

CHAPITRE IV.

Départ de Mytilène. Description de l'Eubée. Chalcis. Arrivée à Thèbes.

Le lendemain on nous pressa de nous embarquer. On venait d'attacher la chaloupe au vaisseau, et les deux gouvernails aux deux côtés de la poupe. On avait élevé le mât, hissé la vergue, disposé la voile : tout était prêt. Vingt rameurs, dix de chaque côté, tenaient déjà leurs bras appliqués sur les rames. Nous quittâmes Mytilène avec regret. En sortant du port, l'équipage chantait des hymnes en l'honneur des dieux, et leur adressait à grands cris des vœux pour en obtenir un vent favorable.

Quand nous eûmes doublé le cap Malée, situé à l'extrémité méridionale de l'île, on déploya la voile. Les rameurs firent de nouveaux efforts : nous volions sur la surface des eaux. Notre navire, presque tout construit en bois

de sapin, était de l'espèce de ceux qui font soixante-dix mille orgyes [1] dans un jour d'été, et soixante mille [2] dans une nuit. On en a vu qui, dans l'espace de vingt-quatre jours, ont passé rapidement des régions les plus froides aux climats les plus chauds, en se rendant du Palus-Méotide en Ethiopie.

Notre trajet fut heureux et sans événemens. Nos tentes étaient dressées auprès de celle du capitaine, qui s'appelait Phanès. Tantôt j'avais la complaisance d'écouter le récit de ses voyages; tantôt je reprenais Homère, et j'y trouvais de nouvelles beautés : car c'est dans les lieux où il écrit qu'on peut juger de l'exactitude de ses descriptions et de la vérité de ses couleurs. Je me faisais un plaisir de rapprocher ses tableaux de ceux de la nature, sans que l'original fît tort à la copie.

Cependant nous commencions à découvrir le sommet d'une montagne qui se nomme Ocha, et qui domine sur toutes celles de l'Eubée. Plus nous avancions, plus l'île me paraissait se prolonger du midi au nord. Elle

[1] Environ vingt-six lieues et demie.
[2] Environ vingt-deux lieues trois quarts.

s'étend, me dit Phanès, le long de l'Attique, de la Béotie, du pays des Locriens et d'une partie de la Thessalie ; mais sa largeur n'est pas proportionnée à sa longueur. Le pays est fertile, et produit beaucoup de blé, de vin, d'huile et de fruits. Il produit aussi du cuivre et du fer. Nos ouvriers sont très habiles à mettre ces métaux en œuvre, et nous nous glorifions d'avoir découvert l'usage du premier. Nous avons en plusieurs endroits des eaux chaudes propres à diverses maladies. Ces avantages sont balancés par des tremblemens de terre qui ont englouti quelquefois des villes entières, et fait refluer la mer sur des côtes auparavant couvertes d'habitans.

Des ports excellens, des villes opulentes, des places fortes, de riches moissons, qui servent souvent à l'approvisionnement d'Athènes: tout cela, joint à la position de l'île, donne lieu de présumer que, si elle tombait entre les mains d'un souverain, elle tiendrait aisément dans ses entraves les nations voisines. Nos divisions, en les garantissant de ce danger, leur ont souvent inspiré le désir et procuré les moyens de nous soumettre ; mais leur jalousie nous a rendu la liberté. Moins sujets qu'alliés

des Athéniens, nous pouvons, à la faveur d'un tribut que nous leur payons, jouir en paix de nos lois et des avantages de la démocratie. Nous pouvons convoquer des assemblées générales à Chalcis; et c'est là que se discutent les intérêts et les prétentions de nos villes.

Sur le vaisseau étaient quelques habitans de l'Eubée, que des vues de commerce avaient conduits à Mytilène et ramenaient dans leur patrie. L'un était d'Orée, l'autre de Caryste, le troisième d'Erétrie. Si le vent, me disait le premier, nous permet d'entrer du côté du nord dans le canal qui est entre l'île et le continent, nous pourrons nous arrêter à la première ville que nous trouverons à gauche. C'est celle d'Orée, presque toute peuplée d'Athéniens. Vous verrez une place très forte par sa position et par les ouvrages qui la défendent. Vous verrez un territoire dont les vignobles étaient déjà renommés du temps d'Homère. Si vous pénétrez dans le canal par le côté opposé, me disait le second, je vous inviterai à descendre au port de Caryste, que nous trouverons à droite. Votre vue s'étendra sur des campagnes couvertes de pâturages et de troupeaux. Je vous mènerai aux carrières

du mont Ocha. Le marbre qu'on en tire est d'un vert grisâtre, et entremêlé de teintes de différentes couleurs. Il est très propre à faire des colonnes. Vous verrez aussi une espèce de pierre que l'on file, et dont on fait une toile qui, loin d'être consumée par le feu, s'y dépouille de ses taches.

Venez à Erétrie, disait le troisième ; je vous montrerai des tableaux et des statues sans nombre : vous verrez un monument plus respectable, les fondemens de nos anciennes murailles détruites par les Perses, à qui nous avions osé résister. Une colonne placée dans un de nos temples vous prouvera que, dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane, nous fîmes paraître autrefois trois mille fantassins, six cents cavaliers et soixante chariots. Il releva ensuite avec tant de chaleur l'ancienne puissance de cette ville, et le rang qu'elle occupe encore dans la Grèce, que Phanès se hâta d'entamer l'éloge de Chalcis. La dispute s'échauffa bientôt sur la prééminence des deux villes.

Surpris de leur acharnement, je dis à Timagène : Ces gens-ci confondent leurs possessions avec leurs qualités personnelles. Avez-

vous ailleurs beaucoup d'exemples d'une pareille rivalité? Elle subsiste, me répondit-il, entre les nations les plus puissantes, entre les plus petits hameaux. Elle est fondée sur la nature, qui, pour mettre tout en mouvement sur la terre, s'est contentée d'imprimer dans nos cœurs deux attraits qui sont la source de tous nos biens et de tous nos maux : l'un est l'amour des plaisirs qui tendent à la conservation de notre espèce; l'autre est l'amour de la supériorité, qui produit l'ambition et l'injustice, l'émulation et l'industrie, sans lequel on n'aurait ni taillé les colonnes de Caryste, ni peint les tableaux d'Erétrie, ni peut-être planté les vignes d'Orée.

Dans ce moment, le Chalcidéen disait à son adversaire : Souvenez-vous que vous êtes joués sur le théâtre d'Athènes, et qu'on s'y moque de cette prononciation barbare que vous avez apportée de l'Elide. Et rappelez-vous, disait l'Erétrien, que sur le même théâtre on se permet des plaisanteries un peu plus sanglantes sur l'avarice des Chalcidéens et sur la dépravation de leurs mœurs. Mais enfin, disait le premier, Chalcis est une des plus anciennes villes de la Grèce : Homère en a par-

lé. Il parle d'Erétrie dans le même endroit, répliquait le second. — Nous nous enorgueillissons des colonies que nous avons autrefois envoyées en Thrace, en Italie et en Sicile. — Et nous, de celles que nous établîmes auprès du mont Athos. — Nos pères gémirent pendant quelque temps sous la tyrannie des riches, et ensuite sous celle d'un tyran nommé Phoxus; mais ils eurent le courage de la secouer et d'établir la démocratie. — Nos pères ont de même substitué le gouvernement populaire à l'aristocratique. — Vous ne devriez pas vous vanter de ce changement, dit le Carystien : jamais vos villes ne furent si florissantes que sous l'administration d'un petit nombre de citoyens : ce fut alors en effet que vous fîtes partir ces nombreuses colonies dont vous venez de parler. — Ils ont d'autant plus de tort, reprit l'habitant d'Orée, qu'aujourd'hui même les Chalcidéens ont la lâcheté de supporter la tyrannie de Mnésarque, et les Erétriens celle de Thémison. — Ce n'est pas le courage qui leur manque, dit Timagène; les deux peuples sont braves, ils l'ont toujours été. Une fois, avant que d'en venir aux mains, ils réglèrent les conditions du combat, et con-

vinrent de se battre corps à corps, et sans se servir de ces armes qui portent la mort au loin. Cette convention extraordinaire est gravée sur une colonne que j'ai vue autrefois dans le temple de Diane à Erétrie. Elle dut faire couler bien du sang; mais elle dut terminer la guerre.

Parmi les avantages dont vous vous parez, dis-je alors, il en est un que vous avez passé sous silence. L'Eubée n'aurait-elle produit aucun philosophe, aucun poëte célèbre ? Par quel hasard vos relations avec les Athéniens ne vous ont-elles pas inspiré le goût des lettres ? Ils restèrent immobiles. Le capitaine donna des ordres à l'équipage. Nous doublâmes le cap méridional de l'île, et nous entrâmes dans un détroit dont les rivages nous offraient de chaque côté des villes de différentes grandeurs : nous passâmes auprès des murs de Caryste et d'Erétrie, et nous arrivâmes à Chalcis.

Elle est située dans un endroit où, à la faveur de deux promontoires qui s'avancent de part et d'autre, les côtes de l'île touchent presque à celles de la Béotie. Ce léger intervalle, qu'on appelle Euripe, est en partie comblé

par une digue que Timagène se souvenait d'avoir vu construire dans sa jeunesse. A chacune de ses extrémités est une tour pour la défendre, et un pont levis pour laisser passer un vaisseau. C'est là qu'on voit d'une manière plus sensible un phénomène dont on n'a pas encore pénétré la cause. Plusieurs fois, pendant le jour et pendant la nuit, les eaux de la mer se portent alternativement au nord et au midi, et emploient le même temps à monter et à descendre. Dans certains jours, le flux et le reflux paraît assujetti à des lois constantes comme celles du grand Océan. Bientôt il ne suit plus aucune règle, et vous voyez d'un moment à l'autre le courant changer de direction.

Chalcis.

Chalcis est bâtie sur le penchant d'une montagne de même nom. Quelque considérable que soit son enceinte, on se propose de l'augmenter encore. De grands arbres qui s'élèvent dans les places et dans les jardins garantissent les habitans des ardeurs du soleil; et une source abondante, nommée la fontaine d'Aréthuse, suffit à leurs besoins. La ville est

embellie par un théâtre, par des gymnases, des portiques, des temples, des statues et des peintures. Son heureuse situation, ses fabriques de cuivre, son territoire, arrosé par la rivière de Lélantus, et couvert d'oliviers, attirent dans son port les vaisseaux des nations commerçantes. Les habitans sont ignorans et curieux à l'excès : ils exercent l'hospitalité envers les étrangers, et, quoique jaloux de la liberté, ils se plient aisément à la servitude.

Nous couchâmes à Chalcis, et, le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sur la côte opposée, à Aulis, petit bourg auprès duquel est une grande baie, où la flotte d'Agamemnon fut si long-temps retenue par les vents contraires.

D'Aulis nous passâmes par Salganée, et nous nous rendîmes à Anthédon par un chemin assez doux, dirigé en partie sur le rivage de la mer, et en partie sur une colline couverte de bois, de laquelle jaillissent quantité de sources. Anthédon est une petite ville avec une place ombragée par de beaux arbres, et entourée de portiques. La plupart des habitans s'occupent uniquement de la pêche. Quelques-uns cultivent des terres légères

qui produisent beaucoup de vin et très peu de blé.

Nous avions fait soixante-dix stades[1]. Il n'en fallait plus que cent soixante[2] pour nous rendre à Thèbes.

Comme nous étions sur un chariot, nous prîmes le chemin de la plaine, quoiqu'il soit long et tortueux. Nous approchâmes bientôt de cette grande ville. A l'aspect de la citadelle que nous aperçûmes de loin, Timagène ne pouvait plus retenir ses sanglots. L'espérance et la crainte se peignaient tour à tour sur son visage. Voici ma patrie, disait-il; voilà où je laissai un père, une mère qui m'aimaient si tendrement. Je ne puis me flatter de les retrouver. Mais j'avais un frère et une sœur : la mort les aura-t-elle épargnés? Ces réflexions, auxquelles nous revenions sans cesse, déchiraient son âme et la mienne. Ah! combien il m'intéressait dans ce moment! combien il me parut à plaindre le moment d'après! Nous arrivâmes à Thèbes, et les premiers éclaircissemens plongèrent le poignard dans le sein de

[1] Deux lieues seize cent quinze toises.
[2] Six lieues cent vingt toises.

mon ami. Les regrets de son absence avaient précipité dans le tombeau les auteurs de ses jours : son frère avait péri dans un combat : sa sœur avait été mariée à Athènes ; elle n'était plus, et n'avait laissé qu'un fils et une fille. Sa douleur fut amère ; mais les marques d'attention et de tendresse qu'il reçut des citoyens de tous les états, de quelques parens éloignés, et surtout d'Epaminondas, adoucirent ses peines, et le dédommagèrent en quelque façon de ses pertes.

CHAPITRE V.

Séjour à Thèbes. Epaminondas. Philippe de Macédoine.

Dans la relation d'un second voyage que je fis en Béotie, je parlerai de la ville de Thèbes et des mœurs des Thébains. Dans mon premier voyage, je ne m'occupai que d'Epaminondas.

Epaminondas.

Je lui fus présenté par Timagène. Il connaissait trop le sage Anacharsis pour ne pas être frappé de mon nom. Il fut touché du motif qui m'attirait dans la Grèce. Il me fit quelques questions sur les Scythes. J'étais si saisi de respect et d'admiration, que j'hésitais à répondre. Il s'en aperçut, et détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus et sur la retraite des Dix-mille. Il nous pria de le voir souvent. Nous le vîmes tous les jours.

Nous assistions aux entretiens qu'il avait avec les Thébains les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi son esprit de toutes les connaissances, il aimait mieux écouter que de parler. Ses réflexions étaient toujours justes et profondes. Dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agissait de se défendre, ses réponses étaient promptes, vigoureuses et précises. La conversation l'intéressait infiniment lorsqu'elle roulait sur des matières de philosophie et de politique.

Je me souviens avec un plaisir mêlé d'orgueil d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'Etat qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avaient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au négociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes, sa patrie, les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi élo-

quent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

Le portrait fidèle de son esprit et de son cœur serait le seul éloge digne de lui; mais qui pourrait développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions; ce génie si étincelant de lumières, si fécond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs [1], cette dignité dans le maintien et dans les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportait les injustices du peuple et celles de quelques-uns de ses amis.

Dans une vie où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits, qui serviront à caractériser l'un et l'autre. J'ai déjà rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

[1] Voyez la note *e* à la fin du volume.

Sa maison était moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnait avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur, au milieu des autres vertus auxquelles elle prêtait de nouvelles forces, et qui la paraient de leur éclat. Elle y régnait dans un dénûment si absolu, qu'on aurait de la peine à le croire. Prêt à faire une irruption dans le Péloponèse, Epaminondas fut obligé de travailler à son équipage. Il emprunta cinquante drachmes [1] ; et c'était à peu près dans le même temps qu'il rejetait avec indignation cinquante pièces d'or qu'un prince de Thessalie avait osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui ; mais il leur faisait partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous le trouvâmes un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avait rassemblés. Il leur disait : « Sphodrias a une fille en âge d'être ma« riée. Il est trop pauvre pour lui constituer « une dot. Je vous ai taxés chacun en parti« culier suivant vos facultés. Je suis obligé de « rester quelques jours chez moi ; mais, à ma

[1] Quarante-cinq livres.

« première sortie, je vous présenterai cet hon-
« nête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous
« ce bienfait, et qu'il en connaisse les au-
« teurs. » Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène, inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement : « Je suis obligé de faire blanchir
« mon manteau. » En effet, il n'en avait qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'était un jeune homme qu'il aimait beaucoup. « Dio-
« médon de Cyzique est arrivé, dit Micythus ;
« il s'est adressé à moi pour l'introduire au-
« près de vous. Il a des propositions à vous
« faire de la part du roi de Perse, qui l'a
« chargé de vous remettre une somme consi-
« dérable. Il m'a même forcé d'accepter cinq
« talens. — Faites-le venir, répondit Epami-
« nondas. Ecoutez, Diomédon, lui dit-il : si
« les vues d'Artaxercès sont conformes aux
« intérêts de ma patrie, je n'ai pas besoin de
« ses présens : si elles ne le sont pas, tout
« l'or de son Empire ne me ferait pas trahir
« mon devoir. Vous avez jugé de mon cœur
« par le vôtre : je vous le pardonne ; mais sor-
« tez au plus-tôt de cette ville, de peur que

« vous ne corrompiez les habitans. Et vous, « Micythus, si vous ne rendez à l'instant même « l'argent que vous avez reçu, je vais vous « livrer au magistrat. » Nous nous étions écartés pendant cette conversation, et Micythus nous en fit le récit le moment d'après.

La leçon qu'il venait de recevoir, Epaminondas l'avait donnée plus d'une fois à ceux qui l'entouraient. Pendant qu'il commandait l'armée, il apprit que son écuyer avait vendu la liberté d'un captif. « Rendez-moi mon bou- « clier, lui dit-il; depuis que l'argent a souillé « vos mains, vous n'êtes plus fait pour me « suivre dans les dangers. »

Zélé disciple de Pythagore, il en imitait la frugalité. Il s'était interdit l'usage du vin, et prenait souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique, qu'il avait apprise sous les plus habiles maîtres, charmait quelquefois ses loisirs. Il excellait dans le jeu de la flûte; et, dans les repas où il était prié, il chantait à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Plus il était facile dans la société, plus il était sévère lorsqu'il fallait maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du

peuple et perdu de débauche était détenu en prison. « Pourquoi, dit Pélopidas à son ami, « m'avez-vous refusé sa grâce pour l'accorder « à une courtisane ? — C'est, répondit Epa« minondas, qu'il ne convenait pas à un hom« me tel que vous de vous intéresser à un « homme tel que lui. »

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avait fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leur camp et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeait les opérations, repoussait l'ennemi, et ramenait tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venait de lui rendre.

Il ne négligeait aucune circonstance pour relever le courage de sa nation et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre des Lacédémoniens qui se trouvaient à Thèbes : les premiers eurent l'avantage ; et dès ce moment ses soldats commencèrent à ne plus craindre

les Lacédémoniens. Il campait en Arcadie ; c'était en hiver. Les députés d'une ville voisine vinrent lui proposer d'y entrer, et d'y prendre des logemens. « Non, dit Epaminon-« das à ses officiers ; s'ils nous voyaient assis « auprès du feu, ils nous prendraient pour « des hommes ordinaires. Nous resterons ici « malgré la rigueur de la saison. Témoins de « nos luttes et de nos exercices, ils seront « frappés d'étonnement. »

Daïphantus et Iollidas, deux officiers généraux qui avaient mérité son estime, disaient un jour à Timagène : Vous l'admireriez bien plus, si vous l'aviez suivi dans ses expéditions ; si vous aviez étudié ses marches, ses campemens, ses dispositions avant la bataille, sa valeur brillante et sa présence d'esprit dans la mêlée ; si vous l'aviez vu toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup d'œil les projets de l'ennemi, lui inspirer une sécurité funeste, multiplier autour de lui des piéges presque inévitables, maintenir en même temps la plus exacte discipline dans son armée, réveiller par des moyens imprévus l'ardeur de ses soldats, s'occuper sans cesse de leur conservation, et surtout de leur honneur.

C'est par des attentions si touchantes qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigues, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques si fréquentes dans les autres armées sont inconnues dans la sienne. Quand elles sont près de s'y glisser, il sait d'un mot les dissiper ou les tourner à son avantage. Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponèse : l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage : « Que l'ennemi a choisi un mauvais « camp, » s'écrie-t-il avec assurance. Le courage des troupes se ranime, et le lendemain elles forcent le passage.

Les deux officiers thébains rapportèrent d'autres faits que je supprime. J'en omets plusieurs qui se sont passés sous mes yeux, et je n'ajoute qu'une réflexion. Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce

prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talens : en même temps qu'il dominait sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposait à son gré des passions des autres, parce qu'il était maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère. Son âme indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avaient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il aurait renfermée en lui-même : mais, dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquérant par devoir. Il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens jusque dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissaient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis, qui voyaient d'un œil inquiet ces progrès rapides des Thébains.

Il ne fut point arrêté non plus par l'opposition d'un parti qui s'était formé à Thèbes, et qui voulait la paix parce qu'Epaminondas

voulait la guerre. Ménéclidès était à la tête de cette faction. Son éloquence, ses dignités, et l'attrait que la plupart des hommes ont pour le repos, lui donnaient un grand crédit sur le peuple ; mais la fermeté d'Epaminondas détruisit à la fin ces obstacles, et tout était disposé pour la campagne quand nous le quittâmes. Si la mort n'avait terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissait plus de ressources aux Lacédémoniens, il aurait demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avaient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disait lui-même, la citadelle de Thèbes des monumens qui décorent celle d'Athènes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Epaminondas. Ce respectable vieillard était moins touché des hommages que l'on rendait à ses vertus que des honneurs que l'on décernait à son fils. Il nous rappela plus d'une fois ce sentiment si tendre qu'au milieu des applaudissemens de l'armée, Epaminondas laissa éclater après la bataille de Leuctres : « Ce qui me flatte le plus, c'est « que les auteurs de mes jours vivent encore, « et qu'ils jouiront de ma gloire. »

Philippe.

Les Thébains avaient chargé Polymnis de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine. Pélopidas, ayant pacifié les troubles de ce royaume, avait reçu pour otages ce prince et trente jeunes seigneurs macédoniens. Philippe, âgé d'environ dix-huit ans, réunissait déjà le talent au désir de plaire. En le voyant, on était frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence, et des grâces qui donnaient tant de charmes à ses paroles. Sa gaieté laissait quelquefois échapper des saillies qui n'avaient jamais rien d'offensant. Doux, affable, généreux, prompt à discerner le mérite, personne ne connut mieux que lui l'art et la nécessité de s'insinuer dans les cœurs. Le pythagoricien Nausithoüs, son instituteur, lui avait inspiré le goût des lettres qu'il conserva toute sa vie, et donné des leçons de sobriété qu'il oublia dans la suite. L'amour du plaisir perçait au milieu de tant d'excellentes qualités, mais il n'en troublait pas l'exercice; et l'on présumait d'avance que, si ce jeune prince montait un jour sur le

trône, il ne serait gouverné ni par les affaires ni par les plaisirs.

Philippe était assidu auprès d'Epaminondas : il étudiait dans le génie d'un grand homme le secret de le devenir un jour : il recueillait avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples ; et ce fut dans cette excellente école qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connaître les Grecs, et à les asservir.

CHAPITRE VI.

Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes. Habitans de l'Attique.

J'ai dit plus haut qu'il ne restait à Timagène qu'un neveu et une nièce, établis à Athènes. Le neveu s'appelait Philotas, et la nièce Epicharis. Elle avait épousé un riche Athénien nommé Apollodore. Ils vinrent à Thèbes dès les premiers jours de notre arrivée. Timagène goûta dans leur société une douceur et une paix que son cœur ne connaissait plus depuis long-temps. Philotas était de même âge que moi. Je commençai à me lier avec lui; et bientôt il devint mon guide, mon compagnon, mon ami, le plus tendre et le plus fidèle des amis.

Ils nous avaient fait promettre, avant leur départ, que nous irions bientôt les rejoindre. Nous prîmes congé d'Epaminondas avec une

douleur qu'il daigna partager, et nous nous rendîmes à Athènes le 16 du mois anthestérion, dans la deuxième année de la cent quatrième olympiade [1]. Nous trouvâmes dans la maison d'Apollodore les agrémens et les secours que nous devions attendre de ses richesses et de son crédit.

Le lendemain de mon arrivée, je courus à l'Académie; j'aperçus Platon; j'allai à l'atelier du peintre Euphranor. J'étais dans cette espèce d'ivresse que causent au premier moment la présence des hommes célèbres et le plaisir de les approcher. Je fixai ensuite mes regards sur la ville; et pendant quelques jours j'en admirai les monumens, et j'en parcourus les dehors.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir : la citadelle, construite sur un rocher; la ville, située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes; c'est là que se trouvait l'ancienne ville. Quoiqu'elle ne fût naturellement accessible que du

[1] Le 13 mars de l'an 362 avant J. C.

côté du sud-ouest, elle était partout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de soixante stades [1]. Les murs flanqués de tours, et élevés à la hâte du temps de Thémistocle, offrent de toutes parts des fragmens de colonnes et des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avait employés à leur construction.

De la ville partent deux longues murailles, dont l'une, qui est de trente-cinq stades [2], aboutit au port de Phalère; et l'autre, qui est de quarante stades [3], à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième, qui embrasse, dans un circuit de soixante stades, ces deux ports, et celui de Munychie situé au milieu; et comme, outre ces ports, les trois murailles renferment encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de deux cents stades [4].

[1] Deux lieues six cent soixante-dix toises.
[2] Une lieue huit cent sept toises et demie.
[3] Une lieue douze cent quatre-vingts toises.
[4] Sept lieues quatorze cents toises.

Au sud-ouest, et tout près de la citadelle, est le rocher du Muséum, séparé par une petite vallée d'une colline où l'Aréopage tient ses séances. D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal. Elles donnent naissance à quelques faibles sources qui ne suffisent pas aux habitans. Ils suppléent à cette disette par des puits et des citernes, où l'eau acquiert une fraîcheur qu'ils recherchent avec soin.

Les rues, en général, n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites et peu commodes. Quelques-unes, plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue et étroite. Au dehors, tout respire la simplicité; et les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes cette ville si célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît insensiblement lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

L'Ilissus et le Céphise serpentent autour de la ville; et, près de leurs bords, on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, et à di-

verses distances, des collines couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, et appuyées sur de hautes montagnes, forment comme une enceinte autour de la plaine, qui s'étend vers le midi jusqu'à la mer.

L'Attique est une espèce de presqu'île de forme triangulaire. Le côté qui regarde l'Argolide peut avoir, en droite ligne, trois cent cinquante-sept stades [1]; celui qui borne la Béotie, deux cents trente-cinq [2]; celui qui est à l'opposite de l'Eubée, quatre cent six [3]. Sa surface est de cinquante-trois mille deux cents stades carrés [4] : je n'y comprends pas celle de l'île de Salamine, qui n'est que de deux mille neuf cent vingt-cinq stades carrés [5].

Ce petit pays, partout entrecoupé de montagnes et de rochers, est très stérile de lui-même ; et ce n'est qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ses peines : mais les lois, l'industrie, le commerce et l'extrême pureté de l'air y ont tellement favorisé la po-

[1] Environ treize lieues et demie.
[2] Près de neuf lieues.
[3] Quinze lieues sept cent soixante-sept toises.
[4] Soixante-seize lieues carrées.
[5] Environ quatre lieues carrées.

pulation, que l'Attique est aujourd'hui couverte de hameaux et de bourgs dont Athènes est la capitale.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la première sont les citoyens; dans la seconde, les étrangers domiciliés; dans la troisième, les esclaves.

Esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves, les uns Grecs d'origine, les autres étrangers. Les premiers, en général, sont ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue résistance; les seconds viennent de Thrace, de Phrygie, de Carie [1], et des pays habités par les barbares.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation sont un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en transportent sans cesse d'un lieu dans un autre, les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques; et lors-

[1] Les esclaves étrangers portaient parmi les Grecs le nom de leur nation : l'un s'appelait Carien, l'autre Thrace, etc.

qu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leur force et de leur agilité. Le prix qu'on en donne varie suivant leurs talens. Les uns sont estimés trois cents drachmes [1], les autres six cents [2]. Mais il en est qui coûtent bien davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates sont mis en vente dans des villes grecques, et perdent leur liberté jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur ; les amis du premier donnèrent trois mille drachmes pour le racheter [3] ; le second resta dans les fers, et apprit aux fils de ses maîtres à être vertueux et libres.

Dans presque toute la Grèce, le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque partout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyait par la rigueur les forcer à l'obéissance, les a souvent poussés à la révolte. Athènes, qui voulait par des voies plus douces les rendre fidèles, les a rendus insolens,

[1] Deux cent soixante-dix livres.
[2] Cinq cent quarante livres.
[3] Deux mille sept cents livres.

On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés dans les maisons de tout le détail du service : car la loi défend de nourrir des esclaves oisifs ; et ceux qui, nés dans une condition servile, ne peuvent se livrer à des travaux pénibles, tâchent de se rendre utiles par l'adresse, les talens et la culture des arts. On voit des fabricans en employer plus de cinquante, dont ils tirent un profit considérable. Dans telle manufacture un esclave rend, de produit net, cent drachmes par an[1] ; dans telle autre, cent vingt drachmes[2].

Il s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté en combattant pour la république, et d'autres fois en donnant à leurs maîtres des preuves d'un zèle et d'un attachement qu'on cite encore pour exemple. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achètent par un pécule qu'il leur est permis d'acquérir, et dont ils se servent pour faire des présens à leurs

[1] Qnatre-vingt-dix livres.
[2] Cent huit livres.

maîtres dans des occasions d'éclat; par exemple, lorsqu'il naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes; mais on ne doit jamais attenter à leur vie : quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asile dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux, et parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusait de leur faiblesse.

C'est ainsi que les lois ont pourvu à leur sûreté; mais quand ils sont intelligens, ou qu'ils ont des talens agréables, l'intérêt les sert mieux que les lois. Ils enrichissent leurs maîtres; ils s'enrichissent eux-mêmes en retenant une partie du salaire qu'ils reçoivent des uns et des autres. Ces profits multipliés les mettent en état de se procurer des protections, de vivre dans un luxe révoltant, et de joindre l'insolence des prétentions à la bassesse des sentimens.

Il est défendu, sous de très grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que toute violence est un crime contre l'Etat; parce que, les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur [1], l'outrage, sans cette loi, pourrait tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouit.

Etrangers domiciliés.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique; la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine; protégés par le gouvernement, sans y participer; libres

[1] Les esclaves étaient obligés de raser leur tête (Aristoph. in av. v. 912. Schol. ibid.); mais ils la couvrait d'un bonnet. (Id. in vesp. v. 443.) Leurs habillemens devaient n'aller que jusqu'aux genoux (Id. in Lysis. v. 1153. Schol. ibid.); mais bien des citoyens en portaient de semblables.

et dépendans; utiles à la république, qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie; méprisés du peuple, fier et jaloux des distinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui réponde de leur conduite, et payer au trésor public un tribut annuel de douze drachmes [1] pour les chefs de famille, et de six drachmes [2] pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté quand ils violent le second; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuses, des fonctions particulières les distinguent des citoyens: les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres. Ils sont enfin exposés aux insultes du peuple, et aux traits ignominieux qu'on lance contre eux sur la scène.

On a vu quelquefois la république en faire

[1] Dix livres seize sous.

[2] Cinq livres huit sous.

passer un très grand nombre dans la classe des citoyens, épuisée par de longues guerres. Mais si, par des manœuvres sourdes, ils se glissent dans cet ordre respectable, il est permis de les poursuivre en justice, et quelquefois même de les vendre comme esclaves.

Les affranchis, inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement. Ceux qui sont nés dans la servitude ne sauraient devenir citoyens; et tout patron qui peut, en justice réglée, convaincre d'ingratitude à son égard l'esclave qu'il avait affranchi, est autorisé à le remettre sur-le-champ dans les fers, en lui disant: « Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre. »

La condition des domiciliés commence à s'adoucir. Ils sont depuis quelque temps moins vexés, sans être plus satisfaits de leur sort, parce qu'après avoir obtenu des égards, ils voudraient obtenir des distinctions, et qu'il est difficile de n'être rien dans une ville où tant de gens sont quelque chose.

Citoyens.

On est citoyen de naissance lorsqu'on est

issu d'un père et d'une mère qui le sont eux-mêmes; et l'enfant d'un Athénien qui épouse une étrangère ne doit avoir d'autre état que celui de sa mère. Périclès fit cette loi dans un temps où il voyait autour de lui des enfans propres à perpétuer sa maison. Il la fit exécuter avec tant de rigueur, que près de cinq mille hommes exclus du rang de citoyens furent vendus à l'encan. Il la viola quand il ne lui resta plus qu'un fils, dont il avait déclaré la naissance illégitime.

Les Athéniens par adoption jouissent presque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorsque, dans les commencemens, il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyen à tous ceux qui venaient s'y établir. Lorsqu'elle fut suffisamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux qui s'y transportaient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchaient ici un asile assuré. Dans la suite on le promit à ceux qui rendraient des services à l'Etat; et comme rien n'est si honorable que d'exciter la reconnaissance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des souverains, qui lui donnèrent un nouveau

lustre en l'obtenant, et un plus grand encore lorsqu'ils ne l'obtenaient pas. Refusé autrefois à Perdicas, roi de Macédoine, qui en était digne; accordé depuis avec plus de facilité à Evagoras, roi de Chypre, à Denys, roi de Syracuse, et à d'autres princes, il fut extrêmement recherché tant que les Athéniens suivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne suffit pas qu'on soit adopté par un décret du peuple; il faut que ce décret soit confirmé par une assemblée où six mille citoyens donnent secrètement leurs suffrages; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

Ces précautions, trop négligées dans ces derniers temps, ont placé dans le rang des citoyens des hommes qui en ont dégradé le titre, et dont l'exemple autorisera dans la suite des choix encore plus déshonorans.

On compte parmi les citoyens de l'Attique vingt mille hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leur naissance, par leurs vertus et par leur savoir, forment ici, comme presque

partout ailleurs, la principale classe des citoyens, qu'on peut appeler la classe des notables.

On y comprend les gens riches, parce qu'ils supportent les charges de l'Etat; les hommes vertueux et éclairés, parce qu'ils contribuent le plus à son maintien et à sa gloire. A l'égard de la naissance, on la respecte, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet de père en fils des sentimens plus nobles, et un plus grand amour de la patrie.

On considère donc les familles qui prétendent descendre ou des dieux, ou des rois d'Athènes, ou des premiers héros de la Grèce, et encore plus celles dont les auteurs ont donné de grands exemples de vertus, rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, et remporté des couronnes aux jeux publics.

Quelques-unes font remonter leur origine jusqu'aux siècles les plus reculés. Depuis plus de mille ans, la maison des Eumolpides conserve le sacerdoce de Cérès Eleusine, et celle des Etéobutades le sacerdoce de Minerve. D'autres n'ont pas de moindres prétentions; et, pour les faire valoir, elles fabriquent des gé-

néalogies qu'on n'a pas grand intérêt à détruire : car les notables ne font point un corps particulier ; ils ne jouissent d'aucun privilége, d'aucune préséance. Mais leur éducation leur donne des droits aux premières places, et l'opinion publique, des facilités pour y parvenir.

La ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de trente mille habitans.

CHAPITRE VII.

Séance à l'Académie.

J'ÉTAIS depuis quelques jours à Athènes; j'avais déjà parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me proposa de retourner à l'Académie.

Nous traversâmes un quartier de la ville qu'on appelle le Céramique ou les Tuileries; et de là, sortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on appelle aussi Céramiques, et nous vîmes le long du chemin quantité de tombeaux; car il n'est permis d'enterrer personne dans la ville. La plupart des citoyens ont leur sépulture dans leurs maisons de campagne, ou dans des quartiers qui leur sont assignés hors des murs. Le Céramique est réservé pour ceux qui ont péri dans les combats. Parmi ces tombeaux, on remarque ceux de Périclès et de quelques au-

tres Athéniens qui ne sont pas morts les armes à la main, et à qui on a voulu décerner, après leur trépas, les honneurs les plus distingués.

L'Académie n'est éloignée de la ville que de six stades [1]. C'est un grand emplacement, qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avait autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes et de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'Amour et la statue de ce dieu; dans l'intérieur sont les autels de plusieurs autres divinités. Non loin de là, Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, et dans une portion de terrain qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'Académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples, et je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservait encore de la fraîcheur : il avait reçu de la nature un corps robuste. Ses longs

[1] Un quart de lieue.

voyages altérèrent sa santé ; mais il l'avait rétablie par un régime austère, et il ne lui restait d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie, habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle, et d'autres hommes illustres.

Il avait les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis, dont je descends, que je rougissais de porter le même nom. Il s'exprimait avec lenteur ; mais les grâces et la persuasion semblaient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paraîtra souvent dans ma relation : je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mère de Platon, me dit-il, était de la même famille que Solon, notre législateur, et son père rapportait son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ sept

cents ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il était né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla [1]. Il crut que le théâtre pourrait le dédommager de ce sacrifice : il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparaient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avait détruit les bons principes et corrompu les mœurs : la gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendait avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il serait en état de déployer son zèle et ses talens;

[1] En les jetant au feu, il parodia ce vers d'Homère :

A moi, Vulcain, Thétis a besoin de ton aide.

Platon dit à son tour :

A moi, Vulcain, Platon a besoin de ton aide.

mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate, son maître et son ami, les réflexions que tant d'événemens produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernemens sont attaqués par des maladies incurables ; que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connaissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue, il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès.

Il avait environ quarante ans quand il fit le voyage de Sicile, pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit : « Vous parlez comme un radoteur.—

« Et vous comme un tyran, » répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournait en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jeterait à la mer, ou qu'il s'en déferait comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit, et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : « Je n'ai pas assez « de loisir pour me souvenir de Denys. »

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien ni par la persuasion ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avait parcourues; et conciliant autant qu'il est possible les opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue : Socrate en est le principal interlocuteur, et l'on prétend qu'à la faveur

de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis : il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate ; mais l'adresse avec laquelle il la manie, et différens traits qu'on pourrait citer de lui prouvent qu'il avait, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet ; les unes, qu'il a reçues de la nature ; d'autres, qu'il a eu la force d'acquérir. Il était né violent ; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paraît être sa première, ou plutôt son unique passion. Je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié ; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiari-

té ; sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans faiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons.

De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore, en finissant, s'aperçut que je regardais avec surprise une assez jolie femme qui s'était glissée parmi les disciples de Platon. Il me dit : Elle s'appelle Lasthénie ; c'est une courtisane de Mantinée, en Arcadie. L'amour de la philosophie l'a conduite en ces lieux, et l'on soupçonne qu'elle y est retenue par l'amour de Speusippe, neveu de Platon, qui est assis auprès d'elle. Il me fit remarquer

en même temps une jeune fille d'Arcadie qui s'appelait Axiothée, et qui, après avoir lu un dialogue de Platon, avait tout quitté, jusqu'aux habillemens de son sexe, pour venir entendre les leçons de ce philosophe. Il me cita d'autres femmes qui, à la faveur d'un pareil déguisement, avaient donné le même exemple.

Je lui demandai ensuite : Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon, qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils, qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvait avoir alors dix-sept à dix-huit ans. Je ne connais personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

Celui que vous voyez auprès d'Aristote, continua Apollodore, est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent et sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Aristote, que l'un a besoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on

vint dire à Platon que Xénocrate avait mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On insista ; il ne céda point. On offrit des preuves. « Non, répliqua-t-il ; il est impossible que je « ne sois pas aimé de quelqu'un que j'aime si « tendrement. »

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui paraît être d'une santé si délicate, et qui remue les épaules par intervalles ? C'est Démosthène, me dit Apollodore. Il est né dans une condition honnête. Son père, qu'il perdit à l'âge de sept ans, occupait une assez grande quantité d'esclaves à forger des épées et à faire des meubles de différentes sortes. Il vient de gagner un procès contre ses tuteurs, qui voulaient le frustrer d'une partie de son bien : il a plaidé lui-même sa cause, quoiqu'il ait à peine dix-sept ans. Ses camarades, sans doute jaloux du succès, lui donnent aujourd'hui le nom de serpent, et lui prodiguent d'autres épithètes déshonorantes qu'il paraît s'attirer par la dureté qui perce dans son caractère. Il veut se consacrer au barreau ; et, dans ce dessein, il fréquente l'école d'Isée plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paraît

plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix faible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démosthène. L'un s'appelle Eschine : c'est ce jeune homme brillant de santé. Né dans une condition obscure, il exerça dans son enfance des fonctions assez viles; et comme sa voix est belle et sonore, on le fit ensuite monter sur le théâtre, où cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des grâces dans l'esprit, et cultive la poésie avec quelques succès. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient à l'une des plus anciennes familles de la république.

Tous ceux qu'Apollodore venait de nommer se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étran-

gers qui s'empressaient d'écouter les maximes de Platon sur la justice et sur la liberté ; mais qui, de retour chez eux, après avoir montré des vertus, voulurent asservir leur patrie, ou l'asservirent en effet : tyrans d'autant plus dangereux qu'on les avait élevés dans la haine de la tyrannie.

Quelquefois Platon lisait ses ouvrages à ses disciples ; d'autres fois il leur proposait une question, leur donnait le temps de la méditer, et les accoutumait à définir avec exactitude les idées qu'ils attachaient aux mots. C'était communément dans les allées de l'Académie qu'il donnait ses leçons : car il regardait la promenade comme plus utile à la santé que les exercices violens du gymnase. Ses anciens disciples, ses amis, ses ennemis mêmes venaient souvent l'entendre, et d'autres s'y rendaient, attirés par la beauté du lieu.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ quarante-cinq ans. Il était sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bàton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau, sous lequel il tenait un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant : « Voilà l'homme de Platon. » Il

disparut aussitôt. Platon sourit; ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit : Platon avait défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes ; Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte. J'avais pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il, mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentait, il me dit : Allons nous asseoir sous ce platane : je vous raconterai son histoire en peu de mots, et je vous ferai connaître quelques Athéniens célèbres que je vois dans les allées voisines. Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps où Platon ouvrait son école à l'Académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissait la sienne sur une colline placée de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchait, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévère, et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour : « Antisthène,

« j'aperçois votre vanité à travers les trous de « votre manteau. » Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté ; et, pour accréditer ses maximes, il parut en public un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira des disciples, que son éloquence fixa pendant quelque temps auprès de lui. Mais les austérités qu'il leur prescrivait les éloignèrent insensiblement ; et cette désertion lui donna tant de dégoût, qu'il ferma son école.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avait été banni de Sinope sa patrie, avec son père, accusé d'avoir altéré la monnaie. Après beaucoup de résistance, Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchait à corriger les passions ; Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devait, selon lui, se rendre indépendant de la fortune des hommes et de lui-même ; de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices ; des hommes, en secouant les préjugés, les usages et jusqu'aux

lois, quand elles n'étaient pas conformes à ses lumières; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son âme contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois : « Je suis pauvre, errant, sans « patrie, sans asile, obligé de vivre au jour « la journée; mais j'oppose le courage à la « fortune, la nature aux lois, la raison aux « passions. »

De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux plus grands désordres [1], résulte le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, de la distinction des états, des bienséances de la société, des arts, des sciences, de tous les agrémens de la vie. L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main; cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers, et qui ne le saurait être de sa patrie; cet homme serait aussi

[1] Antisthène et Diogène ont été les chefs de l'école des Cyniques, et de cette école est sortie celle des Stoïciens. (Cicer. de orat. lib. 3, cap. 17, t. 1, p. 295.)

malheurex qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en apercevoir une faible esquisse parmi les Spartiates. « Je n'ai vu, dit-il, des « hommes nulle part; mais j'ai vu des enfans « à Lacédémone. »

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'apaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice, choquer les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours des scènes qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs secrets qui l'animent. Je le vis un jour,

pendant une forte gelée, embrasser à demi-nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffrait. — Non, dit le philosophe. — Quel mérite avez-vous donc? répliqua le Lacédémonien.

Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'âme, de la gaieté dans le caractère. Il expose ses principes avec tant de clarté, et les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, et sur-le-champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à réformer les hommes, il n'a pour eux aucune espèce de ménagement. Son système le porte à déclamer contre les vices et les abus; son caractère, a poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui règne dans ses discours le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire assaut de plaisanteries avec lui, et se vengent de sa supériorité par des outrages qu'il supporte

avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions et des actions qui faisaient rougir la pudeur; et je ne crois pas que lui-même se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent. Son indécence est dans les manières plutôt que dans les mœurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: « C'est « Socrate en délire. »

Dans ce moment nous vîmes passer un homme qui se promenait lentement auprès de nous. Il paraissait âgé d'environ quarante ans. Il avait l'air triste et soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration et de sentiment; et révenant s'asseoir auprès de moi: C'est Phocion, me dit-il; et ce nom doit à jamais réveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure; mais son âme est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie: il y puisa les principes sublimes qui depuis ont dirigé sa conduite, principes gravés dans son cœur, et

aussi invariables que la justice et la vérité dont ils émanent.

Au sortir de l'Académie, il servit sous Chabrias, dont il modérait l'impétuosité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix, il cultive un petit champ qui suffirait à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses désirs, et qui procure à Phocion un superflu dont il soulage les besoins des autres. Il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible; c'est que son âme est plus forte que la joie et la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paraissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos faiblesses. Il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'Etat par leurs conseils.

Je suis bien aise que le hasard ait rappro-

ché sous vos yeux Diogène et Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie sans la pousser trop loin et sans en avertir le public, tandis que le second ne montre, ne cache et n'exagère aucune de ses vertus. J'irai plus loin et je dirai qu'on peut juger, au premier coup d'œil, lequel de ces deux hommes est le vrai philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène; mais le manteau de Diogène est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas.

Après Phocion venaient deux Athéniens, dont l'un se faisait remarquer par une taille majestueuse et une figure imposante. Apollodore me dit : Il est fils d'un cordonnier, et gendre de Cotys, roi de Thrace : il s'appelle Iphicrate. L'autre est fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce siècle, et s'appelle Timothée.

Tous deux, placés à la tête de nos armées, ont maintenu pendant une longue suite d'années la gloire de la république; tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte

discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, par la prudence qui dirigeait ses entreprises, par une défiance scrupuleuse qui le tenait toujours en garde contre l'ennemi. Il dut beaucoup à sa réputation : aussi disait-il en marchant contre les barbares : « Je n'ai qu'une « crainte ; c'est qu'ils n'aient pas entendu « parler d'Iphicrate. »

Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets, mais plus constant et plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnaître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la Fortune planant au-dessus de sa tête, et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau, et dit plaisamment : « Que ne ferais-je donc pas si « j'étais éveillé ! »

Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie ; Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé des dépouilles enlevées à l'ennemi : il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur leurs trônes ; le second a forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire

de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse et vaine ; celle de Timothée plus simple et plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues, et nous les bannirons peut-être un jour.

CHAPITRE VIII.

Lycée. Gymnases. Isocrate. Palestres. Funérailles des Athéniens.

Un autre jour, au moment qu'Apollodore entrait chez moi, pour me proposer une promenade au Lycée, je courus à lui en m'écriant: Le connaissez-vous? — Qui? — Isocrate. Je viens de lire un de ses discours; j'en suis transporté. Vit-il encore? où est-il? que fait-il? — Il est ici, répondit Apollodore. Il professe l'éloquence. C'est un homme célèbre; je le connais. — Je veux le voir aujourd'hui, ce matin, dans l'instant même. — Nous irons chez lui en revenant du Lycée.

Nous passâmes par le quartier des Marais; et, sortant par la porte d'Egée, nous suivîmes un sentier le long de l'Ilissus, torrent impétueux, ou ruisseau paisible, qui, suivant la différence des saisons, se précipite ou se traîne

au pied d'une colline par où finit le mont Hymette. Ses bords sont agréables, ses eaux communément pures et limpides. Nous vîmes aux environs un autel dédié aux Muses; l'endroit où l'on prétend que Borée enleva la belle Orithye, fille du roi Erechthée; le temple de Cérès, où l'on célèbre les petits mystères, et celui de Diane, où l'on sacrifie tous les ans une grande quantité de chèvres en l'honneur de la déesse. Avant le combat de Marathon, les Athéniens lui en promirent autant qu'ils trouveraient de Perses étendus sur le champ de bataille. Ils s'aperçurent, après la victoire, que l'exécution d'un vœu si indiscret épuiserait bientôt les troupeaux de l'Attique : on borna le nombre des victimes à cinq cents, et la déesse voulut bien s'en contenter.

Pendant qu'on me faisait ces récits, nous vîmes sur la colline des paysans qui couraient en frappant sur des vases d'airain pour attirer un essaim d'abeilles qui venait de s'échapper d'une ruche.

Ces insectes se plaisent infiniment sur le mont Hymette, qu'ils ont rempli de leurs colonies, et qui est presque partout couvert de serpolet et d'herbes odoriférantes. Mais c'est sur-

tout dans le thym excellent qu'il produit qu'ils puisent ces sucs précieux dont ils composent un miel estimé dans toute la Grèce. Il est d'un blanc tirant sur le jaune ; il noircit quand on le garde long-temps, et conserve toujours sa fluidité. Les Athéniens en font tous les ans une récolte abondante ; et l'on peut juger du prix qu'ils y attachent par l'usage où sont les Grecs d'employer le miel dans la pâtisserie ainsi que dans les ragoûts. On prétend qu'il prolonge la vie, et qu'il est principalement utile aux vieillards. J'ai vu même plusieurs disciples de Pythagore conserver leur santé en prenant un peu de miel pour toute nourriture.

Après avoir passé l'Ilissus, nous nous trouvâmes dans un chemin où l'on s'exerce à la course, et qui nous conduisit au Lycée.

Lycée.

Les Athéniens ont trois gymnases destinés à l'institution de la jeunesse : celui du Lycée, celui du Cynosarge, situé sur une colline de ce nom, et celui de l'Académie. Tous trois ont été construits hors des murs de la ville,

aux frais du gouvernement. On ne recevait autrefois dans le second que des enfans illégitimes.

Ce sont de vastes édifices entourés de jardins et d'un bois sacré. On entre d'abord dans une cour de forme carrée, et dont le pourtour est de deux stades [1]. Elle est environnée de portiques et de bâtimens. Sur trois de ses côtés sont des salles spacieuses et garnies de siéges, où les philosophes, les rhéteurs et les sophistes rassemblent leurs disciples. Sur le quatrième on trouve des pièces pour les bains et les autres usages du gymnase. Le portique exposé au midi est double, afin qu'en hiver la pluie, agitée par le vent, ne puisse pénétrer dans sa partie intérieure.

De cette cour on passe dans une enceinte également carrée. Quelques platanes en ombragent le milieu. Sur trois des côtés règnent des portiques. Celui qui regarde le nord est à double rang de colonnes, pour garantir du soleil ceux qui s'y promènent en été. Le portique opposé s'appelle Xiste. Dans la longueur du terrain qu'il occupe on a ménagé au milieu

[1] Cent quatre-vingt-neuf toises.

une espèce de chemin creux d'environ douze pieds de largeur, sur près de deux pieds de profondeur. C'est là qu'à l'abri des injures du temps, séparés des spectateurs qui se tiennent sur les plates-bandes latérales, les jeunes élèves s'exercent à la lutte. Au delà du Xiste, est un stade pour la course à pied.

Un magistrat, sous le nom de gymnasiarque, préside aux différens gymnases d'Athènes. Sa charge est annuelle, et lui est conférée par l'assemblée générale de la nation. Il est obligé de fournir l'huile qu'emploient les athlètes pour donner plus de souplesse à leurs membres. Il a sous lui, dans chaque gymnase, plusieurs officiers, tels que le gymnaste, le pædotribe, et d'autres encore, dont les uns entretiennent le bon ordre parmi les élèves, et les autres les dressent à différens exercices. On y distingue surtout dix sophronistes nommés par les dix tribus, et chargés de veiller plus spécialement sur les mœurs. Il faut que tous ces officiers soient approuvés par l'Aréopage.

Comme la confiance et la sûreté doivent régner dans le gymnase, ainsi que dans tous les lieux où l'on s'assemble en grand nom-

bre, les vols qui s'y commettent sont punis de mort, lorsqu'ils excèdent le valeur de dix drachmes[1].

Les gymnases devant être l'asile de l'innocence et de la pudeur, Solon en avait interdit l'entrée au public, pendant que les élèves, célébrant une fête en l'honneur de Mercure, étaient moins surveillés par leurs instituteurs; mais ce règlement n'est plus observé.

Les exercices qu'on y pratique sont ordonnés par les lois, soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres, et plus encore par l'émulation qui subsiste entre les disciples. Toute la Grèce les regarde comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste, capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix. Considérés par rapport à la santé, les médecins les ordonnent avec succès. Relativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples; et, dans ces derniers temps, il

[1] Neuf livres.

a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnastique.

Mais si les avantages de cet art sont extrêmes, les abus ne le sont pas moins. La médecine et la philosophie condamnent de concert ces exercices, lorsqu'ils épuisent le corps ou qu'ils donnent à l'âme plus de férocité que de courage.

On a successivement augmenté et décoré le gymnase du Lycée. Ses murs sont enrichis de peintures. Apollon est la divinité tutélaire du lieu : on voit à l'entrée sa statue. Les jardins, ornés de belles allées, furent renouvelés dans les dernières années de mon séjour en Grèce. Des siéges placés sous les arbres invitent à s'y reposer.

Après avoir assisté aux exercices des jeunes gens, et passé quelques momens dans des salles où l'on agitait des questions tour à tour importantes et frivoles, nous prîmes le chemin qui conduit du Lycée à l'Académie, le long des murs de la ville. Nous avions à peine fait quelques pas, que nous trouvâmes un vieillard vénérable qu'Apollodore me parut bien aise de voir. Après les premiers complimens, il lui demanda où il allait. Le vieillard répondit

d'une voix grêle : Je vais dîner chez Platon, avec Ephore et Théopompe, qui m'attendent à la porte Dipyle. — C'est justement notre chemin, reprit Apollodore ; nous aurons le plaisir de vous accompagner. Mais, dites-moi, vous aimez donc toujours Platon ? — Autant que je me flatte d'en être aimé. Notre liaison, formée dès notre enfance, ne s'est point altérée depuis. Il s'en est souvenu dans un de ses dialogues, où Socrate, qu'il introduit comme interlocuteur, parle de moi en termes très honorables. — Cet hommage vous était dû. On se souvient qu'à la mort de Socrate, pendant que ses disciples effrayés prenaient la fuite, vous osâtes paraître en habit de deuil dans les rues d'Athènes. Vous aviez donné, quelques années auparavant, un autre exemple de fermeté. Quand Théramène, proscrit par les trente tyrans en plein sénat, se réfugia auprès de l'autel, vous vous levâtes pour prendre sa défense ; et ne fallut-il pas que lui-même vous priât de lui épargner la douleur de vous voir mourir avec lui ? Le vieillard me parut ravi de cet éloge. J'étais impatient de savoir son nom. Apollodore se faisait un plaisir de me le cacher.

Fils de Théodore, lui dit-il, n'êtes-vous pas de même âge que Platon?—J'ai six à sept ans de plus que lui; il ne doit être que dans sa soixante-huitième année.—Vous paraissez vous bien porter. — A merveille; je suis sain de corps et d'esprit, autant qu'il est possible de l'être. — On dit que vous êtes fort riche? — J'ai acquis par mes veilles de quoi satisfaire les désirs d'un homme sage. Mon père avait une fabrique d'instrumens de musique. Il fut ruiné dans la guerre du Péloponèse; et, ne m'ayant laissé pour héritage qu'une excellente éducation, je fus obligé de vivre de mon talent, et de mettre à profit les leçons que j'avais reçues de Gorgias, de Prodicus, et des plus habiles orateurs de la Grèce. Je fis des plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état de défendre eux-mêmes leurs causes. Un discours que j'adressai à Nicoclès, roi de Chypre, m'attira de sa part une gratification de vingt talens [1]. J'ouvris des cours publics d'éloquence. Le nombre de mes disciples ayant augmenté de jour en jour, j'ai recueilli le fruit d'un travail qui a rempli tous les momens de

[1] Cent huit mille livres.

ma vie. — Convenez pourtant que, malgré la sévérité de vos mœurs, vous en avez consacré quelques-uns aux plaisirs. Vous eûtes autrefois la belle Métanire ; dans un âge plus avancé, vous retirâtes chez vous une courtisane non moins aimable. On disait alors que vous saviez allier les maximes de la philosophie avec les raffinemens de la volupté ; et l'on parlait de ce lit somptueux que vous aviez fait dresser, et de ces oreillers qui exhalaient une odeur si délicieuse. Le vieillard convenait de ces faits en riant.

Apollodore continuait : Vous avez une famille aimable, une bonne santé, une fortune aisée, des disciples sans nombre, un nom que vous avez rendu célèbre, et des vertus qui vous placent parmi les honnêtes citoyens de cette ville. Avec tant d'avantages vous devez être le plus heureux des Athéniens. — Hélas ! répondit le vieillard, je suis peut-être le plus malheureux des hommes. J'avais attaché mon bonheur à la considération ; mais, comme d'un côté l'on ne peut être considéré dans une démocratie qu'en se mêlant des affaires publiques, et que d'un autre côté la nature ne m'a donné qu'une voix faible et une excessive ti-

midité, il est arrivé que, très capable de discerner les vrais intérêts de l'Etat, incapable de les défendre dans l'assemblée générale, j'ai toujours été violemment tourmenté de l'ambition et de l'impossibilité d'être utile, ou, si vous voulez, d'obtenir du crédit. Les Athéniens reçoivent gratuitement chez moi des leçons d'éloquence, les étrangers pour le prix de mille drachmes [1]; j'en donnerais dix mille à celui qui me procurerait de la hardiesse avec un organe sonore. — Vous avez réparé les torts de la nature; vous instruisez par vos écrits ce public à qui vous ne pouvez adresser la parole, et qui ne saurait vous refuser son estime. — Eh! que me fait l'estime des autres si je ne puis pas y joindre la mienne? Je pousse quelquefois jusqu'au mépris la faible idée que j'ai de mes talens. Quel fruit en ai-je retiré? Ai-je jamais obtenu les emplois, les magistratures, les distinctions que je vois tous les jours accorder à ces vils orateurs qui trahissent l'Etat?

Quoique mon panégyrique d'Athènes ait fait rougir ceux qui précédemment avaient traité le même sujet, et découragé ceux qui

[1] Neuf cents livres.

voudraient le traiter aujourd'hui, j'ai toujours parlé de mes succès avec modestie, ou plutôt avec humilité. J'ai des intentions pures : je n'ai jamais, par des écrits ou par des accusations, fait tort à personne, et j'ai des ennemis. — Eh ! ne devez-vous pas racheter votre mérite par quelques chagrins? Vos ennemis sont plus à plaindre que vous. Une voix importune les avertit sans cesse que vous comptez parmi vos disciples des rois, des généraux, des hommes d'Etat, des historiens, des écrivains dans tous les genres : que de temps en temps il sort de votre école des colonies d'hommes éclairés, qui vont au loin répandre votre doctrine ; que vous gouvernez la Grèce par vos élèves ; et, pour me servir de votre expression, que vous êtes la pierre qui aiguise l'instrument.—Oui ; mais cette pierre ne coupe pas.

Du moins, ajoutait Apollodore, l'envie ne saurait se dissimuler que vous avez hâté les progrès de l'art oratoire.— Et c'est ce mérite qu'on veut aussi m'enlever. Tous les jours des sophistes audacieux, des instituteurs ingrats, puisant dans mes écrits les préceptes et les exemples, les distribuent à leurs écoliers, et n'en sont que plus ardens à me déchirer : ils

s'exercent sur les sujets que j'ai traités ; ils assemblent leurs partisans autour d'eux, et comparent leurs discours aux miens, qu'ils ont eu la précaution d'altérer, et qu'ils ont la bassesse de défigurer en les lisant. Un tel acharnement me pénètre de douleur. Mais j'aperçois Ephore et Théopompe. Je vais les ramener chez Platon, et je prends congé de vous.

Isocrate.

Dès qu'il fut parti, je me tournai bien vite vers Apollodore. Quel est donc, lui dis-je, ce vieillard si modeste avec tant d'amour-propre, et si malheureux avec tant de bonheur? C'est, me dit-il, Isocrate, chez qui nous devions passer à notre retour. Je l'ai engagé, par mes questions, à vous tracer les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous avez vu qu'il montra deux fois du courage dans sa jeunesse. Cet effort épuisa sans doute la vigueur de son âme; car il a passé le reste de ses jours dans la crainte et dans le chagrin. L'aspect de la tribune, qu'il s'est sagement interdite, l'afflige si fort, qu'il n'assiste plus à l'assemblée générale. Il se croit entouré d'ennemis et d'en-

vieux, parce que des auteurs qu'il méprise jugent de ses écrits moins favorablement que lui. Sa destinée est de courir sans cesse après la gloire, et de ne jamais trouver le repos.

Malheureusement pour lui, ses ouvrages, remplis d'ailleurs de grandes beautés, fournissent des armes puissantes à la critique : son style est pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois aussi traînant, diffus, et surchargé d'ornemens qui le déparent.

Son éloquence n'était pas propre aux discussions de la tribune et du barreau ; elle s'attache plus à flatter l'oreille qu'à émouvoir le cœur. On est souvent fâché de voir un auteur estimable s'abaisser à n'être qu'un écrivain sonore, réduire son art au seul mérite de l'élégance, asservir péniblement ses pensées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, n'avoir d'autre objet que d'arrondir des périodes, et d'autre ressource, pour en symétriser les membres, que de les remplir d'expressions oiseuses et de figures déplacées. Comme il ne diversifie pas assez les formes de son élocution, il finit par refroidir et dégoûter le lecteur. C'est un peintre

qui donne à toutes ses figures les mêmes traits, les mêmes vêtemens et les mêmes attitudes.

La plupart de ses harangues roulent sur les articles les plus importans de la morale et de la politique. Il ne persuade ni n'entraîne, parce qu'il n'écrit point avec chaleur, et qu'il paraît plus occupé de son art que des vérités qu'il annonce. De là vient peut-être que les souverains dont il s'est, en quelque façon, constitué le législateur, ont répondu à ses avis par des récompenses. Il a composé sur les devoirs des rois un petit ouvrage qu'il fait circuler de cour en cour. Denys, tyran de Syracuse, le reçut. Il admira l'auteur et lui pardonna facilement des leçons qui ne portaient pas le remords dans son âme.

Isocrate a vieilli faisant, polissant, repolissant, refaisant un très petit nombre d'ouvrages. Son *Panégyrique d'Athènes* lui coûta, dit-on, dix années de travail. Pendant tout le temps que dura cette laborieuse construction, il ne s'aperçut pas qu'il élevait son édifice sur des fondemens qui devaient en entraîner la ruine. Il pose pour principe, que le propre de l'éloquence est d'agrandir les petites choses, et d'apetisser les grandes; et il tâche de

montrer ensuite que les Athéniens ont rendu plus de services à la Grèce que les Lacédémoniens.

Malgré ces défauts, auxquels ses ennemis en ajoutent beaucoup d'autres, ses écrits présentent tant de tours heureux et de saines maximes, qu'ils serviront de modèles à ceux qui auront le talent de les étudier. C'est un rhéteur habile, destiné à former d'excellens écrivains; c'est un instituteur éclairé, toujours attentif au progrès de ses disciples et au caractère de leur esprit. Ephore de Cumes et Théopompe de Chio, qui viennent de nous l'enlever, en ont fait l'heureuse épreuve. Après avoir donné l'essor au premier, et réprimé l'impétuosité du second, il les a destinés tous deux à écrire l'histoire. Leurs premiers essais font honneur à la sagacité du maître et aux talens des disciples.

Pendant qu'Apollodore m'instruisait de ces détails, nous traversions la place publique. Il me conduisit ensuite par la rue des Hermès, et me fit entrer dans la Palestre de Tauréas, située en face du portique royal.

Palestre.

Comme Athènes possède différens gymnases, elle renferme aussi plusieurs palestres. On exerce les enfans dans les premières de ces écoles, les athlètes de profession dans les secondes. Nous en vîmes un grand nombre qui avaient remporté des prix aux jeux établis en différentes villes de la Grèce, et d'autres qui aspiraient aux mêmes honneurs. Plusieurs Athéniens, et même des vieillards, s'y rendent assidûment pour continuer leurs exercices, ou pour être témoins des combats qu'on y livre.

Les palestres sont à peu près de même forme que les gymnases. Nous parcourûmes les pièces destinées à toutes les espèces de bains; celles où les athlètes déposent leurs habits; où on les frotte d'huile, pour donner de la souplesse à leurs membres; où ils se roulent sur le sable, pour que leurs adversaires ne puissent les saisir.

La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du Lycée, se retracèrent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs.

Parmi les différens groupes qu'ils composaient, on distinguait des hommes de la plus grande beauté, et dignes de servir de modèles aux artistes; les uns, avec des traits vigoureux et fièrement prononcés, comme on représente Hercule; d'autres, d'une taille plus svelte et plus élégante, comme on peint Achille. Les premiers, se destinant aux combats de la lutte et du pugilat, n'avaient d'autre objet que d'augmenter leurs forces; les seconds, dressés pour des exercices moins violens, tels que la course, le saut, etc., que de se rendre légers.

Leur régime s'assortit à leur destination. Plusieurs s'abstiennent des femmes et du vin. Il en est qui mènent une vie très frugale; mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves ont besoin, pour se réparer, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair rôtie de bœuf et de porc. S'ils n'en exigent que deux mines par jour, avec du pain à proportion, ils donnent une haute idée de leur sobriété. Mais on en cite plusieurs qui en faisaient une consommation effrayante. On dit, par exemple, que Théagène de Thasos mangea dans un jour un bœuf tout entier. On at-

tribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire était de vingt mines de viande, d'autant de mines de pain [1], et de trois conges de vin [2]. On ajoute enfin qu'Astydamas de Milet, se trouvant à la table du satrape Ariobarzane, dévora tout seul le souper qu'on avait préparé pour neuf convives. Ces faits, exagérés sans doute, prouvent du moins l'idée qu'on se forme de la voracité de cette classe d'athlètes. Quand ils peuvent la satisfaire sans danger, ils acquièrent une vigueur extrême : leur taille devient quelquefois gigantesque ; et leurs adversaires, frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes.

L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits ; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux qu'ils ont toujours été inutiles à leur patrie : car, il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat, et tous ces com-

[1] Environ dix-huit livres.
[2] Environ quinze pintes.

bats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques ne sont plus que des spectacles d'ostentation, depuis que la tactique s'est perfectionnée. L'Égypte ne les a jamais adoptés, parce qu'ils ne donnent qu'une force passagère. Lacédémone en a corrigé les inconvéniens par la sagesse de son institution. Dans le reste de la Grèce, on s'est aperçu qu'en y soumettant les enfans, on risque d'altérer leurs formes et d'arrêter leur accroissement; et que, dans un âge plus avancé, les lutteurs de profession sont de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin et le plus petit dérangement.

Funérailles.

En sortant de la Palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venait d'être attaquée d'un accident qui menaçait sa vie. On avait vu à sa porte les branches de laurier et d'acanthe, que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressaient des prières à Mercure, conduc-

teur des âmes ; et le malheureux Pyrrhus recevait les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avait reçues à l'Académie ; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. « O philosophie ! « s'écria-t-il, hier, tu m'ordonnais d'aimer « ma femme ; aujourd'hui tu me défends de « la pleurer ! » Mais enfin, lui disait-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. « Eh ! c'est « ce qui les redouble encore, » répondit-il.

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris et de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs, dans ses mains, un gâteau de farine et de miel, pour apaiser Cerbère ; et dans sa bouche une pièce d'argent, d'une ou deux oboles, qu'il faut payer à Caron : en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule, entourée de cierges allumés [1]. A la porte était

[1] Ces cierges étaient faits de joncs ou d'écorces de papyrus, en forme de rouleaux couverts d'une couche de cire.

un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, et qu'elle l'est de mort naturelle. Elle dure quelquefois jusqu'au troisième jour.

Le convoi fut indiqué. Il fallait s'y rendre avant le lever du soleil. Les lois défendent de choisir une autre heure; elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénérât en un spectacle d'ostentation. Les parens et les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du corps des femmes qui poussaient de longs gémissemens; quelques-unes coupaient des boucles de leurs cheveux, et les déposaient à côté de Télaïre, comme un gage de leur tendresse et de leur douleur. On la plaça dans un chariot, sur un cercueil de cyprès. Les hommes marchaient avant, les femmes après; quelques-uns la tête rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un chœur de musiciens qui faisaient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maison qu'avait Pyrrhus auprès de Phalère. C'est là qu'étaient les tombeaux de ses pères.

L'usage d'inhumer les corps fut autrefois

commun parmi les nations : celui de les brûler prévalut dans la suite chez les Grecs : aujourd'hui, il paraît indifférent de rendre à la terre ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres, et l'urne qui les renfermait fut ensevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie on fit des libations de vin; on jeta dans le feu quelques-unes des robes de Télaïre; on l'appelait à haute voix, et cet adieu éternel redoublait les larmes qui n'avaient cessé de couler de tous les yeux.

De là nous fûmes appelés au repas funèbre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Télaïre. Le neuvième et le trentième jour, ses parens, habillés de blanc et couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes; et il fut réglé que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperaient de sa perte comme si elle était encore récente. Cet engagement si beau se perpétue souvent dans une famille, dans une société d'amis, parmi les disciples d'un philosophe. Les regrets qu'ils laissent éclater dans ces circonstances se renou-

vellent dans la fête générale des morts, qu'on célèbre au mois anthestérion [1]. Enfin j'ai vu plus d'une fois des particuliers s'approcher d'un tombeau, y déposer une partie de leurs cheveux, et faire tout autour des libations d'eau, de vin, de lait et de miel.

Moins attentifs à l'origine de ces rits qu'au sentiment qui les maintient, j'admirais la sagesse des anciens législateurs, qui imprimèrent un caractère de sainteté à la sépulture, et aux cérémonies qui l'accompagnent. Ils favorisèrent cette ancienne opinion que l'âme, dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du désir de se rendre à sa destination, apparaissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils aient soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil et aux injures de l'air.

De là cet empressement à lui procurer le repos qu'elle désire, l'injonction faite au voyageur de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin; cette vénération profonde pour

[1] Mois qui répondait à nos mois de février et de mars.

les tombeaux, et les lois sévères contre ceux qui les violent.

De là encore l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix; et, à la faveur des sacrifices et des libations, ils se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on élève quelquefois des cénotaphes, espèces de monumens funèbres presque aussi respectés que les tombeaux.

Parmi les citoyens qui ont joui pendant leur vie d'une fortune aisée, les uns, conformément à l'ancien usage, n'ont au dessus de leurs cendres qu'une petite colonne où leur nom est inscrit; les autres, au mépris des lois qui condamnent le faste et les prétentions d'une douleur simulée, sont pressés sous des édifices élégans et magnifiques, ornés de statues et embellis par les arts. J'ai vu un simple affranchi dépenser deux talens [1] pour le tombeau de sa femme.

Entre les routes dans lesquelles on s'égare

[1] Dix mille huit cents livres.

par l'excès ou le défaut de sentiment, les lois ont tracé un sentier dont il n'est pas permis de s'écarter. Elles défendent d'élever aux premières magistratures le fils ingrat qui, à la mort des auteurs de ses jours, a négligé les devoirs de la nature et de la religion. Elles ordonnent à ceux qui assistent au convoi de respecter la décence jusque dans leur désespoir. Qu'ils ne jettent point la terreur dans l'âme des spectateurs par des cris perçans et des lamentations effrayantes ; que les femmes surtout ne se déchirent pas le visage, comme elles faisaient autrefois. Qui croirait qu'on eût jamais dû leur prescrire de veiller à la conservation de leur beauté ?

CHAPITRE IX.

Voyage à Corinthe. Xénophon. Timoléon.

En arrivant dans la Grèce, nous avions appris que les Eléens s'étant emparés d'un petit endroit du Péloponèse nommé Scillonte, où Xénophon faisait sa résidence, il était allé avec ses fils s'établir à Corinthe. Timagène était impatient de le voir. Nous partîmes d'Athènes, amenant avec nous Philotas, dont la famille avait des liaisons d'hospitalité avec celle de Timodème, l'une des plus anciennes de Corinthe. Nous traversâmes Eleusis, Mégare, l'isthme; nous étions trop pressés pour nous occuper des objets qui s'offraient à nous sur la route.

Xénophon.

Timodème nous conduisit lui-même chez Xénophon. Il était sorti : nous le trouvâmes dans un temple voisin, où il offrait un sacri-

fice. Tous les yeux étaient levés sur lui, et il ne les levait sur personne, car il se présentait devant les dieux avec le même respect qu'il inspirait aux hommes. Je le considérais avec un vif intérêt. Il paraissait âgé d'environ soixante-quinze ans, et son visage conservait encore des restes de cette beauté qui l'avait distingué dans sa jeunesse.

La cérémonie était à peine achevée, que Timagène se jette à son cou, et, ne pouvant s'en arracher, l'appelle, d'une voix entrecoupée, son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regardait avec étonnement, et cherchait à démêler des traits qui ne lui étaient pas inconnus, qui ne lui étaient plus familiers. Il s'écrie à la fin : C'est Timagène, sans doute? Eh! quel autre que lui pourrait conserver des sentimens si vifs après une si longue absence? Vous me faites éprouver dans ce moment combien il est doux de voir renaître des amis dont on s'est cru séparé pour toujours. De tendres embrassemens suivirent de près cette reconnaissance, et, pendant tout le temps que nous passâmes à Corinthe, des éclaircissemens mutuels firent le sujet de leurs fréquens entretiens.

Né dans un bourg de l'Attique, élevé dans l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie ; ensuite il entra comme volontaire dans l'armée qu'assemblait le jeune Cyrus pour détrôner son frère Artaxercès, roi de Perse. Après la mort de Cyrus, il fut chargé, conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques ; et c'est alors qu'ils firent cette belle retraite, aussi admirée dans son genre que l'est dans le sien la relation qu'il nous en a donnée. A son retour, il passa au service d'Agésilas, roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire et mérita l'amitié. Quelque temps après, les Athéniens le condamnèrent à l'exil, jaloux sans doute de la préférence qu'il accordait aux Lacédémoniens. Mais ces derniers, pour le dédommager, lui donnèrent une habitation à Scillonte.

C'est dans cette heureuse retraite qu'il avait passé plusieurs années, et qu'il comptait retourner dès que les troubles du Péloponèse seraient calmés.

Pendant notre séjour à Corinthe, je me liai avec ses deux fils, Gryllus et Diodore. Je contractai une liaison plus intime avec Timoléon,

le second des fils de Timodème, chez qui nous étions logés.

Timoléon.

Si j'avais à tracer le portrait de Timoléon, je ne parlerais pas de cette valeur brillante qu'il montra dans les combats, parce que, parmi les nations guerrières, elle n'est une distinction que lorsque, poussée trop loin, elle cesse d'être une vertu; mais pour faire connaître toutes les qualités de son âme, je me contenterais d'en citer les principales : cette prudence consommée, qui en lui avait devancé les années; son extrême douceur quand il s'agissait de ses intérêts, son extrême fermeté quand il était question de ceux de sa patrie; sa haine vigoureuse pour la tyrannie de l'ambition, et pour celle des mauvais exemples : je mettrais le comble à son éloge, en ajoutant que personne n'eut autant que lui des traits de ressemblance avec Epaminondas que, par un secret instinct, il avait pris pour son modèle.

Timoléon jouissait de l'estime publique et de la sienne, lorsque l'excès de sa vertu lui aliéna presque tous les esprits et le rendit le

plus malheureux des hommes. Son frère Timophanès, qui n'avait ni ses lumières ni ses principes, s'était fait une cour d'hommes corrompus qui l'exhortaient sans cesse à s'emparer de l'autorité. Il crut enfin en avoir le droit. Un courage aveugle et présomptueux lui avait attiré la confiance des Corinthiens, dont il commanda plus d'une fois les armées, et qui l'avaient mis à la tête de quatre cents hommes qu'ils entretenaient pour la sûreté de la police. Timophanès en fit ses satellites, s'attacha la populace par ses largesses, et, secondé par un parti redoutable, il agit en maître, et fit traîner au supplice les citoyens qui lui étaient suspects.

Timoléon avait jusqu'alors veillé sur sa conduite et sur ses projets. Dans l'espoir de le ramener, il tâchait de jeter un voile sur ses fautes, et de relever l'éclat de quelques actions honnêtes qui lui échappaient par hasard. On l'avait même vu, dans une bataille, se précipiter sans ménagement au milieu des ennemis, et soutenir seul leurs efforts pour sauver les jours d'un frère qu'il aimait, et dont le corps, couvert de blessures, était sur le point de tomber entre leurs mains.

Indigné maintenant de voir la tyrannie s'établir de son vivant, et dans le sein même de sa famille, il peint vivement à Timophanès l'horreur des attentats qu'il a commis et qu'il médite encore; le conjure d'abdiquer au plutôt un pouvoir odieux, et de satisfaire aux mânes des victimes immolées à sa folle ambition. Quelques jours après, il remonte chez lui, accompagné de deux de leurs amis, dont l'un était le beau-frère de Timophanès. Ils réitèrent de concert les mêmes prières; ils le pressent, au nom du sang, de l'amitié, de la patrie. Timophanès leur répond d'abord par une dérision amère, ensuite par des menaces et des fureurs. On était convenu qu'un refus positif de sa part serait le signal de sa perte. Ses deux amis, fatigués de sa résistance, lui plongèrent un poignard dans le sein, pendant que Timoléon, la tête couverte d'un pan de son manteau, fondait en larmes dans un coin de l'appartement où il s'était retiré.

Je ne puis sans frémir penser à ce moment fatal où nous entendîmes retentir dans la maison ces cris perçans, ces effrayantes paroles : Timophanès est mort! c'est son beau-frère qui l'a tué! c'est son frère! Nous étions par hasard

avec Démariste sa mère ; son père était absent. Je jetai les yeux sur cette malheureuse femme : je vis ses cheveux se dresser sur sa tête, et l'horreur se peindre sur son visage au milieu des ombres de la mort. Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle vomit, sans verser une larme, les plus affreuses imprécations contre Timoléon, qui n'eut pas même la faible consolation de les entendre de sa bouche. Renfermée dans son appartement, elle protesta qu'elle ne reverrait jamais le meurtrier de son fils.

Parmi les Corinthiens, les uns regardaient le meurtre de Timophanès comme un acte héroïque, les autres comme un forfait. Les premiers ne se lassaient pas d'admirer ce courage extraordinaire qui sacrifiait au bien public la nature et l'amitié. Le plus grand nombre, en approuvant la mort de tyran, ajoutaient que tous les citoyens étaient en droit de lui arracher la vie, excepté son frère. Il survint une émeute qui fut bientôt apaisée. On intenta contre Timoléon une accusation qui n'eut pas de suite.

Il se jugeait lui-même avec encore plus de rigueur. Dès qu'il s'aperçut que son action était condamnée par une grande partie du pu-

blic, il douta de son innocence, et résolut de renoncer à la vie. Ses amis, à force de prières et de soins, l'engagèrent à prendre quelque nourriture, mais ne purent jamais le déterminer à rester au milieu d'eux. Il sortit de Corinthe, et, pendant plusieurs années, il erra dans des lieux solitaires, occupé de sa douleur, et déplorant avec amertume les égaremens de sa vertu, et quelquefois l'ingratitude des Corinthiens.

Nous le verrons un jour reparaître avec plus d'éclat, et faire le bonheur d'un grand Empire qui lui devra sa liberté.

Les troubles occasionés par le meurtre de son frère accélérèrent notre départ. Nous quittâmes Xénophon avec beaucoup de regret. Je le revis quelques années après à Scillonte; et je rendrai compte, quand il en sera temps, des entretiens que j'eus alors avec lui. Ses deux fils vinrent avec nous. Ils devaient servir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyaient aux Lacédémoniens.

Nous trouvâmes sur la route quantité de voyageurs qui se rendaient à Athènes pour assister aux grandes Dionysiaques, l'une des plus célèbres fêtes de cette ville. Outre la ma-

gnificence des autres spectacles, je désirais avec ardeur de voir un concours établi depuis long-temps entre les poëtes qui présentent des tragédies ou des comédies nouvelles. Nous arrivâmes le 5 du mois élaphébolion [1]. Les fêtes devaient commencer huit jours après [2].

[1] Le premier avril de l'an 362 avant J. C.
[2] Voyez la note *f* à la fin du volume.

CHAPITRE X.

Levées, revue, exercice des troupes chez les Athéniens.

Deux jours après notre retour à Athènes, nous nous rendîmes dans une place où se faisait la levée des troupes qu'on se proposait d'envoyer au Péloponèse. Elles devaient se joindre à celles des Lacédémoniens et de quelques autres peuples, pour s'opposer, conjointement avec elles, aux projets des Thébains et de leurs alliés. Hégélochus, stratége ou général, était assis sur un siége élevé. Auprès de lui, un taxiarque, officier général, tenait le registre où sont inscrits les noms des citoyens qui, étant en âge de porter les armes, doivent se présenter à ce tribunal. Il les appelait à haute voix, et prenait une note de ceux que le général avait choisis.

Les Athéniens sont tenus de servir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante.

On emploie rarement les citoyens d'un âge avancé; et quand on les prend au sortir de l'enfance, on a soin de les tenir éloignés des postes les plus exposés. Quelquefois le gouvernement fixe l'âge des nouvelles levées; quelquefois on les tire au sort.

Ceux qui tiennent à ferme les impositions publiques, ou qui figurent dans les chœurs aux fêtes de Bacchus, sont dispensés du service. Ce n'est que dans les besoins pressans qu'on fait marcher les esclaves, les étrangers établis dans l'Attique, et les citoyens les plus pauvres. On les enrôle très rarement, parce qu'ils n'ont pas fait le serment de défendre la patrie, ou parce qu'ils n'ont aucun intérêt à la défendre : la loi n'en a confié le soin qu'aux citoyens qui possèdent quelque bien, et les plus riches servent comme simples soldats. Il arrive de là que la perte d'une bataille, en affaiblissant les premières classes des citoyens, suffit pour donner à la dernière une supériorité qui altère la forme du gouvernement.

La république était convenue de fournir à l'armée des alliés six mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Le lendemain de leur enrôlement, ils se répandirent en tumulte

dans les rues et dans les places publiques, revêtus de leurs armes. Leurs noms furent appliqués sur les statues des dix héros qui ont donné les leurs aux tribus d'Athènes, de manière qu'on lisait sur chaque statue les noms des soldats de chaque tribu.

Quelques jours après on fit la revue des troupes. Je m'y rendis avec Timagène, Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Iphicrate, Timothée, Phocion, Chabrias, tous les anciens généraux et tous ceux de l'année courante. Ces derniers avaient été, suivant l'usage, choisis dans l'assemblée du peuple. Ils étaient au nombre de dix, un de chaque tribu. Je me souviens, à cette occasion, que Philippe de Macédoine disait un jour: « J'en-« vie le bonheur des Athéniens; ils trouvent « tous les ans dix hommes en état de comman-« der leurs armées, tandis que je n'ai jamais « trouvé que Parménion pour conduire les « miennes. »

Autrefois le commandement roulait entre les dix stratéges. Chaque jour l'armée changeait de général; et, en cas de partage dans le conseil, le polémarque, un des principaux magistrats de la république, avait le droit de

donner son suffrage. Aujourd'hui toute l'autorité est pour l'ordinaire entre les mains d'un seul, qui est obligé à son tour de rendre compte de ses opérations, à moins qu'on ne l'ait revêtu d'un pouvoir illimité. Les autres généraux restent à Athènes, et n'ont presque d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques.

L'infanterie était composée de trois ordres de soldats : les oplites, ou pesamment armés; les armés à la légère; et les peltastes, dont les armes étaient moins pesantes que celles des premiers, moins légères que celles des seconds.

Les oplites avaient pour armes défensives le casque, la cuirasse, le bouclier, des espèces de bottines qui couvraient la partie antérieure de la jambe; pour armes offensives, la pique et l'épée.

Les armés à la légère étaient destinés à lancer des javelots ou des flèches; quelques-uns, des pierres, soit avec la fronde, soit avec la main.

Les peltastes portaient un javelot et un petit bouclier nommé *pelta*.

Les boucliers, presque tous de bois de saule, ou même d'osier, étaient ornés de cou-

leurs, d'emblèmes ou d'inscriptions. J'en vis où l'on avait tracé en lettres d'or ces mots : A LA BONNE FORTUNE ; d'autres où divers officiers avaient fait peindre des symboles relatifs à leur caractère ou à leur goût. J'entendis, en passant, un vieillard qui disait à son voisin : J'étais de cette malheureuse expédition de Sicile, il y a cinquante-trois ans. Je servais sous Nicias, Alcibiade et Lamachus. Vous avez ouï parler de l'opulence du premier, de la valeur et de la beauté du second : le troisième était d'un courage à inspirer la terreur. L'or et la pourpre décoraient le bouclier de Nicias ; celui de Lamachus représentait une tête de Gorgone, et celui d'Alcibiade un Amour lançant la foudre.

Je voulais suivre cette conversation, mais j'en fus détourné par l'arrivée d'Iphicrate, à qui Apollodore venait de raconter l'histoire de Timagène et la mienne. Après les premiers complimens, Timagène le félicita sur les changemens qu'il avait introduits dans les armes des oplites. Ils étaient nécessaires, répondit Iphicrate ; la phalange, accablée sous le poids de ses armes, obéissait avec peine aux mouvemens qu'on lui demandait, et avait plus de

moyens pour parer les coups de l'ennemi que pour lui en porter. Une cuirasse de toile a remplacé celle de métal ; un bouclier petit et léger, ces énormes boucliers qui, à force de nous protéger, nous ravissaient notre liberté. La pique est devenue plus longue d'un tiers, et l'épée de moitié. Le soldat lie et délie sa chaussure avec plus de facilité. J'ai voulu rendre les oplites plus redoutables ; ils sont dans une armée ce qu'est la poitrine dans le corps humain. Comme Iphicrate étalait volontiers de l'éloquence, il suivit sa comparaison : il assimila le général à la tête, la cavalerie aux pieds, les troupes légères aux mains. Timagène lui demanda pourquoi il n'avait pas adopté le casque béotien, qui couvre le cou en se prolongeant jusque sur la cuirasse. Cette question en amena d'autres sur la tenue des troupes, ainsi que sur la tactique des Grecs et des Perses. De mon côté j'interrogeais Apollodore sur plusieurs objets que ses réponses feront connaître.

Au dessous des six stratéges, disait-il, sont les dix taxiarques, qui, de même que les premiers, sont tous les ans nommés par le sort, et tirés de chaque tribu dans l'assemblée gé-

nérale. Ce sont eux qui, sous les ordres des généraux, doivent approvisionner l'armée, régler et entretenir l'ordre de ses marches, l'établir dans un camp, maintenir la discipline, examiner si les armes sont en bon état. Quelquefois ils commandent l'aile droite; d'autres fois le général les envoie pour annoncer la nouvelle d'une victoire, et rendre compte de ce qui s'est passé dans la bataille.

Dans ce moment, nous vîmes un homme revêtu d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux genoux, et sur laquelle il aurait dû mettre sa cuirasse, qu'il tenait dans ses bras avec ses autres armes. Il s'approcha du taxiarque de sa tribu, auprès de qui nous étions. Compagnon, lui dit cet officier, pourquoi n'endossez-vous pas votre cuirasse? Il répondit: Le temps de mon service est expiré: hier je labourais mon champ quand vous fîtes l'appel. J'ai été inscrit sur le rôle de la milice sous l'archontat de Callias: consultez la liste des archontes, vous verrez qu'il s'est écoulé depuis ce temps-là plus de quarante-deux ans. Cependant, si ma patrie a besoin de moi, j'ai apporté mes armes. L'officier vérifia le fait; et, après en avoir conféré avec le général, il effaça le nom

de cet honnête citoyen, et lui en substitua un autre.

Les places des dix taxiarques sont de ces charges d'Etat qu'on est plus jaloux de posséder que de remplir. La plupart d'entre eux se dispensent de suivre l'armée, et leurs fonctions sont partagées entre les chefs que le général met à la tête des divisions et des subdivisions. Ils sont en assez grand nombre. Les uns commandent cent vingt-huit hommes; d'autres, deux cent cinquante-six, cinq cent douze, mille vingt-quatre, suivant une proportion qui n'a point de bornes en montant, mais qui, en descendant, aboutit à un terme qu'on peut regarder comme l'élément des différentes divisions de la phalange. Cet élément est la file, quelquefois composée de huit hommes, plus souvent de seize.

J'interrompis Apollodore pour lui montrer un homme qui avait une couronne sur sa tête et un caducée dans sa main. J'en ai déjà vu passer plusieurs, lui dis-je. — Ce sont des hérauts, me répondit-il. Leur personne est sacrée : ils exercent des fonctions importantes; ils dénoncent la guerre, proposent la trève ou la paix, publient les ordres du général, pro-

noncent les commandemens, convoquent l'armée, et annoncent le moment du départ, l'endroit où il faut marcher, pour combien de jours il faut prendre de vivres. Si, dans le moment de l'attaque ou de la retraite, le bruit étouffe la voix du héraut, on élève des signaux : si la poussière empêche de les voir, on fait sonner la trompette : si aucun de ces moyens ne réussit, un aide de camp court de rang en rang signifier les intentions du général.

Dans ce moment, quelques jeunes gens qui passaient comme des éclairs auprès de nous pensèrent renverser de graves personnages qui marchaient à pas comptés. Les premiers, me dit Apollodore, sont des coureurs; les seconds, des devins : deux espèces d'hommes souvent employés dans nos armées; les uns, pour porter au loin les ordres du général, les autres pour examiner, dans les entrailles des victimes, s'ils sont conformes à la volonté des dieux.

Ainsi, repris-je, les opérations d'une campagne dépendent, chez les Grecs, de l'intérêt et de l'ignorance de ces prétendus interprètes du ciel? Trop souvent, me répondit-il. Ce-

pendant, si la superstition les a établis parmi nous, il est peut-être de la politique de les maintenir. Nos soldats sont des hommes libres, courageux, mais impatiens, et incapables de supporter la prudente lenteur d'un général, qui, ne pouvant faire entendre la raison, n'a souvent d'autre ressource que de faire parler les dieux.

Comme nous errions autour de la phalange, je m'aperçus que chaque officier général avait auprès de lui un officier subalterne qui ne le quittait point. C'est son écuyer, me dit Apollodore. Il est obligé de le suivre dans le fort de la mêlée, et, en certaines occasions, de garder son bouclier. Chaque oplite, ou pesamment armé, a de même un valet, qui, entre autres fonctions, remplit quelquefois celles de l'écuyer; mais avant le combat on a soin de le renvoyer au bagage. Le déshonneur, parmi nous, est attaché à la perte du bouclier, et non à celle de l'épée et des autres armes offensives. Pourquoi cette différence? lui dis-je. Pour nous donner une grande leçon, me répondit-il: pour nous apprendre que nous devons moins songer à verser le sang de l'ennemi, qu'à l'empêcher de répandre le nôtre; et

qu'ainsi la guerre doit être plutôt un état de défense que d'attaque.

Nous passâmes ensuite au Lycée, où se faisait la revue de la cavalerie. Elle est commandée de droit par deux généraux nommés hipparques, et par dix chefs particuliers appelés phylarques, les uns et les autres tirés au sort tous les ans dans l'assemblée de la nation.

Quelques Athéniens sont inscrits de bonne heure dans ce corps, comme presque tous les autres le sont dans l'infanterie. Il n'est composé que de douze cents hommes. Chaque tribu en fournit cent vingt, avec le chef qui doit les commander. Le nombre de ceux qu'on met sur pied se règle pour l'ordinaire sur le nombre des soldats pesamment armés; et cette proportion, qui varie suivant les circonstances, est souvent d'un à deux, c'est-à-dire qu'on joint deux cents chevaux à deux mille oplites.

Ce n'est guère que depuis un siècle, me disait Apollodore, qu'on voit de la cavalerie dans nos armées. Celle de la Thessalie est nombreuse, parce que le pays abonde en pâturages. Les autres cantons de la Grèce sont si secs, si stériles, qu'il est très difficile d'y élever des chevaux : aussi n'y a-t-il que les gens

riches qui entrent dans la cavalerie : de là vient la considération qui est attachée à ce service. On ne peut y être admis sans obtenir l'agrément des généraux, des chefs particuliers, et surtout du sénat, qui veille spécialement à l'entretien et à l'éclat d'un corps si distingué. Il assiste à l'inspection des nouvelles levées.

Elles parurent en sa présence avec le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance ou le javelot, un petit manteau, etc. Pendant qu'on procédait à l'examen de leurs armes, Timagène, qui avait fait une étude particulière de tout ce qui concerne l'art militaire, nous disait : Une cuirasse trop large ou trop étroite devient un poids ou un lien insupportable. Le casque doit être fait de manière que le cavalier puisse, dans le besoin, s'en couvrir jusqu'au milieu du visage. Il faut appliquer sur le bras gauche cette armure qu'on a récemment inventée, et qui, s'étendant et se repliant avec facilité, couvre entièrement cette partie du corps, depuis l'épaule jusqu'à la main ; sur le bras droit, des brassards de cuir, des plaques d'airain ; et dans certains endroits, de la peau de veau, pourvu que ces moyens de défense ne contraignent pas les mouvemens : les

jambes et les pieds seront garantis par des bottes de cuir, armées d'éperons. On préfère avec raison, pour les cavaliers, le sabre à l'épée. Au lieu de ces longues lances, fragiles et pesantes, que vous voyez dans les mains de la plupart d'entre eux, j'aimerais mieux deux petites piques de bois de cormier, l'une pour lancer, l'autre pour se défendre. Le front et le poitrail du cheval seront protégés par des armures particulières, les flancs et le ventre par les couvertures que l'on étend sur son dos, et sur lesquelles le cavalier est assis.

Quoique les cavaliers Athéniens n'eussent pas pris toutes les précautions que Timagène venait d'indiquer, cependant il fut assez content de la manière dont ils étaient armés. Les sénateurs et les officiers généraux en congédièrent quelques-uns qui ne paraissaient pas assez robustes; ils reprochèrent à d'autres de ne pas soigner leurs armes. On examinait ensuite si les chevaux étaient faciles au montoir, dociles au mors, capables de supporter la fatigue; s'ils n'étaient pas ombrageux, trop ardens ou trop mous. Plusieurs furent réformés; et, pour exclure à jamais ceux qui étaient vieux ou infirmes, on leur appli-

quait avec un fer chaud une marque sur la mâchoire.

Pendant le cours de cet examen, les cavaliers d'une tribu vinrent, avec de grands cris, dénoncer au sénat un de leurs compagnons qui, quelques années auparavant avait, au milieu d'un combat, passé de l'infanterie à la cavalerie, sans l'approbation des chefs. La faute était publique, la loi formelle. Il fut condamné à cette espèce d'infamie qui prive un citoyen de la plupart de ses droits.

La même flétrissure est attachée à celui qui refuse de servir, et qu'on est obligé de contraindre par la voie des tribunaux. Elle l'est aussi contre le soldat qui fuit à l'aspect de l'ennemi, ou qui, pour éviter ses coups, se sauve dans un rang moins exposé. Dans tous ces cas, le coupable ne doit assister ni à l'assemblée générale, ni aux sacrifices publics; et s'il y paraît, chaque citoyen a le droit de le traduire en justice. On décerne contre lui différentes peines; et s'il est condamné à une amende, il est mis aux fers jusqu'à ce qu'il ait payé.

La trahison est punie de mort. La désertion l'est de même, parce que déserter, c'est

trahir l'Etat. Le général a le pouvoir de reléguer dans un grade inférieur, et même d'assujettir aux plus viles fonctions l'officier qui désobéit ou se déshonore.

Des lois si rigoureuses, dis-je alors, doivent entretenir l'honneur et la subordination dans vos armées. Apollodore me répondit : Un Etat qui ne protége plus ses lois n'en est plus protégé. La plus essentielle de toutes, celle qui oblige chaque citoyen à défendre sa patrie, est tous les jours indignement violée. Les plus riches se font inscrire dans la cavalerie, et se dispensent du service, soit par des contributions volontaires, soit en substituant un homme à qui ils remettent leur cheval. Bientôt on ne trouvera plus d'Athéniens dans nos armées. Vous en vîtes hier enrôler un petit nombre : on vient de les associer à des mercenaires à qui nous ne rougissons pas de confier le salut de la république. Il s'est élevé depuis quelque temps, dans la Grèce, des chefs audacieux qui, après avoir rassemblé des soldats de toutes les nations, courent de contrée en contrée, traînent à leur suite la désolation et la mort, prostituent leur valeur à la puissance qui les achète, prêts à combat-

tre contre elle au moindre mécontentement. Voilà quelle est aujourd'hui la ressource et l'espérance d'Athènes. Dès que la guerre est déclarée, le peuple, accoutumé aux douceurs de la paix et redoutant les fatigues d'une campagne, s'écrie d'une commune voix : Qu'on fasse venir dix mille, vingt mille étrangers. Nos pères auraient frémi à ces cris indécens ; mais l'abus est devenu un usage, et l'usage une loi.

Cependant, lui dis-je, si parmi ces troupes vénales il s'en trouvait qui fussent capables de discipline, en les incorporant avec les vôtres, vous les obligeriez à se surveiller mutuellement, et peut-être exciteriez-vous entre elles une émulation utile. Si nos vertus ont besoin de spectateurs, me répondit-il, pourquoi en chercher ailleurs que dans le sein de la république ? Par une institution admirable, ceux d'une tribu, d'un canton, sont enrôlés dans la même cohorte, dans le même escadron ; ils marchent, ils combattent à côté de leurs parens, de leurs amis, de leurs voisins, de leurs rivaux. Quel soldat oserait commettre une lâcheté en présence de témoins si redoutables ? Comment, à son retour,

soutiendrait-il des regards toujours prêts à le confondre.

Après qu'Appollodore m'eut entretenu du luxe révoltant que les officiers, et même les généraux, commençaient à introduire dans les armées, je voulus m'instruire de la solde des fantassins et des cavaliers. Elle a varié suivant les temps et les lieux, répondit Apollodore. J'ai ouï dire à des vieillards qui avaient servi au siége de Potidée, il y a soixante-huit ans, qu'on y donnait aux oplites, pour maître et valet, deux drachmes par jour [1]; mais c'était une paye extraordinaire qui épuisa le trésor public. Environ vingt ans après, on fut obligé de renvoyer un corps de troupes légères qu'on avait fait venir de Thrace, parce qu'elles exigeaient la moitié de cette solde.

Aujourd'hui la paye ordinaire pour l'oplite est de quatre oboles par jour, de vingt drachmes par mois [2]. On donne communément le double au chef d'une cohorte, et le quadru-

[1] Une livre seize sous.

[2] Par jour, environ douze sous; par mois, dix-huit livres.

ple au général. Certaines circonstances obligent quelquefois de réduire la somme à la moitié : on suppose alors que cette légère rétribution suffit pour procurer des vivres au fantassin, et que le partage du butin complétera la solde.

Celle du cavalier, en temps de guerre, est, suivant les occasions, le double, le triple, et même le quadruple de celle du fantassin. En temps de paix, où toute solde cesse, il reçoit pour l'entretien d'un cheval environ seize drachmes par mois [1]; ce qui fait une dépense annuelle de près de quarante talens [2] pour le trésor public.

Apollodore ne se lassait point de satisfaire à mes questions. Avant que de partir, me disait-il, on ordonne aux soldats de prendre des vivres pour quelques jours. C'est ensuite aux généraux à pourvoir le marché des provisions nécessaires. Pour porter le bagage, on a des caissons, des bêtes de somme et des esclaves. Quelquefois les soldats sont obligés de s'en charger.

[1] Environ quatorze livres huit sous.
[2] Environ deux cent seize mille livres.

Vous voulez savoir quel est l'usage des Grecs à l'égard des dépouilles de l'ennemi. Le droit d'en disposer ou d'en faire la répartition a toujours été regardé comme une des prérogatives du général. Pendant la guerre de Troie, elles étaient mises à ses pieds : il s'en réservait une partie, et distribuait l'autre, soit aux chefs, soit aux soldats. Huit cents ans après, les généraux réglèrent la répartition des dépouilles enlevées aux Perses à la bataille de Platée. Elles furent partagées entre les soldats, après en avoir prélevé une partie pour décorer les temples de la Grèce, et décerner de justes récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans le combat.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, on a vu tour à tour les généraux de la Grèce remettre au trésor de la nation les sommes provenues de la vente du butin, les destiner à des ouvrages publics ou à l'ornement des temples, en enrichir leurs amis ou leurs soldats, s'en enrichir eux-mêmes, ou du moins en recevoir le tiers, qui, dans certains pays, leur est assigné par un usage constant.

Parmi nous, aucune loi n'a restreint la prérogative du général : il en use plus ou

moins, suivant qu'il est plus ou moins désintéressé. Tout ce que l'Etat exige de lui, c'est que les troupes vivent, s'il est possible, aux dépens de l'ennemi, et qu'elles trouvent dans la répartition des dépouilles un supplément à la solde, lorsque des raisons d'économie obligent de la diminuer.

Les jours suivans furent destinés à exercer les troupes. Je me dispense de parler de toutes les manœuvres dont je fus témoin ; je n'en donnerais qu'une description imparfaite et inutile à ceux pour qui j'écris : voici seulement quelques observations générales.

Nous trouvâmes près du mont Anchesmus un corps de seize cents hommes d'infanterie pesamment armés, rangés sur seize de hauteur et sur cent de front, chaque soldat occupant un espace de quatre coudées [1]. A ce corps était joint un certain nombre d'armés à la légère.

On avait placé les meilleurs soldats dans les premiers rangs et dans les derniers. Les chefs de files surtout, ainsi que les serre-files, étaient tous gens distingués par leur bravoure et par

[1] Cinq pieds huit pouces.

leur expérience. Un des officiers ordonnait les mouvemens. Prenez les armes! s'écriait-il; valets, sortez de la phalange! haut la pique! bas la pique! serre-files, dressez les files, prenez vos distances! à droite! à gauche! la pique en dedans du bouclier! marche! halte! doublez vos files! remettez-vous! lacédémonienne évolution! remettez-vous! etc.

A la voix de cet officier, on voyait la phalange successivement ouvrir ses files et ses rangs, les serrer, les presser de manière que le soldat, n'occupant que l'espace d'une coudée [1], ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. On la voyait présenter une ligne tantôt pleine, tantôt divisée en des sections dont les intervalles étaient quelquefois remplis par des armés à la légère. On la voyait enfin, à la faveur des évolutions prescrites, prendre toutes les formes dont elle est susceptible, et marcher en avant disposée en colonne, en carré parfait, en carré long, soit à centre vide, soit à centre plein, etc.

Pendant ces mouvemens, on infligeait des coups aux soldats indociles ou négligens. J'en

[1] Dix-sept pouces.

fus d'autant plus surpris, que chez les Athéniens il est défendu de frapper même un esclave. Je conclus de là que, parmi les nations policées, le déshonneur dépend quelquefois plus de certaines circonstances que de la nature des choses.

Ces manœuvres étaient à peine achevées, que nous vîmes au loin s'élever un nuage de poussière. Les postes avancés annoncèrent l'approche de l'ennemi. C'était un second corps d'infanterie qu'on venait d'exercer au Lycée, et qu'on avait résolu de mettre aux mains avec le premier, pour offrir l'image d'un combat. Aussitôt on crie aux armes; les soldats courent prendre leurs rangs, et les troupes légères sont placées en arrière. C'est de là qu'elles lancent sur l'ennemi des flèches, des traits, des pierres, qui passent par dessus la phalange [1].

Cependant les ennemis venaient au pas redoublé, ayant la pique sur l'épaule droite. Leurs troupes légères s'approchent avec de

[1] Onosander (inst. cap. 10) dit que, dans ces combats simulés, les oplites avaient des bâtons et des courroies; les armés à la légère, des mottes de terre.

grands cris, sont repoussées, mises en fuite, et remplacées par les oplites, qui s'arrêtent à la portée du trait. Dans ce moment un silence profond règne dans les deux lignes. Bientôt la trompette donne le signal. Les soldats chantent, en l'honneur de Mars, l'hymne du combat. Ils baissent leurs piques; quelques-uns frappent leurs boucliers; tous courent alignés en bon ordre. Le général, pour redoubler leur ardeur, pousse le cri du combat. Ils répètent mille fois, d'après lui : *Eleleu! Eleleu!* L'action parut très vive; les ennemis furent dispersés, et nous entendîmes, dans notre petite armée, retentir de tous côtés ce mot : *Alalè*[1]! C'est le cri de victoire.

Nos troupes légères poursuivirent l'ennemi, et amenèrent plusieurs prisonniers. Les soldats victorieux dressèrent un trophée; et, s'étant rangés en bataille à la tête d'un camp voisin, ils posèrent leurs armes à terre, mais tellement en ordre, qu'en les reprenant ils se trouvaient tout formés. Ils se retirèrent en-

[1] Dans les anciens temps, la dernière lettre du mot *Alalè* se prononçait comme un *i* (Plat. in Cratyl., t. 1, p. 418). On disait en conséquence *Alali*.

suite dans le camp, où, après avoir pris un léger repas, ils passèrent la nuit couchés sur des lits de feuillages.

On ne négligea aucune des précautions que l'on prend en temps de guerre. Point de feu dans le camp ; mais on en plaçait en avant pour éclairer les entreprises de l'ennemi. On posa les gardes du soir ; on les releva dans les différentes veilles de la nuit. Un officier fit plusieurs fois la ronde, tenant une sonnette dans sa main. Au son de cet instrument, la sentinelle déclarait l'ordre ou le mot dont on était convenu. Ce mot est un signe qu'on change souvent, et qui distingue ceux d'un même parti. Les officiers et les soldats le reçoivent avant le combat, pour se rallier dans la mêlée; avant la nuit, pour se reconnaître dans l'obscurité. C'est au général à le donner ; et la plus grande distinction qu'il puisse accorder à quelqu'un, c'est de lui céder son droit. On emploie assez souvent ces formules : *Jupiter sauveur* et *Hercule conducteur; Jupiter sauveur* et *la Victoire; Minerve-Pallas; le soleil* et *la lune; épée* et *poignard.*

Iphicrate, qui ne nous avait pas quittés, nous dit qu'il avait supprimé la sonnette dans

les rondes, et que, pour mieux dérober la connaissance de l'ordre à l'ennemi, il donnait deux mots différens pour l'officier et pour la sentinelle; de manière que l'un, par exemple, répondait *Jupiter sauveur*, et l'autre *Neptune*.

Iphicrate aurait voulu qu'on eût entouré le camp d'une enceinte qui en défendît les approches. C'est une précaution, disait-il, dont on doit se faire une habitude, et que je n'ai jamais négligée, lors même que je me suis trouvé dans un pays ami.

Vous voyez, ajoutait-il, ces lits de feuillages : quelquefois je n'en fais établir qu'un pour deux soldats, d'autres fois chaque soldat en a deux. Je quitte ensuite mon camp : l'ennemi survient, compte les lits, et, me supposant plus ou moins de forces que je n'en ai effectivement, ou il n'ose m'attaquer, ou il m'attaque avec désavantage.

J'entretiens la vigilance de mes troupes en excitant sous main des terreurs paniques, tantôt par des alertes fréquentes, tantôt par la fausse rumeur d'une trahison, d'une embuscade, d'un renfort survenu à l'ennemi.

Pour empêcher que le temps du repos ne soit pour elles un temps d'oisiveté, je leur fais

creuser des fossés, couper des arbres, transporter le camp et les bagages d'un lieu dans un autre.

Je tâche surtout de les mener par la voie de l'honneur. Un jour, près de combattre, je vis des soldats pâlir ; je dis tout haut : Si quelqu'un d'entre vous a oublié quelque chose dans le camp, qu'il aille et revienne au plus vite. Les plus lâches profitèrent de cette permission. Je m'écriai alors : Les esclaves ont disparu ; nous n'avons plus avec nous que de braves gens. Nous marchâmes, et l'ennemi prit la fuite.

Iphicrate nous raconta plusieurs autres stratagèmes qui lui avaient également bien réussi. Nous nous retirâmes vers le milieu de la nuit. Le lendemain et pendant plusieurs jours de suite, nous vîmes les cavaliers s'exercer au Lycée et auprès de l'Académie : on les accoutumait à sauter sans aide sur le cheval, à lancer des traits, à franchir des fossés, à grimper sur des hauteurs, à courir sur un terrain en pente, à s'attaquer, à se poursuivre, à faire toutes sortes d'évolutions, tantôt séparément de l'infanterie, tantôt conjointement avec elle.

Timagène me disait : Quelque excellente que soit cette cavalerie, elle sera battue si elle

en vient aux mains avec celle des Thébains. Elle n'admet qu'un petit nombre de frondeurs et de gens de trait dans les intervalles de sa ligne ; les Thébains en ont trois fois autant, et ils n'emploient que des Thessaliens, supérieurs pour ce genre d'armes à tous les peuples de la Grèce. L'événement justifia la prédiction de Timagène.

L'armée se disposait à partir. Plusieurs familles étaient consternées. Les sentimens de la nature et de l'amour se réveillaient avec plus de force dans le cœur des mères et des épouses. Pendant qu'elles se livraient à leurs craintes, des ambassadeurs récemment arrivés de Lacédémone nous entretenaient du courage que les femmes spartiates avaient fait paraître en cette occasion. Un jeune soldat disait à sa mère, en lui montrant son épée : Elle est bien courte ! — Eh bien ! répondit-elle, vous ferez un pas de plus. » Une autre Lacédémonienne, en donnant le bouclier à son fils, lui dit : « Revenez avec cela, ou sur cela [1]. »

[1] A Sparte, c'était un déshonneur de perdre son bouclier ; et c'était sur leurs boucliers qu'on rapportait les soldats morts.

Les troupes assistèrent aux fêtes de Bacchus, dont le dernier jour amenait une cérémonie que les circonstances rendirent très intéressante. Elle eut pour témoins le sénat, l'armée, un nombre infini de citoyens de tous états, d'étrangers de tous pays. Après la dernière tragédie, nous vîmes paraître sur le théâtre un héraut suivi de plusieurs jeunes orphelins couverts d'armes étincelantes. Il s'avança pour les présenter à cette auguste assemblée, et, d'une voix ferme et sonore, il prononça lentement ces mots : Voici des jeunes gens « dont les pères sont morts à la guerre, après « avoir combattu avec courage. Le peuple, « qui les avait adoptés, les a fait élever jus« qu'à l'âge de vingt ans. Il leur donne au« jourd'hui une armure complète, il les ren« voie chez eux, il leur assigne les premières « places dans nos spectacles. » Tous les cœurs furent émus. Les troupes versèrent des larmes d'attendrissement, et partirent le lendemain.

CHAPITRE XI.

Séance au théâtre[1].

Je viens de voir une tragédie, et, dans le désordre de mes idées, je jette sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup d'œil : d'un côté, la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au dessus des autres jusqu'à une très grande hauteur, des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par interval-

[1] Dans la 2e année de la 104e olympiade, le premier jour des grandes Dionysiaques ou grandes fêtes de Bacchus, lequel, concourant toujours, suivant Dodwell, avec le 12 d'élaphébolion, tombait cette année au 8 avril de l'an 362 avant J. C.

les, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abordait en foule ; il allait, venait, montait, descendait, criait, riait, se pressait, se poussait, et bravait les officiers qui couraient de tous côtés pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte, sont arrivés successivement les neuf archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au dessus on rassemblait tous les jeunes gens qui avaient atteint leur dix-huitième année. Les femmes se plaçaient dans un endroit qui les tenait éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre était vide : on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse, qu'on donne après la représentation des pièces ; car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre, et s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs

esclaves ; d'autres qui, avant et pendant la représentation, faisaient venir du vin, des fruits et des gâteaux ; d'autres qui se précipitaient sur des gradins pour choisir une place commode, et l'ôter à celui qui l'occupait. Ils en ont le droit, m'a dit Philotas ; c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services.

Comme j'étais étonné du nombre des spectateurs : Il peut se monter, m'a-t-il dit, à trente mille. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce, et répand un esprit de vertige parmi les habitans de cette ville. Pendant plusieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée, sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux, qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes ; mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pièces nouvelles. N'en soyez pas surpris : tous ceux qui, dans la Grèce, travaillent pour le théâtre, s'empressent à nous offrir l'hommage de leurs ta-

lens. D'ailleurs, nous reprenons quelquefois les pièces de nos anciens auteurs, et la lice va s'ouvrir par l'*Antigone* de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellens acteurs, Théodore et Aristodème.

Philotas achevait à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle! C'était l'annonce de la pièce. Le théâtre représentait le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'OEdipe, ont ouvert la scène, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. Comment nommez-vous ces actrices? ai-je dit.— Théodore et Aristodème, a répondu Philotas : car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. Un moment après, un chœur de quinze vieillards thébains est entré, marchant à pas mesurés, sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré, dans des chants mélodieux, la victoire que les Thébains venaient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais m'était si nouveau, qu'à chaque instant mon

intérêt croissait avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières du vertueux Hémon son fils, qu'elle était sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure qui paraissait au fond du théâtre, et qui devait lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'où sortaient des hurlemens effroyables. C'étaient ceux de son fils. Il serrait entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur; il tire l'épée contre son père; il s'en perce lui-même, et va tomber aux pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à ma vue, ces événemens cruels; ou plutôt un heureux éloignement en adoucissait l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrais pas soutenir l'aspect? Quel merveilleux assorti-

ment d'illusions et de réalités ! Je volais au secours des deux amans ; je détestais l'impitoyable auteur de leurs maux. Les passions les plus fortes déchiraient mon âme sans la tourmenter, pour la première fois, je trouvais des charmes à la haine.

Trente mille spectateurs fondant en larmes redoublaient mes émotions et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante, lorsque, de barbares satellites l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable, cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de faiblesse, et fait entendre ces accens douloureux !

« Je vais donc toute en vie descendre lente-
« ment dans le séjour des morts ! je ne reverrai
« donc plus la lumière des cieux ! O tombeau,
« ô lit funèbre, demeure éternelle ! Il ne me
« reste qu'un espoir : vous me servirez de pas-
« sage pour me rejoindre à ma famille, à cette
« famille désastreuse dont je péris la dernière
« et la plus misérable. Je reverrai les auteurs
« de mes jours ; ils me reverront avec plaisir.
« Et toi, Polynice, ô mon frère ! tu sauras que
« pour te rendre les devoirs prescrits par la
« nature et par la religion, j'ai sacrifié ma jeu-

« nesse, ma vie, mon hymen, tout ce que j'a-« vais de plus cher au monde. Hélas ! on m'a-« bandonne en ce moment funeste. Les Thé-« bains insultent à mes malheurs. Je n'ai pas « un ami dont je puisse obtenir une larme. « J'entends la mort qui m'appelle, et les dieux « se taisent. Où sont mes forfaits? Si ma piété « fut un crime, je dois l'expier par mon tré-« pas. Si mes ennemis sont coupables, je ne « leur souhaite pas de plus affreux supplices « que le mien. »

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pièces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avais plus de larmes à répandre ni d'attention à donner.

J'ai copié dans ce chapitre les propres paroles de mon journal. Je décrirai ailleurs tout ce qui concerne l'art dramatique et les autres spectacles qui relèvent l'éclat des fêtes Dionysiaques.

CHAPITRE XII.

Description d'Athènes.

Il n'y a point de ville dans la Grèce qui présente un si grand nombre de monumens que celle d'Athènes. De toutes parts s'élèvent des édifices respectables par leur ancienneté ou par leur élégance. Les chefs-d'œuvre de la sculpture sont prodigués jusque dans les places publiques ; ils embellissent, de concert avec ceux de la peinture, les portiques et les temples. Ici tout s'anime, tout parle aux yeux du spectateur attentif. L'histoire des monumens de ce peuple serait l'histoire de ses exploits, de sa reconnaissance et de son culte.

Je n'ai ni le projet de les décrire en particulier, ni la prétention de faire passer dans l'âme de mes lecteurs l'impression que les beautés de l'art faisaient sur la mienne. C'est un bien pour un voyageur d'avoir acquis un fonds d'émotions douces et vives, dont le souvenir

se renouvelle pendant toute sa vie ; mais il ne saurait les partager avec ceux qui, ne les ayant pas éprouvées, s'intéressent toujours plus au récit de ses peines qu'à celui de ses plaisirs. J'imiterai ces interprètes qui montrent les singularités d'Olympie et de Delphes : je conduirai mon lecteur dans les différens quartiers d'Athènes : nous nous placerons aux dernières années de mon séjour dans la Grèce, et nous commencerons par aborder au Pyrée [1].

Ce port, qui en contient trois autres plus petits, est à l'ouest de ceux de Munychie et de Phalère, presque abandonnés aujourd'hui. On y rassemble quelquefois jusqu'à trois cents galères ; il pourrait en contenir quatre cents [2]. Thémistocle en fit, pour ainsi dire, la découverte, quand il voulut donner une marine aux Athéniens. On y vit bientôt des marchés, des magasins, et un arsenal capable de fournir à l'armement d'un grand nombre de vaisseaux.

Avant que de mettre pied à terre, jetez les yeux sur le promontoire voisin. Une pierre

[1] Voyez la note *g* à la fin du volume.

[2] Spon et Wheler observent que quarante ou quarante-cinq de nos vaisseaux auraient de la peine à tenir dans ce port.

carrée, sans ornemens, et posée sur une simple base, est le tombeau de Thémistocle. Son corps fut apporté du lieu de son exil. Voyez ces vaisseaux qui arrivent, qui vont partir, qui partent ; ces femmes, ces enfans qui accourent sur le rivage pour recevoir les premiers embrassemens ou les derniers adieux de leurs époux et de leurs pères ; ces commis de la douane qui s'empressent d'ouvrir les ballots qu'on vient d'apporter, et d'y apposer leurs cachets jusqu'à ce qu'on ait payé le droit de cinquantième ; ces magistrats, ces inspecteurs qui courent de tous côtés, les uns pour fixer le prix du blé et de la farine, les autres pour en faire transporter les deux tiers à Athènes, d'autre pour empêcher la fraude et maintenir l'ordre.

Entrons sous l'un de ces portiques qui entourent le port. Voilà des négocians qui, prêts à faire voile pour le Pont-Euxin ou pour la Sicile, empruntent à gros intérêts les sommes dont ils ont besoin, et rédigent l'acte qui comprend les conditions du marché. En voilà un qui déclare, en présence de témoins, que les effets qu'il vient d'embarquer seront, en cas de naufrage, aux risques des prêteurs. Plus

loin sont exposées sur des tables différentes marchandises du Bosphore, et les montres des blés récemment apportés de Pont, de Thrace, de Syrie, d'Egypte, de Lybie et de Sicile. Allons à la place d'Hippodamus, ainsi nommée d'un architecte de Milet qui l'a construite. Ici les productions de tous les pays sont accumulées : ce n'est point le marché d'Athènes, c'est celui de toute la Grèce.

Le Pirée est décoré d'un théâtre, de plusieurs temples, et de quantité de statues. Comme il devait assurer la subsistance d'Athènes, Thémistocle le mit à l'abri d'un coup de main, en faisant construire cette belle muraille qui embrasse et le bourg du Pyrée, et le port de Munychie. Sa longueur est de soixante stades, sa hauteur est de quarante coudées [1] : Thémistocle voulait la porter jusqu'à quatre-vingts : sa largeur est plus grande que la voie de deux

[1] La longueur était de cinq mille six cent soixante-dix toises, et par conséquent de deux de nos lieues de deux mille cinq cents toises, avec un excédant de six cent soixante-dix toises, environ un quart de lieue. La hauteur, étant de quarante coudées ou soixante pieds grecs, équivalait à cinquante-six pieds-de-roi deux tiers.

chariots. Elle fut construite de grosses pierres, équarries, et liées à l'extérieur par des tenons de fer et de plomb.

Prenons le chemin d'Athènes, et suivons cette longue muraille qui du Pirée s'étend jusqu'à la porte de la ville, dans une longueur de quarante stades. Ce fut encore Thémistocle qui forma le dessein de l'élever; et son projet ne tarda pas à s'exécuter sous l'administration de Cimon et de Périclès. Quelques années après, ils en firent construire une semblable, quoique un peu moins longue, depuis les murs de la ville jusqu'au port de Phalère. Elle est à notre droite. Les fondemens de l'une et de l'autre furent établis dans un terrain marécageux, qu'on eut soin de combler avec de gros rochers. Par ces deux murs de communication, appelés aujourd'hui longues murailles, le Pirée se trouve renfermé dans l'enceinte d'Athènes, dont il est devenu le boulevard. Après la prise de cette ville, on fut obligé de démolir en tout ou en partie ces différentes fortifications; mais on les a presque entièrement rétablies de nos jours.

La route que nous suivons est fréquentée dans tous les temps, à toutes les heures de la

journée, par un grand nombre de personnes que la proximité du Pirée, ses fêtes et son commerce attirent dans ce lieu.

Nous voici en présence d'un cénotaphe. Les Athéniens l'ont élevé pour honorer la mémoire d'Euripide, mort en Macédoine. Lisez les premiers mots de l'inscription : La Gloire d'Euripide a pour monument la Grèce entière. Voyez-vous ce concours de spectateurs auprès de la porte de la ville, les litières qui s'arrêtent en cet endroit, et sur un échafaud cet homme entouré d'ouvriers? C'est Praxitèle; il va faire poser sur une base qui sert de tombeau une superbe statue équestre qu'il vient de terminer.

Nous voilà dans la ville et auprès d'un édifice qui se nomme Pompeïon. C'est de là que partent ces *pompes* ou processions de jeunes garçons et de jeunes filles qui vont par intervalles figurer dans les fêtes que célèbrent les autres nations. Dans un temple voisin, consacré à Cérès, on admire la statue de la déesse, celle de Proserpine, et celle du jeune Iacchus, toutes trois de la main de Praxitèle.

Parcourons rapidement ces portiques qui se présentent le long de la rue, et qu'on a sin-

gulièrement multipliés dans la ville. Les uns sont isolés, d'autres appliqués à des bâtimens auxquels ils servent de vestibules. Les philosophes et les gens oisifs y passent une partie de la journée. On voit dans presque tous des peintures et des statues d'un travail excellent. Dans celui où l'on vend la farine, vous trouverez un tableau d'Hélène peint par Zeuxis.

Prenons la rue que nous avons à gauche; elle nous conduira au quartier du Pnyx, et près de l'endroit où le peuple tient quelques-unes de ses assemblées. Ce quartier, qui est très fréquenté, confine à celui du Céramique ou des Tuileries, ainsi nommé des ouvrages en terre cuite qu'on y fabriquait autrefois. Ce vaste emplacement est divisé en deux parties; l'une au-delà des murs, où se trouve l'Académie; l'autre en dedans, où est la grande place.

Arrêtons-nous un moment au portique royal, qui, sous plusieurs rapports, mérite notre attention. Le second des archontes, nommé l'archonte-roi, y tient son tribunal. Celui de l'Aréopage s'y assemble quelquefois. Les statues dont le toît est couronné sont en terre cuite, et représentent Thésée qui précipite Sciron dans la mer, et l'Aurore qui enlève Céphale.

La figure de bronze que vous voyez à la porte est celle de Pindare couronné d'un diadème, ayant un livre sur ses genoux et une lyre dans sa main. Thèbes sa patrie, offensée de l'éloge qu'il avait fait des Athéniens, eut la lâcheté de le condamner à une amende; et Athènes lui décerna ce monument, moins peut-être par estime pour ce grand poëte que par haine contre les Thébains. Non loin de Pindare sont les statues de Conon, de son fils Timothée, et d'Evagoras, roi de Chypre.

Près du portique royal est celui de Jupiter Libérateur, où le peintre Euphranor vient de représenter dans une suite de tableaux les douze dieux, Thésée, le peuple d'Athènes, et ce combat de cavalerie où Gryllus, fils de Xénophon, attaqua les Thébains commandés par Epaminondas. On les reconnaît aisément l'un et l'autre; et le peintre a rendu avec des traits de feu l'ardeur dont ils étaient animés. L'Apollon du temple voisin est de la même main.

Du portique royal partent deux rues qui aboutissent à la place publique. Prenons celle de droite. Elle est décorée, comme vous voyez, par quantité d'Hermès. C'est le nom qu'on donne à ces gaînes surmontées d'une tête de

Mercure. Les uns ont été placés par de simples particuliers; les autres, par ordre des magistrats. Presque tous rappellent des faits glorieux; d'autres, des leçons de sagesse. On doit ces derniers à Hipparque, fils de Pisistrate. Il avait mis en vers les plus beaux préceptes de la morale: il les fit graver sur autant d'hermès élevés par ses ordres dans les places, dans les carrefours, dans plusieurs rues d'Athènes, et dans les bourgs de l'Attique. Sur celui-ci, par exemple, est écrit: PRENEZ TOUJOURS LA JUSTICE POUR GUIDE; sur celui-là: NE VIOLEZ JAMAIS LES DROITS DE L'AMITIÉ. Ces maximes ont contribué sans doute à rendre sentencieux le langage des habitans de la campagne.

Cette rue se termine par deux portiques qui donnent sur la place. L'un est celui des Hermès; l'autre, qui est le plus beau de tous, se nomme le Pœcile. On voit dans le premier trois hermès sur lesquels, après quelques avantages remportés sur les Mèdes, on inscrivit autrefois l'éloge que le peuple décernait, non aux généraux, mais aux soldats qui avaient vaincu sous leurs ordres. A la porte du Pœcile est la statue de Solon. Les murs de l'intérieur,

chargés de boucliers enlevés aux Lacédémoniens et à d'autres peuples, sont enrichis des ouvrages de Polygnote, de Micon, de Panœnus, et de plusieurs autres peintres célèbres. Dans ces tableaux, dont il est plus aisé de sentir les beautés que de les décrire, vous verrez la prise de Troie, les secours que les Athéniens donnèrent aux Héraclides, la bataille qu'ils livrèrent aux Lacédémoniens à Œnoé, aux Perses à Marathon, aux Amazones dans Athènes même.

Cette place, qui est très vaste, est ornée d'édifices destinés au culte des dieux ou au service de l'Etat; d'autres qui servent d'asile quelquefois aux malheureux, trop souvent aux coupables; de statues décernées à des rois et à des particuliers qui ont bien mérité de la république.

Suivez-moi, et, à l'ombre des platanes qui embellissent ces lieux, parcourons un des côtès de la place. Cette grande enceinte renferme un temple en l'honneur de la mère des dieux, et le palais où s'assemble le sénat. Dans ces édifices et tout autour sont placés des cippes et des colonnes où l'on a gravé plusieurs lois de Solon et des décrets du peuple. C'est dans

cette rotonde entourée d'arbres que les prytanes en exercice vont tous les jours prendre leur repas, et quelquefois offrir des sacrifices pour la prospérité du peuple.

Au milieu de dix statues qui donnèrent leurs noms aux tribus d'Athènes, le premier des archontes tient son tribunal. Ici les ouvrages du génie arrêtent à tous momens les regards. Dans le temple de la mère des dieux, vous avez vu une statue faite par Phidias ; dans le temple de Mars, que nous avons devant les yeux, vous trouverez celle du dieu, exécutée par Alcamène, digne élève de Phidias. Tous les côtés de la place offrent de pareils monumens.

Dans son intérieur, voilà le camp des Scythes que la république entretient pour maintenir l'ordre. Voilà l'enceinte où le peuple s'assemble quelquefois, et qui est maintenant couverte de tentes, sous lesquelles on étale différentes marchandises. Plus loin vous voyez cette foule qu'il est difficile de percer. C'est là qu'on trouve les provisions nécessaires à la subsistance d'un si grand peuple. C'est le marché général divisé en plusieurs marchés particuliers, fréquentés à toutes les heures du jour, et surtout depuis neuf heures jusqu'à mi-

di. Des receveurs y viennent pour retirer les droits imposés sur tout ce qui s'y vend, et des magistrats pour veiller sur tout ce qui s'y fait. Je vous citerai deux lois très sages concernant cette populace indocile et tumultueuse. L'une défend de reprocher au moindre citoyen le gain qu'il fait au marché. On n'a pas voulu qu'une profession utile pût devenir une profession méprisable. L'autre défend au même citoyen de surfaire en employant le mensonge. La vanité maintient la première, et l'intérêt a fait tomber la seconde. Comme la place est l'endroit le plus fréquenté de la ville, les ouvriers cherchent à s'en rapprocher, et les maisons s'y louent à plus haut prix que partout ailleurs.

Je vais maintenant vous conduire au temple de Thésée, qui fut construit par Cimon quelques années après la bataille de Salamine. Plus petit que celui de Minerve, dont je vous parlerai bientôt, et auquel il paraît avoir servi de modèle, il est, comme ce dernier, d'ordre dorique, et d'une forme très élégante. Des peintres habiles l'ont enrichi de leurs ouvrages immortels.

Après avoir passé devant le temple de Cas-

tor et de Pollux, devant la chapelle d'Agraule, fille de Cécrops, devant le Prytanée, où la république entrétient à ses dépens quelques citoyens qui lui ont rendu des services signalés, nous voilà dans la rue des Trépieds, qu'il faudrait plutôt nommer la rue des Triomphes. C'est ici, en effet, que tous les ans on dépose, pour ainsi dire, la gloire des vainqueurs aux combats qui embellissent nos fêtes. Ces combats se livrent entre des musiciens ou des danseurs de différens âges. Chaque tribu nomme les siens. Celle qui a remporté la victoire consacre un trépied de bronze, tantôt dans un temple, quelquefois dans une maison qu'elle a fait construire dans cette rue. Vous voyez ces offrandes multipliées sur les sommets ou dans l'intérieur des édifices élégans que nous avons de chaque côté. Elles y sont accompagnées d'inscriptions qui, suivant les circonstances, contiennent le nom du premier des archontes, de la tribu qui a remporté la victoire, du citoyen qui, sous le titre de chorége, s'est chargé de l'entretien de la troupe, du poëte qui a fait les vers, du maître qui a exercé le chœur, et du musicien qui a dirigé les chants au son de sa flûte. Approchons. Voilà les vainqueurs

des Perses célébrés pour avoir paru à la tête des chœurs. Lisez sous ce trépied : LA TRIBU ANTIOCHIDE A REMPORTÉ LE PRIX ; ARISTIDE ÉTAIT CHORÉGE ; ARCHESTRATE AVAIT COMPOSÉ LA PIÈCE. Sous cet autre : THÉMISTOCLE ÉTAIT CHORÉGE ; PHRYNICUS AVAIT FAIT LA TRAGÉDIE ; ADIMANTE ÉTAIT ARCHONTE [1].

Les ouvrages d'architecture et de sculpture dont nous sommes entourés étonnent autant par l'excellence du travail que par les motifs qui les ont produits ; mais toutes leurs beautés disparaissent à l'aspect du satyre que vous allez voir dans cet édifice, que Praxitèle met parmi ses plus beaux ouvrages, et que le public place parmi les chefs-d'œuvre de l'art.

La rue des Trépieds conduit au théâtre de Bacchus. Il convenait que les trophées fussent élevés auprès du champ de bataille, car c'est au théâtre que les chœurs des tribus se disputent communément la victoire. C'est là aussi que le peuple s'assemble quelquefois, soit pour délibérer sur les affaires de l'Etat, soit pour assister à la représentation des tragédies et des comédies. A Marathon, à Salamine, à Platée,

[1] Voyez la note *h* à la fin du volume.

les Athéniens ne triomphèrent que des Perses ; ici, ils ont triomphé de toutes les nations qui existent aujourd'hui, peut-être de celles qui existeront un jour ; et les noms d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ne seront pas moins célèbres dans la suite des temps que ceux de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle.

En face du théâtre est un des plus anciens temples d'Athènes, celui de Bacchus, surnommé le dieu des pressoirs. Il est situé dans le quartier des Marais, et ne s'ouvre qu'une fois l'année. C'est dans cette vaste enceinte qui l'entoure qu'en certaines fêtes en donnait autrefois des spectacles, avant la construction du théâtre.

Nous arrivons enfin au pied de l'escalier qui conduit à la citadelle. Observez en montant comme la vue s'étend et s'embellit de tous côtés. Jetez les yeux à gauche sur l'antre creusé dans le rocher, et consacré à Pan, auprès de cette fontaine. Apollon y reçut les faveurs de Créuse, fille du roi Erechthée. Il y reçoit aujourd'hui l'hommage des Athéniens, toujours attentifs à consacrer les faiblesses de leurs dieux.

Arrêtons-nous devant ce superbe édifice

d'ordre dorique qui se présente à nous. C'est ce qu'on appelle les Propylées ou vestibules de la citadelle. Périclès les fit construire en marbre, sur les dessins et sous la conduite de l'architecte Mnésiclès. Commencé sous l'archontat d'Euthyménès[1], ils ne furent achevés que cinq ans après : ils coûtèrent, dit-on, deux mille douze talens[2], somme exorbitante, et qui excède le revenu annuel de la république.

Le temple que nous avons à gauche est consacré à la Victoire. Entrons dans le bâtiment qui est à notre droite, pour admirer les peintures qui en décorent les murs, et dont la plupart sont de la main de Polygnote. Revenons au corps du milieu. Considérez les six belles colonnes qui soutiennent le fronton. Parcourez le vestibule, divisé en trois pièces par deux rangs de colonnes ioniques, terminé à l'opposite par cinq portes, au travers desquelles nous distinguons les colonnes du péristyle qui regarde l'intérieur de la citadelle[3]. Observez

[1] L'an 437 avant J. C.

[2] Dix millions huit cent soixante-quatre mille huit cents livres.

[3] Voyez la note *a* à la fin du volume.

en passant ces grandes pièces de marbre qui composent le plafond et soutiennent la couverture.

Nous voilà dans la citadelle. Voyez cette quantité de statues que la religion et la reconnaissance ont élevées en ces lieux, et que le ciseau des Myrons, des Phidias, des Alcamènes, et des plus célèbres artistes, semble avoir animées. Ici revivront à jamais Périclès, Phormion, Iphicrate, Timothée, et plusieurs autres généraux athéniens. Leurs nobles images sont mêlées confusément avec celles des dieux.

Ces sortes d'apothéoses me frappèrent vivement à mon arrivée dans la Grèce. Je croyais voir dans chaque ville deux espèces de citoyens : ceux que la mort destinait à l'oubli, et ceux à qui les arts donnaient une existence éternelle. Je regardais les uns comme les enfans des hommes, les seconds comme les enfans de la gloire. Dans la suite, à force de voir des statues, j'ai confondu ces deux peuples.

Approchons de ces deux autels. Respectez le premier, c'est celui de la Pudeur; embrassez tendrement le second, c'est celui de l'Amitié. Lisez sur cette colonne de bronze un

décret qui proscrit, avec des notes infamantes, un citoyen et sa postérité, parce qu'il avait reçu l'or des Perses pour corrompre les Grecs. Ainsi les mauvaises actions sont immortalisées pour en produire de bonnes, et les bonnes pour en produire de meilleures. Levez les yeux, admirez l'ouvrage de Phidias. Cette statue colossale de bronze est celle qu'après la bataille de Marathon les Athéniens consacrèrent à Minerve.

Toutes les régions de l'Attique sont sous la protection de cette déesse; mais on dirait qu'elle a établi sa demeure dans la citadelle. Combien de statues, d'autels et d'édifices en son honneur! Parmi ces statues, il en est trois dont la matière et le travail attestent les progrès du luxe et des arts. La première est si ancienne, qu'on la dit être descendue du ciel; elle est informe et de bois d'olivier. La seconde, que je viens de vous montrer, est d'un temps où, de tous les métaux, les Athéniens n'employaient que le fer pour obtenir des succès, et le bronze pour les éterniser. La troisième, que nous verrons bientôt, fut ordonnée par Périclès: elle est d'or et d'ivoire.

Voici un temple composé de deux chapelles,

consacrées, l'une à Minerve Poliade, l'autre à Neptune, surnommé Erechthée. Observons la manière dont les traditions fabuleuses se sont quelquefois conciliées avec les faits historiques. C'est ici que l'on montre, d'un côté, l'olivier que la déesse fit sortir de la terre, et qui s'est multiplié dans l'Attique; de l'autre, le puits d'où l'on prétend que Neptune fit jaillir l'eau de la mer. C'était par de pareils bienfaits que ces divinités aspiraient à donner leur nom à cette ville naissante. Les dieux décidèrent en faveur de Minerve, et pendant long-temps les Athéniens préférèrent l'agriculture au commerce. Depuis qu'ils ont réuni ces deux sources de richesses, ils partagent dans un même lieu leur hommage entre leurs bienfaiteurs; et, pour achever de les concilier, ils leur ont élevé un autel commun, qu'ils appellent l'autel de l'oubli.

Devant la statue de la déesse est suspendue une lampe d'or, surmontée d'une palme de même métal qui se prolonge jusqu'au plafond. Elle brûle jour et nuit; on n'y met de l'huile qu'une fois l'an. La mèche, qui est d'amiante, ne se consume jamais, et la fumée s'échappe par un tuyau caché sous la feuille du palmier.

Cet ouvrage est de Callimaque. Le travail en est si achevé, qu'on y désire les grâces de la négligence; mais c'était le défaut de cet artiste trop soigneux. Il s'éloignait de la perfection pour y atteindre, et, à force d'être mécontent de lui-même, il mécontentait les connaisseurs.

On conservait dans cette chapelle le riche cimeterre de Mardonius, qui commandait l'armée des Perses à la bataille de Platée, et la cuirasse de Masistius, qui était à la tête de la cavalerie. On voyait aussi dans le vestibule du Parthénon le trône aux pieds d'argent sur lequel Xercès se plaça pour être témoin du combat de Salamine; et dans le trésor sacré, les restes du butin trouvé au camp des Perses. Ces dépouilles, la plupart enlevées de notre temps par des mains sacriléges, étaient des trophées dont les Athéniens d'aujourd'hui s'enorgueillissaient, comme s'ils les devaient à leur valeur: semblables à ces familles qui ont autrefois produit de grands hommes, et qui tâchent de faire oublier ce qu'elles sont par le souvenir de ce qu'elles ont été.

Cet autre édifice, nommé Opisthodome, est le trésor public. Il est entouré d'un dou-

ble mur. Des trésoriers, tous les ans tirés au sort, y déposent les sommes que le sénat remet entre leurs mains, et le chef des prytanes, lequel change tous les jours, en garde la clef.

Vos yeux se tournent depuis long-temps vers ce fameux temple de Minerve, un des plus beaux ornemens d'Athènes. Il est connu sous le nom de Parthénon. Avant que d'en approcher, permettez que je vous lise une lettre que j'écrivis, à mon retour de Perse, au mage Othanès, avec qui j'avais eu d'étroites liaisons pendant mon séjour à Suze. Il connaissait l'histoire de la Grèce, et aimait à s'instruire des usages des nations. Il me demanda quelques éclaircissemens sur les temples des Grecs. Voici ma réponse :

« Vous prétendez qu'on ne doit pas repré-
« senter la divinité sous une forme humaine ;
« qu'on ne doit pas circonscrire sa présence
« dans l'enceinte d'un édifice. Mais vous n'au-
« riez pas conseillé à Cambyse d'outrager en
« Egypte les objets du culte public, ni à Xer-
« cès de détruire les temples et les statues des
« Grecs. Ces princes, superstitieux jusqu'à
« la folie, ignoraient qu'une nation pardonne
« plus facilement la violence que le mépris,

« et qu'elle se croit avilie quand on avilit ce « qu'elle respecte. La Grèce a défendu de ré-« tablir les monumens sacrés autrefois ren-« versés par les Perses. Ces ruines attendent « le moment de la vengeance ; et si jamais les « Grecs portent leurs armes victorieuses dans « les Etats du grand-roi, ils se souviendront « de Xercès, et mettront vos villes en cendres.

« Les Grecs ont emprunté des Egyptiens « l'idée et la forme des temples; mais ils ont « donné à ces édifices des proportions plus « agréables, ou du moins plus assorties à leur « goût.

« Je n'entreprendrai pas de vous en dé-« crire les différentes parties; j'aime mieux « vous envoyer le dessin de celui qui fut cons-« truit en l'honneur de Thésée. Quatre murs, « disposés en forme de parallélogramme ou « de carré-long, constituent la nef ou le corps « du temple. Ce qui le décore et fait son prin-« cipal mérite est extérieur, et lui est aussi « étranger que les vêtemens qui distinguent « les différentes classes des citoyens. C'est un « portique qui règne tout autour, et dont les « colonnes, établies sur un soubassement « composé de quelques marches, soutiennent

« un entablement surmonté d'un fronton dans « les parties antérieure et postérieure. Ce « portique ajoute autant de grâce que de ma- « jesté à l'édifice ; il contribue à la beauté des « cérémonies par l'affluence des spectateurs « qu'il peut contenir, ou qu'il met à l'abri de « la pluie.

« Dans le vestibule, sont des vases d'eau « lustrale, et des autels sur lesquels on offre « ordinairement les sacrifices. De là on entre « dans le temple, où se trouve la statue de la « divinité, et les offrandes consacrées par la » piété des peuples. Il ne tire du jour que de « la porte [1].

« Le plan que vous avez sous les yeux peut « se diversifier suivant les règles de l'art et le « goût de l'artiste. Variété dans les dimen- « sions du temple. Celui de Jupiter à Olympie « a deux cent trente pieds de longueur, qua- « tre-vingt-quinze de largeur, soixante-huit « de hauteur. Celui de Jupiter à Agrigente « en Sicile a trois cent quarante pieds de long, « cent soixante de large, cent vingt de haut [2].

[1] Voyez la note *i* à la fin du volume.

[2] Longueur du temple d'Olympie, deux cent dix-

« Variété dans le nombre des colonnes. « Tantôt on en voit deux, quatre, six, huit, « et jusqu'à dix aux deux façades ; tantôt on « n'en a placé qu'à la façade antérieure. Quel- « quefois deux files de colonnes forment tout « autour un double portique.

« Variété dans les ornemens et les propor- « tions des colonnes et de l'entablement. C'est « ici que brille le génie des Grecs. Après dif- « férens essais, ayant réuni leurs idées et leurs « découvertes en systèmes, ils composèrent « deux genres ou deux ordres d'architecture, « qui ont chacun un caractère distinctif et des « beautés particulières : l'un, plus ancien, plus « mâle et plus solide, nommé dorique ; l'autre, « plus léger et plus élégant, nommé ionique.

sept de nos pieds deux pouces huit lignes ; sa largeur, quatre-vingt-neuf pieds huit pouces huit lignes ; sa hauteur, soixante-quatre pieds deux pouces huit lignes. Longueur du temple d'Agrigente, trois cent vingt-un pieds un pouce quatre lignes ; sa largeur, cent cinquante-un pieds un pouce quatre lignes ; sa hauteur, cent treize pieds quatre lignes. Winkelman (rec. de ses lettr., t. 1, p. 282) présume avec raison que la largeur de ce temple était de cent soixante pieds grecs, au lieu de soixante que porte le texte de Diodore, tel qu'il est aujourd'hui.

« Je ne parle pas du corinthien, qui ne diffère « pas essentiellement des deux autres.

« Variété enfin dans l'intérieur des temples. « Quelques-uns renferment un sanctuaire in« terdit aux profanes. D'autres sont divisés en « plusieurs parties. Il en est dans lesquels, « outre la porte d'entrée, on en a pratiqué une « à l'extrémité opposée, ou dont le toit est « soutenu par un ou deux rangs de colonnes [1].

« Pour vous mettre en état de mieux juger « de la forme des temples de cette nation, je « joins à ma lettre trois autres dessins où vous « trouverez le plan, la façade et la vue du Par« thénon, qui est la citadelle d'Athènes. J'y « joins aussi l'ouvrage qu'Ictinus composa sur « ce beau monument. Ictinus fut un des deux « architectes que Périclès chargea du soin de « le construire ; l'autre s'appelait Callicrate.

« De quelque côté qu'on arrive, par mer, « par terre, on le voit de loin s'élever au-des« sus de la ville et de la citadelle. Il est d'or« dre dorique, et de ce beau marbre blanc « qu'on tire des carrières du Pentélique, mon« tagne de l'Attique. Sa largeur est de cent

[1] Voyez la note *j* à la fin du volume.

« pieds, sa longueur d'environ deux cent vingt-« sept, sa hauteur d'environ soixante-neuf [1]. « Le portique est double aux deux façades, « simple aux deux côtés. Tout le long de la « face extérieure de la nef règne une frise où « l'on a représenté une procession en l'hon-« neur de Minerve. Ces bas-reliefs ont accru « la gloire des artistes qui les exécutèrent.

« Dans le temple est cette statue célèbre « par sa grandeur, par la richesse de la ma-« tière et la beauté du travail. A la majesté « sublime qui brille dans les traits et dans toute « la figure de Minerve, on reconnaît aisément « la main de Phidias. Les idées de cet artiste « avaient un si grand caractère, qu'il a encore « mieux réussi à représenter les dieux que les « hommes. On eût dit qu'il voyait les seconds « de trop haut, et les premiers de fort près.

« La hauteur de la figure est de vingt-six « coudées. Elle est debout, couverte de l'é-« gide et d'une longue tunique. Elle tient d'une « main la lance, et de l'autre une Victoire « haute de près de quatre coudées [2]. Son cas-

[1] Voyez la note *k* à la fin du volume.

[2] La coudée, parmi les Grecs, étant d'un de leurs pieds

« que, surmonté d'un sphinx, est orné, dans « les parties latérales, de deux griffons. Sur « la face extérieure du bouclier, posé aux pieds « de la déesse, Phidias a représenté le com-« bat des Amazones; sur l'intérieure, celui « des dieux et des géans; sur la chaussure, « celui des Lapithes et des Centaures; sur le « piédestal, la naissance de Pandore, et quan-« tité d'autres sujets. Les parties apparentes « du corps sont en ivoire, excepté les yeux, « où l'iris est figuré par une pierre particu-« lière. Cet habile artiste mit dans l'exécution « une recherche infinie, et montra que son « génie conservait sa supériorité jusque dans « les plus petits détails.

« Avant que de commencer cet ouvrage, il « fut obligé de s'expliquer dans l'assemblée « du peuple sur la matière qu'on emploierait. « Il préférait le marbre, parce que son éclat « subsiste plus long-temps. On l'écoutait avec « attention; mais quand il ajouta qu'il en coû-« terait moins, on lui ordonna de se taire, et

et d'un demi-pied en sus, la hauteur de la figure était de trente-six de nos pieds et dix pouces en sus; et celle de la Victoire, de cinq de nos pieds et huit pouces.

« il fut décidé que la statue serait en or et en « ivoire.

« On choisit l'or le plus pur : il en fallut « une masse du poids de quarante talens [1]. « Phidias, suivant le conseil de Périclès, l'ap« pliqua de telle manière, qu'on pouvait aisé« ment le détacher. Deux motifs engagèrent « Périclès à donner ce conseil. Il prévoyait le « moment où l'on pourrait faire servir cet or « aux besoins pressans de l'état ; et c'est en ef« fet ce qu'il proposa au commencement de la « guerre du Péloponèse. Il prévoyait encore « qu'on pourrait l'accuser, ainsi que Phidias, « d'en avoir détourné une partie ; et cette ac« cusation eut lieu : mais, par la précaution « qu'ils avaient prise, elle ne tourna qu'à la « honte de leurs ennemis [2].

« On reprochait encore à Phidias d'avoir « gravé son portrait et celui de son protecteur

[1] La proportion de l'or à l'argent était alors de un à treize : ainsi, quarante talens d'or faisaient cinq cent vingt talens d'argent, c'est-à-dire deux millions huit cent huit mille de nos livres. Voyez à la fin du volume la note *l*, sur la quantité de l'or appliqué à la statue.

[2] Voyez la note *m* à la fin du volume.

« sur le bouclier de Minerve. Il s'est repré-
« senté sous les traits d'un vieillard prêt à lan-
« cer une grosse pierre ; et l'on prétend que,
« par un ingénieux mécanisme, cette figure
« tient tellement à l'ensemble, qu'on ne peut
« l'enlever sans décomposer et détruire toute
« la statue. Périclès combat contre une Ama-
« zone. Son bras, étendu et armé d'un jave-
« lot, dérobe aux yeux la moitié de son vi-
« sage. L'artiste ne l'a caché en partie que
« pour inspirer le désir de le reconnaître.

« A ce temple est attaché un trésor où les
« particuliers mettent en dépôt les sommes d'ar-
« gent qu'ils n'osent pas garder chez eux. On
« y conserve aussi les offrandes que l'on a
« faites à la déesse : ce sont des couronnes, des
« vases, de petites figures de divinités en or
« ou en argent. Les Athéniennes y consacrent
« souvent leurs anneaux, leurs bracelets, leurs
« colliers. Ces objets sont confiés aux tréso-
« riers de la déesse, qui en ont l'inspection
« pendant l'année de leur exercice. En sortant
« de place, ils en remettent à leurs succes-
« seurs un état qui contient le poids de chaque
« article, et le nom de la personne qui en a fait
« présent. Cet état, gravé aussitôt sur le mar-

« bre, atteste la fidélité des gardes et excite « la générosité des particuliers.

« Ce temple, celui de Thésée, et quelques « autres encore, sont le triomphe de l'archi- « tecture et de la sculpture. Je n'ajouterais « rien à cet éloge quand je m'étendrais sur les « beautés de l'ensemble et sur l'élégance des « détails. Ne soyez pas étonné de cette multi- « tude d'édifices élevés en l'honneur des dieux. « A mesure que les mœurs se sont corrom- « pues, on a multiplié les lois pour prévenir « les crimes, et les autels pour les expier. Au « surplus, de pareils monumens embellissent « une ville, hâtent les progrès des arts, et « sont la plupart construits aux dépens de l'en- « nemi : car une partie du butin est toujours « destinée à la munificence du culte public. »

Telle fut la réponse que je fis au mage Othanès. Maintenant, sans sortir de la citadelle, nous allons prendre différentes stations qui développeront successivement la ville à nos yeux.

Elle s'est prolongée, dans ces derniers temps, vers le sud-ouest, parce que le commerce force tous les jours les habitans à se rapprocher du Pirée. C'est de ce côté-là et du côté de l'ouest qu'aux environs de la citadelle s'é-

lèvent par intervalles des rochers et des éminences, la plupart couvertes de maisons. Nous avons à droite la colline de l'Aréopage, à gauche celle du Musée, vers le milieu celle du Pnyx, où j'ai dit que se tient quelquefois l'assemblée générale. Voyez jusqu'à quel point se surveillent les deux partis qui divisent les Athéniens. Comme du haut de cette colline on aperçoit distinctement le Pirée, il fut un temps où les orateurs, les yeux tournés vers ce port, n'oubliaient rien pour engager le peuple à tout sacrifier à la marine. Les partisans de l'aristocratie en étaient souverainement blessés. Ils disaient que les premiers législateurs n'avaient favorisé que l'agriculture, et que Thémistocle, en liant la ville au Pirée, et la mer à la terre, avait accru le nombre des matelots et le pouvoir de la multitude. Aussi, après la prise d'Athènes, les trente tyrans établis par Lysander n'eurent rien de plus pressé que de tourner vers la campagne la tribune aux harangue, auparavant dirigée vers la mer.

Je n'ai pas fait mention de plusieurs édifices situés sur les flancs et aux environs de la citadelle. Tels sont entre autres l'Odéum et le

temple de Jupiter Olympien. Le premier est cette espèce de théâtre que Périclès fit élever pour donner des combats de musique, et dans lequel les six derniers archontes tiennent quelquefois leurs séances. Le comble, soutenu par des colonnes, est construit des débris de la flotte des Perses vaincus à Salamine. Le second fut commencé par Pisistrate, et serait, dit-on, le plus magnifique des temples, s'il était achevé.

Vos pas étaient souvent arrêtés, et vos regards surpris dans la route que nous avons suivie depuis le port du Pirée jusqu'au lieu où nous sommes. Il est peu de rues, peu de places dans cette ville qui n'offrent de semblables objets de curiosité. Mais ne vous en rapportez pas aux apparences. Tel édifice dont l'extérieur est négligé renferme dans son sein un trésor précieux. Vers le nord, au quartier de Mélite, tâchez de démêler quelques arbres autour d'une maison qu'on aperçoit à peine; c'est la demeure de Phocion: de ce côté-ci, au milieu de ces maisons, un petit temple consacré à Vénus; c'est là que se trouve un tableau de Zeuxis représentant l'Amour couronné de roses: là-bas, auprès de cette col-

line, un autre édifice où le rival de Zeuxis a fait un de ces essais qui décèlent le génie. Parrhasius, persuadé que, soit par l'expression du visage, soit par l'attitude et le mouvement des figures, son art pouvait rendre sensibles aux yeux les qualités de l'esprit et du cœur, entreprit, en faisant le portrait du peuple d'Athènes, de tracer le caractère ou plutôt les différens caractères de ce peuple violent, injuste, doux, compatissant, glorieux, rampant, fier et timide. Mais comment a-t-il exécuté cet ingénieux projet? Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise; vous en jugerez vous-même.

Je vous ai fait courir à perte d'haleine dans l'intérieur de la ville; vous allez d'un coup d'œil en embrasser les dehors. Au levant est le mont Hymette, que les abeilles enrichissent de leur miel, que le thym remplit de ses parfums. L'Ilissus, qui coule à ses pieds, serpente autour de nos murailles. Au dessus, vous voyez les gymnases du Cynosarge et du Lycée. Au nord-ouest, vous découvrez l'Académie, et un peu plus loin, une colline nommée Colone, où Sophocle a établi la scène de l'Œdipe qui porte le même nom. Le Céphise,

après avoir enrichi cette contrée du tribut de ses eaux, vient les mêler avec celles de l'Ilissus. Ces dernières tarissent quelquefois dans les grandes chaleurs. La vue est embellie par les jolies maisons de campagne qui s'offrent à nous de tous côtés.

Je finis en vous rappelant ce que dit Lysippe dans une de ses comédies : « Qui ne désire pas « de voir Athènes, est stupide ; qui la voit sans « s'y plaire est plus stupide encore ; mais le « comble de la stupidité est de la voir, de s'y « plaire, et de la quitter. »

CHAPITRE XIII.

Bataille de Mantinée[1]. *Mort d'Épaminondas*.

La Grèce touchait au moment d'une révolution : Epaminondas était à la tête d'une armée ; sa victoire ou sa défaite allait enfin décider si c'était aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il part un soir de Tégée en Arcadie pour surprendre Lacédémone. Cette ville est tout ouverte, et n'avait alors pour défenseurs que des enfans et des vieillards. Une partie des troupes se trouvait en Arcadie ; l'autre s'y rendait sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, et voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit, par un transfuge,

[1] Dans la 2e année de la 104e olympiade, le 12 du mois de scirophorion, c'est-à-dire le 5 juillet de l'année julienne proleptique 362 avant J. C.

de la marche d'Epaminondas, il était revenu sur ses pas avec une extrême diligence; et déjà ses soldats occupaient les postes les plus importans. Le général thébain, surpris sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avait pénétré jusqu'à la place publique, et s'était rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir : quoique âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers; et, secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi, et le force de se retirer.

Isadas donna, dans cette occasion, un exemple qui excita l'admiration et la sévérité des magistrats. Ce Spartiate à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'Amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique et l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa fureur. Les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits, et le condamnèrent à une amende, parce qu'il avait combattu sans cuirasse et sans bouclier.

Bataille de Mantinée.

Epaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Il fallait une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étaient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence, près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avait déployé plus de talens que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître,

et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir long-temps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Epaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Eléens volèrent à son secours.

La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage, et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre

on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. « Voilà qui est bien, répondit-il: j'ai « assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantus et Iollidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer: on lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc aux Thébains, re-« prit-il, de faire la paix. » Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur: « Vous « mourez, Epaminondas! si du moins vous « laissiez des enfans! — Je laisse, répondit-il « en expirant, deux filles immortelles: la vic-« toire de Leuctres et celle de Mantinée. »

Sa mort avait été précédée par celle de Timagène, de cet ami si tendre qui m'avait ame-

né dans la Grèce. Huit jours avant la bataille, il disparut tout à coup. Une lettre laissée sur la table d'Epicharis sa nièce nous apprit qu'il allait joindre Epaminondas, avec qui il avait pris des engagemens pendant son séjour à Thèbes. Il devait bientôt se réunir à nous pour ne plus nous quitter. Si les dieux, ajoutait-il, en ordonnent autrement, souvenez-vous de tout ce qu'Anacharsis a fait pour moi, de tout ce que vous m'avez promis de faire pour lui.

Mon cœur se déchirait à la lecture de cette lettre. Je voulus partir à l'instant; je l'aurais dû : mais Timagène n'avait pris que de trop justes mesures pour m'en empêcher. Apollodore, qui, à sa prière, venait d'obtenir pour moi le droit de citoyen d'Athènes, me représenta que je ne pouvais porter les armes contre ma nouvelle patrie, sans le compromettre lui et sa famille. Cette considération me retint; et je ne suivis pas mon ami, et je ne fus pas témoin de ses exploits, et je ne mourus pas avec lui.

Son image est toujours présente à mes yeux. Il y a trente ans, il n'y a qu'un moment que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge; deux fois mes larmes l'ont ef-

facé. Si j'avais eu la force de le finir, j'aurais eu celle de le supprimer. Les vertus d'un homme obscur n'intéressent que ses amis, et n'ont pas même le droit de servir d'exemple aux autres hommes.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce; mais, dans le premier moment, elle termina la guerre. Les Athéniens eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avaient perdus. On les fit consumer sur le bûcher: les ossemens furent transportés à Athènes, et l'on fixa le jour où se ferait la cérémonie des funérailles, à laquelle préside un des principaux magistrats.

On commença par exposer sous une grande tente les cercueils de cyprès où les ossemens étaient renfermés. Ceux qui avaient des pertes à pleurer, hommes et femmes, y venaient par intervalles faire des libations, et s'acquitter des devoirs imposés par la tendresse et par la religion. Trois jours après, les cercueils, placés sur autant de chars qu'il y a de tribus, traversèrent lentement la ville, et parvinrent au Céramique extérieur, où l'on donna des jeux funèbres : on déposa les morts dans le sein de la terre, après que leurs parens et

leurs amis les eurent, pour la dernière fois, arrosés de leurs larmes : un orateur, choisi par la république, s'étant levé, prononça l'oraison funèbre de ces braves guerriers. Chaque tribu distingua les tombeaux de ses soldats par des pierres sépulcrales, sur lesquelles on avait eu soin d'inscrire leurs noms et ceux de leurs pères, le lieu de leur naissance et celui de leur mort.

Le chemin qui conduit de la ville à l'Académie est entouré de pareilles inscriptions. On en voit d'autres semées confusément aux environs. Ici reposent ceux qui périrent dans la guerre d'Egine; là, ceux qui périrent en Chypre; plus loin, ceux qui périrent dans l'expédition de Sicile. On ne peut faire un pas sans fouler la cendre d'un héros ou d'une victime immolée à la patrie. Les soldats qui revenaient du Péloponèse, et qui avaient accompagné le convoi, erraient au milieu de ces monumens funèbres : ils se montraient les uns aux autres les noms de leurs aïeux, de leurs pères, et semblaient jouir d'avance des honneurs qu'on rendrait un jour à leur mémoire.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES.

NOTE *a* (page 85). *Sur ce que coûtèrent les monumens construits par ordre de Périclès.*

Thucydide fait entendre qu'ils avaient coûté trois mille sept cents talens, et comprend dans son calcul non seulement la dépense des propylées et des autres édifices construits par ordre de Périclès; mais encore celle du siége de Potidée. Ce siége, dit-il ailleurs, coûta deux mille talens. Il n'en resterait donc que mille sept cents pour les ouvrages ordonnés par Périclès : or, un auteur ancien rapporte que les propylées seuls coûtèrent deux mille douze talens.

Pour résoudre cette difficulté, observons que Thucydide ne nous a donné l'état des finances d'Athènes que pour le moment précis où la guerre du Péloponèse fut résolue; qu'à cette époque le siége de Potidée commençait à peine, qu'il dura deux ans, et que l'historien, dans le premier passage, n'a parlé que des premières dépenses de ce siége. En supposant qu'elles se montassent alors à sept cents talens, nous destinerons les autres trois mille aux ouvrages dont Périclès embellit la ville. Trois mille talens, à cinq mille quatre cents livres chaque talent, font de notre monnaie seize millions deux cent mille livres; mais comme, du

temps de Périclès, le talent pouvait valoir trois cents livres de plus, nous aurons dix-sept millions cent mille livres.

NOTE *b* (page 99). *Sur les privilèges que Leucon et les Athéniens s'étaient mutuellement accordés.*

Afin que ces privilèges fussent connus des commerçans, on les grava sur trois colonnes, dont la première fut placée au Pirée, la seconde au Bosphore de Thrace, la troisième au Bosphore Cimmérien; c'est-à-dire au commencement, au milieu, à la fin de la route que suivaient les vaisseaux marchands des deux nations.

NOTE *c* (page 160). *Sur Sapho.*

L'endroit où la chronique de Paros parle de Sapho est presque entièrement effacé sur le marbre; mais on y lit distinctement qu'elle prit la fuite, et s'embarqua pour la Sicile. Ce ne fut donc pas, comme on l'a dit, pour suivre Phaon qu'elle alla dans cette île. Il est à présumer qu'Alcée l'engagea dans la conspiration contre Pittacus, et qu'elle fut bannie de Mytilène en même temps que lui et ses partisans.

NOTE *d* (page 163). *Sur l'ode de Sapho.*

En lisant cette traduction libre, que je dois à l'amitié de M. l'abbé Delille, on s'apercevra aisément qu'il a cru devoir profiter de celle de Boileau, et qu'il ne s'est proposé autre chose que de donner une idée de l'espèce de rhythme que Sapho avait inventé, ou

du moins fréquemment employé. Dans la plupart de ses ouvrages, chaque strophe était composée de trois vers hendécasyllabes; c'est-à-dire de onze syllabes, et se terminait par un vers de cinq syllabes.

NOTE *e* (page 178). *Sur Epaminondas.*

Cléarque de Solos, cité par Athénée, rapportait un fait propre à jeter des soupçons sur la pureté des mœurs d'Epaminondas; mais ce fait, à peine indiqué, contredirait les témoignages de toute l'antiquité, et ne pourrait nullement s'allier avec les principes sévères dont ce grand homme ne s'était point départi dans les circonstances même les plus critiques.

NOTE *f* (page 261). *Sur le temps où l'on célébrait les grandes fêtes de Bacchus.*

On présume que les grandes Dionysiaques, ou Dionysiaques de la ville, commençaient le 12 du mois élaphébolion. Dans la deuxième année de la cent quatrième olympiade, année dont il s'agit ici, le 12 du mois élaphébolion tomba au 8 avril de l'année julienne proleptique 362 avant J.-C.

NOTE *g* (page 298). *Sur le plan d'Athènes.*

J'ai cru devoir mettre sous les yeux du lecteur l'esquisse d'un plan d'Athènes, relatif au temps où je place le voyage du jeune Anacharsis. Il est très imparfait, et je suis fort éloigné d'en garantir l'exactitude.

Après avoir comparé ce que les anciens auteurs ont

dit sur la topographie de cette ville, et ce que les voyageurs modernes ont cru découvrir dans ses ruines, je me suis borné à fixer, le mieux que j'ai pu, la position de quelques monumens remarquables. Pour y parvenir, il fallait d'abord déterminer dans quel quartier se trouvait la place publique que les Grecs nommaient Agora, c'est-à-dire marché.

Dans toutes les villes de la Grèce, il y avait une principale place décorée de statues, d'autels, de temples et d'autres édifices publics, entourée de boutiques, couverte, en certaines heures de la journées, des provisions nécessaires à la subsistance du peuple. Les habitans s'y rendaient tous les jours. Les vingt mille citoyens d'Athènes, dit Démosthènes, ne cessent de fréquenter la place, occupés de leurs affaires ou de celles de l'état.

Parmi les anciens auteurs, j'ai préféré les témoignages de Platon, de Xénophon, de Démosthène, d'Eschine, qui vivaient à l'époque que j'ai choisie. Si Pausanias paraît ne pas s'accorder entièrement avec eux, j'avertis qu'il s'agit ici de la place qui existait de leur temps, et non de celle dont il a parlé. Je ferais la même réponse à ceux qui m'opposeraient des passages relatifs à des temps trop éloignés de mon époque.

Place publique, ou Agora. Sa position est déterminée par les passages suivans. Eschine dit : « Transportez-vous en esprit au Pœcile (c'était un célèbre portique) ; car c'est dans la place publique que sont les monumens de vos grands exploits. » Lucien introduit plusieurs philosophes dans un de ses dialogues, et fait dire à Platon : « Il n'est pas nécessaire

» d'aller à la maison de cette femme (la philosophie).
» A son retour de l'académie, elle viendra, suivant
» sa coutume, au Céramique, pour se promener au
» Pœcile ».... « A la prise d'Athènes par Sylla, dit
» Plutarque, le sang versé dans la place publique
» inonda le Céramique, qui est au dedans de la porte
» Dipyle; et plusieurs assurent qu'il sortit par la porte,
» et se répandit dans le faubourg. »

Il suit de là, 1° que cette place était dans le quartier du Céramique; 2° qu'elle était près de la porte Dipyle; c'est celle par où l'on allait à l'académie; 3° que le Pœcile était dans la Place.

Eschine, dans l'endroit que je viens de citer, fait entendre clairement que le Métroon se trouvait dans la place. C'était une enceinte et un temple en l'honneur de la mère des dieux. L'enceinte renfermait aussi le palais du sénat; et cela est confirmé par plusieurs passages.

Après le Métroon, j'ai placé les monumens indiqués tout de suite par Pausanias, comme le Tholus, les statues des Eponymes, etc. J'y ai mis, avec Hérodote, le temple d'Éacus; et, d'après Démosthène, le Léocorion, temple construit en l'honneur de ces filles de Léos, qui se sacrifièrent autrefois pour éloigner la peste.

Portique du roi. Je l'ai placé dans un point où se réunissaient deux rues qui conduisaient à la place publique : la première est indiquée par Pausanias, qui va de ce portique au Métroon; la seconde, par un ancien auteur, qui dit positivement que, depuis le Pœcile et le Portique du Roi; c'est-à-dire depuis l'un de

ces portiques jusqu'à l'autre, on trouve plusieurs Hermès ou statues de Mercure terminées en gaîne.

Poecile et Portique des Hermès. D'après ce dernier passage, j'ai mis le Pœcile au bout d'une rue qui va du Portique du Roi jusqu'à la place publique. Il occupe sur la place un des coins de la rue. Au coin opposé devait se trouver un édifice nommé tantôt Portique des Hermès, et tantôt simplement les Hermès. Pour prouver qu'il était dans la place publique, deux témoignages suffiront. Mnésimaque disait dans une de ses comédies : « Allez-vous-en à l'Agora, aux Hermès... » « En certaines fêtes, dit Xénophon, il convient que les cavaliers rendent des honneurs aux « temples et aux statues qui sont dans l'Agora. Ils « commenceront aux Hermès, feront le tour de l'Agora, et reviendront aux Hermès. » J'ai pensé, en conséquence, que ce portique devait terminer la rue où se trouvait une suite d'Hermès.

Le Pœcile était dans la place du temps d'Eschine; il n'y était plus du temps de Pausanias, qui parle de ce portique avant que de se rendre à la place : il s'était donc fait des changemens dans ce quartier. Je suppose qu'au siècle où vivait Pausanias une partie de l'ancienne place était couverte de maisons, que vers sa partie méridionale il ne restait qu'une rue, où se trouvaient le sénat, le Tholus, etc.; que sa partie opposée s'était étendue vers le nord, et que le Pœcile en avait été séparé par des édifices; car les changemens dont je parle n'avaient pas transporté la place dans un autre quartier. Pausanias la met auprès du Pœcile; et nous avons vu que, du temps de Sylla,

elle était encore dans le Céramique, auprès de la porte Dipyle.

A la faveur de cet arrangement, il est assez facile de tracer la route de Pausanias. Du Portique du Roi, il suit une rue qui se prolonge dans la partie méridionale de l'ancienne place; il revient par le même chemin; il visite quelques monumens qui sont au sud-ouest de la citadelle, tels qu'un édifice qu'il prend pour l'ancien Odéum, l'Eleusinium, etc. Il revient au Portique du Roi, et, prenant par la rue des Hermès, il se rend d'abord au Pœcile, et ensuite à la place qui existait de son temps, laquelle avait, suivant les apparences, fait partie de l'ancienne, ou du moins n'en était pas fort éloignée. J'attribuerais volontiers à l'empereur Hadrien la plupart des changemens qu'elle avait éprouvés.

En sortant de l'Agora, Pausanias va au Gymnase de Ptolémée, qui n'existait pas à l'époque dont il s'agit dans mon ouvrage; et de là au temple de Thésée, qui existe encore aujourd'hui. La distance de ce temple, à l'un des points de la citadelle, m'a été donnée par M. Foucherot, habile ingénieur, qui avait accompagné en Grèce M. le comte de Choiseul-Gouffier, et qui depuis, ayant visité une seconde fois les antiquités d'Athènes, a bien voulu me communiquer les lumières qu'il avait tirées de l'inspection des lieux.

J'ai suivi Pausanias jusqu'au Prytanée. De là il m'a paru remonter vers le nord-est. Il y trouve plusieurs temples, ceux de Sérapis, de Lucine, de Jupiter Olympien. Il tourne à l'est, et parcourt un quartier qui, dans mon plan, est au dehors de la ville, et

qui de son temps y tenait, puisque les murailles étaient détruites. Il y visite les jardins de Vénus, le Cynosarge, le Lycée. Il passe l'Ilissus, et va au Stade.

Je n'ai pas suivi Pausanias dans cette route, parce que plusieurs des monumens qu'on y rencontrait étaient postérieurs à mon époque, et que les autres ne pouvaient entrer dans le plan de l'intérieur de la ville : mais je le prends de nouveau pour guide, lorsque, de retour au Prytanée, il se rend à la citadelle par la rue des Trépieds.

Rue des Trépieds. Elle était ainsi nommée, suivant Pausanias, parce qu'on y voyait plusieurs temples où l'on avait placé des trépieds de bronze en l'honneur des dieux. Quel fut le motif de ces consécrations? Des victoires remportées par les tribus d'Athènes aux combats de musique et de danse. Or, au pied de la citadelle, du côté de l'est, on a découvert plusieurs inscriptions qui font mention de pareilles victoires. Ce joli édifice, connu maintenant sous le nom de Lanterne de Démosthène, faisait un des ornemens de la rue. Il fut construit en marbre, à l'occasion du prix décerné à la tribu Acamantide, sous l'archontat d'Evænète, l'an 335 avant Jésus-Christ, un an après qu'Anacharsis eut quitté Athènes. Près de ce monument fut trouvée, dans les derniers temps, une inscription rapportée parmi celles de M. Chandler. La tribu Pandionide y prescrivait d'élever dans la maison qu'elle possédait en cette rue une colonne pour un Athénien nommé Nicias, qui avait été son chorége, et qui avait remporté le prix aux fêtes de Bacchus et à celles qu'on nommait Targélies. Il y était dit encore

que désormais (depuis l'archontat d'Euclide, l'an 403 avant Jésus-Christ), on inscrirait sur la même colonne les noms de ceux de la tribu qui, en certaines fêtes mentionnées dans le décret, remporteraient de semblables avantages.

D'après ce que je viens de dire, il est visible que la rue des Trépieds longeait le côté oriental de la citadelle.

Odéum de Périclès. Au bout de la rue dont je viens de parler, et avant que de parvenir au théâtre de Bacchus, Pausanias trouva un édifice dont il ne nous apprend pas la destination. Il observe seulement qu'il fut construit sur le modèle de la tente de Xercès, et qu'ayant été brûlé pendant le siége d'Athènes par Sylla, il fut refait depuis. Rapprochons de ce témoignage les notions que d'autres auteurs nous ont laissées sur l'ancien Odéum d'Athènes. Cette espèce de théâtre fut élevé par Périclès, et destiné au concours des pièces de musique : des colonnes de pierre ou de marbre en soutenaient le comble, qui était construit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses, et dont la forme imitait celle de la tente de Xercès. Cette forme avait donné lieu à des plaisanteries. Le poète Cratinus, dans une de ses comédies, voulant faire entendre que la tête de Périclès se terminait en pointe, disait que Périclès portait l'Odéum sur sa tête. L'Odéum fut brûlé au siége d'Athènes par Sylla, et réparé bientôt après par Ariobarzane, roi de Cappadoce.

Par ces passages réunis de différens auteurs, on voit clairement que l'édifice dont parle Pausanias est le

même que l'Odéum de Périclès ; et par le passage de Pausanias, que cet Odéum était placé entre la rue des Trépieds et le théâtre de Bacchus. Cette position est encore confirmée par l'autorité de Vitruve, qui met l'Odéum à la gauche du théâtre. Mais Pausanias avait déjà donné le nom d'Odéum à un autre édifice. Je répondrai bientôt à cette difficulté.

Théatre de Bacchus. A l'angle sud-ouest de la citadelle, existent encore les ruines d'un théâtre qu'on avait pris jusqu'à présent pour celui de Bacchus, où l'on représentait des tragédies et des comédies. Cependant M. Chandler a placé le théâtre de Bacchus à l'angle sud-est de la citadelle ; et j'ai suivi son opinion, fondé sur plusieurs raisons.

1° A l'inspection du terrain, M. Chandler a jugé qu'on avait autrefois construit un théâtre en cet endroit, et M. Foucherot a depuis vérifié le fait.

2° Pausanias rapporte qu'au-dessus du théâtre on voyait de son temps un trépied dans une grotte taillée dans le roc ; et, justement au-dessus de la forme théâtrale reconnue par M. Chandler, est une grotte creusée dans le roc, et convertie depuis en une église, sous le titre de *Panagia spiliotissa*, qu'on peut rendre par *Notre-Dame de la Grotte*. Observons que le mot *spiliotissa* désigne clairement le mot *spêlaion*, que Pausanias donne à la caverne. Voyez ce que les voyageurs ont dit de cette grotte. Il est vrai qu'au-dessus du théâtre du sud-ouest sont deux espèces de niches ; mais elles ne sauraient, en aucune manière, être confondues avec la grotte dont parle Pausanias.

3° Xénophon, en parlant de l'exercice de la ca-

valerie, qui se faisait au Lycée, ou plutôt auprès du Lycée, dit : « Lorsque les cavaliers auront passé « l'angle du théâtre qui est à l'opposite, etc. » Donc le théâtre était du côté du Lycée.

4° J'ai dit que, dans les principales fêtes des Athéniens, des chœurs tirés de chaque tribu se disputaient le prix de la danse et de la musique; qu'on donnait à la tribu victorieuse un trépied qu'elle consacrait aux dieux; qu'au-dessous de cette offrande on gravait son nom, celui du citoyen qui avait entretenu le chœur à ses dépens, quelquefois celui du poëte qui avait composé les vers, ou de l'instituteur qui avait exercé les acteurs. J'ai dit aussi que, du temps de Pausanias, il existait un trépied dans la grotte qui était au-dessus du théâtre. Aujourd'hui même on voit à l'entrée de cette grotte une espèce d'arc de triomphe chargée de trois inscriptions tracées en différens temps, en l'honneur des deux tribus qui avaient remporté le prix. Une de ces incriptions est de l'an 320 avant J. C., et n'est postérieure que de quelques années au voyage d'Anacharsis.

Dès qu'on trouve à l'extrémité de la citadelle, du côté du sud-est, les monumens élevés pour ceux qui avaient été couronnés dans les combats que l'on donnait communément au théâtre, on est fondé à penser que le théâtre de Bacchus était placé à la suite de la rue des Trépieds, et précisément à l'endroit où M. Chandler le suppose. En effet, comme je le dis dans ce douzième chapitre, les trophées des vainqueurs devraient être auprès du champ de bataille.

Les auteurs qui vivaient à l'époque que j'ai choisie

ne parlent que d'un théâtre. Celui dont on voit les ruines à l'angle sud-ouest de la citadelle n'existait donc pas de leur temps. Je le prends, avec M. Chandler, pour l'Odéum qu'Hérode, fils d'Atticus, fit construire environ 500 ans après, et auquel Philostrate donne le nom de théâtre. « L'Odéum de Patras, « dit Pausanias, serait le plus beau de tous, s'il « n'était effacé par celui d'Athènes, qui surpasse tous « les autres en grandeur et en magnificence. C'est « Hérode l'Athénien qui l'a fait, après la mort et en « l'honneur de sa femme. Je n'en ai pas parlé dans « ma description de l'Attique, parce qu'il n'était pas « commencé quand je composai cet ouvrage. » Philostrate remarque aussi que le théâtre d'Hérode était un des plus beaux ouvrages du monde.

M. Chandler suppose que l'Odéum ou théâtre d'Hérode avait été construit sur les ruines de l'Odéum de Périclès. Je ne puis être de son avis. Pausanias, qui place ailleurs ce dernier édifice, ne dit pas, en parlant du premier, qu'Hérode le rebâtit, mais qu'il le fit, *epoiêsen*. Dans la supposition de M. Chandler, l'ancien Odéum aurait été à droite du théâtre de Bacchus, tandis que, suivant Vitruve, il était à gauche. Enfin j'ai fait voir plus haut que l'Odéum de Périclès était à l'angle sud-est de la citadelle.

On conçoit à présent pourquoi Pausanias, en longeant le côté méridional de la citadelle, depuis l'angle sud-est, où il a vu le théâtre de Bacchus, ne parle ni de l'Odéum, ni d'aucune espèce de théâtre : c'est qu'en effet il n'y en avait point dans l'angle sud-ouest quand il fit son premier livre qui traite de l'Attique.

Pnyx. Sur une colline peu éloignée de la citadelle on voit encore les restes d'un monument qu'on a pris tantôt pour l'Aréopage, tantôt pour le Pnyx, d'autres fois pour l'Odéum. C'est un grand espace dont l'enceinte est en partie pratiquée dans le roc, et en partie formée de gros quartiers de pierre taillés en pointes de diamant. Je le prends, avec M. Chandler, pour la place du Pnyx, où le peuple tenait quelquefois ses assemblées. En effet, le Pnyx était entouré d'une muraille; il se trouvait en face de l'Aréopage; de ce lieu on pouvait voir le port du Pyrée. Tous ces caractères conviennent au monument dont il s'agit. Mais il en est un encore plus décisif: « Quand le peuple est assis sur ce « rocher, dit Aristophane, etc. »; et c'est du Pnyx qu'il parle. J'omets d'autres preuves qui viendraient à l'appui de celles-là.

Cependant Pausanias paraît avoir pris ce monument pour l'Odéum. Qu'en doit-on conclure? que de son temps le Pnyx, dont il ne parle pas, avait changé de nom, parce que le peuple ayant cessé de s'y assembler, on y avait établi le concours des musiciens. En rapprochant toutes les notions qu'on peut avoir sur cet article, on en conclura que ce concours se fit d'abord dans un édifice construit à l'angle sud-est de la citadelle; c'est l'Odéum de Périclès: ensuite dans le Pnyx; c'est l'Odéum dont parle Pausanias: enfin sur le théâtre, dont il reste encore une partie à l'angle sud-ouest de la citadelle; c'est l'Odéum d'Hérode, fils d'Atticus.

Temple de Jupiter Olympien. Au nord de la citadelle subsistent encore des ruines magnifiques qui ont fixé

l'attention des voyageurs. Quelques-uns ont cru y reconnaître les restes de ce superbe temple de Jupiter Olympien que Pisistrate avait commencé, qu'on tenta plus d'une fois d'achever, dont Sylla fit transporter les colonnes à Rome, et qui fut enfin rétabli par Hadrien. Ils s'étaient fondés sur le récit de Pausanias, qui semble en effet indiquer cette position : mais Thucydide dit formellement que ce temple était au sud de la citadelle ; et son témoignage est accompagné de détails qui ne permettent pas d'adopter la correction que Valla et Paulmier proposent de faire au texte de Thucydide. M. Stuart s'est prévalu de l'autorité de cet historien pour placer le temple de Jupiter Olympien au sud-est de la citadelle, dans un endroit où existent encore de grandes colonnes que l'on appelle communément colonnes d'Hadrien. Son opinion a été combattue par M. Le Roi, qui prend pour un reste du Panthéon de cet empereur les colonnes dont il s'agit. Malgré la déférence que j'ai pour les lumières de ces deux savans voyageurs, j'avais d'abord soupçonné que le temple de Jupiter Olympien, placé par Thucydide au sud de la citadelle, était un vieux temple qui, suivant une tradition rapportée par Pausanias, fut, dans les plus anciens temps, élevé par Deucalion, et que celui de la partie du nord avait été fondé par Pisistrate. De cette manière, on concilierait Thucydide avec Pausanias; mais, comme il en résulterait de nouvelles difficultés, j'ai pris le parti de tracer au hazard dans mon plan un temple de Jupiter Olympien au sud de la citadelle.

M. Stuart a pris les ruines qui sont au nord pour les restes du Pœcile; mais je crois avoir prouvé que ce

célèbre portique tenait à la place publique, située auprès de la porte Dipyle. D'ailleurs, l'édifice dont ces ruines faisaient partie paraît avoir été construit du temps d'Hadrien, et devient par là étranger à mon plan.

Stade. Je ne l'ai pas figuré dans ce plan, parce que je le crois postérieur au temps dont je parle. Il paraît en effet qu'au siècle de Xénophon on s'exerçait à la course dans un espace, peut-être dans un chemin qui commençait au Lycée, et qui se prolongeait vers le sud, sous les murs de la ville. Peu de temps après, l'orateur Lycurgue fit aplanir et entourer de chaussées un terrain qu'un de ses amis avait cédé à la république. Dans la suite, Hérode, fils d'Atticus, reconstruisit et revêtit presque entièrement de marbre le Stade, dont les ruines subsistent encore.

Murs de la ville. Je supprime plusieurs questions qu'on pourrait élever sur les murailles qui entouraient le Pirée et Munychie, sur celles qui du Pirée et de Phalère aboutissaient aux murs d'Athènes. Je ne dirai qu'un mot de l'enceinte de la ville. Nous ne pouvons en déterminer la forme; mais nous avons quelques secours pour en connaître à peu près l'étendue. Thucydide, faisant l'énumération des troupes nécessaires pour garder les murailles, dit que la partie de l'enceinte qu'il fallait défendre était de quarante-trois stades (c'est-à-dire, quatre mille soixante-trois toises et demie), et qu'il restait une partie qui n'avait pas besoin d'être défendue: c'était celle qui se trouvait entre les deux points où venaient aboutir d'un côté le mur de Phalère, et de l'autre celui du Pirée. Le scholiaste de Thucydide donne à cette partie dix-sept stades de

longueur, et compte en conséquence, pour toute l'enceinte de la ville, soixante stades (c'est-à-dire, cinq mille six cent soixante-dix toises; ce qui ferait de tour à peu près deux lieues un quart, en donnant à la lieue deux mille cinq cents toises). Si l'on voulait suivre cette indication, le mur de Phalère remonterait jusques auprès du Lycée, ce qui n'est pas possible. Il doit s'être glissé une faute considérable dans le scholiaste.

Je m'en suis rapporté, à cet égard, ainsi que sur la disposition des longues murailles et des environs d'Athènes, aux lumières de M. Barbié, qui, après avoir étudié avec soin la topographie de cette ville, a bien voulu exécuter le faible essai que je présente au public. Comme nous différons sur quelques points principaux de l'intérieur, il ne doit pas répondre des erreurs qu'on trouvera dans cette partie du plan. Je pouvais le couvrir de maisons, mais il était impossible d'en diriger les rues.

NOTE *h* (page 310). *Sur deux Inscriptions rapportées dans ce Chapitre.*

J'ai rendu le mot *EDIDASKE*, qui se trouve dans le texte grec, par ces mots, *avait composé la pièce, avait fait la tragédie*. Cependant, comme il signifie quelquefois *avait dressé les acteurs*, je ne réponds pas de ma traduction. On peut voir, sur ce mot, les notes de Casaubon sur Athénée (lib. 6, cap. 7, p. 260); celles de Taylor sur le marbre de Sandwich (p. 71); Van Dale, sur les Gymnases (p. 686); et d'autres encore.

NOTE *i* (page 319). *Sur la manière d'éclairer les Temples.*

Les Temples n'avaient point de fenêtres : les uns ne recevaient de jour que par la porte ; en d'autres, on suspendait des lampes devant la statue principale ; d'autres étaient divisés en trois nefs, par deux rangs de colonnes. Celle du milieu était entièrement découverte, et suffisait pour éclairer les bas-côtés, qui étaient couverts. Les grandes arcades qu'on aperçoit dans les parties latérales d'un temple qui subsiste encore parmi les ruines d'Agrigente ont été ouvertes long-temps après sa construction.

NOTE *j* (page 321). *Sur les Colonnes de l'intérieur des Temples.*

Il paraît que, parmi les Grecs, les temples furent d'abord très petits. Quand on leur donna de plus grandes proportions, on imagina d'en soutenir le toit par un seul rang de colonnes placées dans l'intérieur, et surmontées d'autres colonnes qui s'élevaient jusqu'au comble. C'est ce qu'on avait pratiqué dans un de ces anciens temples dont j'ai vu les ruines à Pæstum.

Dans la suite, au lieu d'un seul rang de colonnes, on en plaça deux ; et alors les temples furent divisés en trois nefs. Tels étaient celui de Jupiter à Olympie, comme le témoigne Pausanias ; et celui de Minerve à Athènes, comme M. Foucherot s'en est assuré. Le temple de Minerve à Tégée en Arcadie, construit par Scopas, était du même genre : Pausanias dit que, dans les

colonnes de l'intérieur, le premier ordre était dorique, et le second corinthien.

NOTE *k* (page 322). *Sur les proportions du Parthénon.*

Suivant M. Le Roi, la longueur de ce temple est de deux cent quatorze de nos pieds, dix pouces, quatre lignes; et sa hauteur, de soixante-cinq pieds. Evaluons ces mesures en pieds grecs; nous aurons pour la longueur environ deux cent vingt-sept pieds, et pour la hauteur environ soixante-huit pieds sept pouces. Quant à la largeur, elle paraît désignée par le nom d'hécatonpédon (cent pieds) que les anciens donnaient à ce temple. M. Le Roi a trouvé en effet que la frise de la façade avait quatre-vingt-quatorze de nos pieds, et dix pouces; ce qui revient aux cent pieds grecs.

NOTE *l* (page 324). *Sur la quantité de l'or appliqué à la statue de Minerve.*

Thucydide dit quarante talens; d'autres auteurs disent quarante-quatre; d'autres enfin cinquante. Je m'en rapporte au témoignage de Thucydide. En supposant que de son temps la proportion de l'or à l'argent était de un à treize, comme elle l'était du temps d'Hérodote, les quarante talens d'or donneraient cinq cent vingt talens d'argent, qui, à cinq mille quatre cents livres le talent, formeraient un total de deux millions huit cent huit mille livres. Mais, comme au siècle de Périclès le drachme valait au moins dix-neuf sous, et le talent cinq mille sept cents livres (voyez la note qui

accompagne la Table de l'évaluation des monnaies, à la fin de cet ouvrage), les quarante talens dont il s'agit valaient au moins deux millions deux cent soixante-quatre mille livres.

NOTE *m* (page 324). *Sur la manière dont l'or était distribué sur la statue de Minerve.*

La déesse était vêtue d'une longue tunique, qui devait être en ivoire. L'égide, ou la peau de la chèvre Amalthée, couvrait sa poitrine, et peut-être son bras gauche, comme on le voit sur quelques-unes de ses statues. Sur le bord de l'égide étaient attachés des serpens : dans le champ, couvert d'écailles de serpens, paraissait la tête de Méduse. C'est ainsi que l'égide est représentée dans les monumens et dans les auteurs anciens. Or, Isocrate, qui vivait encore dans le temps où je suppose le jeune Anacharsis en Grèce, observe qu'on avait volé le Gorgonium ; et Suidas, en parlant du même fait, ajoute qu'il avait été arraché de la statue de Minerve. Il paraît, par un passage de Plutarque, que, par ce mot, il faut entendre l'égide.

Voyons à présent de quoi était faite l'égide enlevée à la statue. Outre qu'on ne l'aurait pas volée, si elle n'avait pas été d'une matière précieuse, Philochorus nous apprend que le larcin dont on se plaignait concernait les écailles et les serpens. Il ne s'agit point ici d'un serpent que l'artiste avait placé aux pieds de la déesse. Ce n'était qu'un accessoire, un attribut, qui n'exigeait aucune magnificence. D'ailleurs, Philochorus parle de serpens au pluriels.

Je conclus de ce que je viens de dire, que Phidias avait fait en or les écailles qui couvraient l'égide, et les serpens qui étaient suspendus tout autour. C'est ce qui est confirmé par Pausanias. Il dit que Minerve avait sur sa poitrine une tête de Méduse en ivoire : remarque inutile, si l'égide était de la même matière, et si sa tête n'était pas relevée par le fond d'or sur lequel on l'avait appliquée. Les ailes de la Victoire que Minerve tenait dans ses mains étaient aussi en or. Des voleurs qui s'introduisirent dans le temple trouvèrent les moyens de les détacher ; et, s'étant divisés pour en partager le prix, ils se trahirent eux-mêmes.

D'après différens indices que je supprime, on peut présumer que les bas-reliefs du casque, du bouclier, de la chaussure, et peut-être du piédestal, étaient du même métal. La plupart de ces ornemens subsistaient encore à l'époque que j'ai choisie. Ils furent enlevés quelques temps après par un nommé Lacharès.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

INTRODUCTION AU VOYAGE DE LA GRÈCE.

VOYAGE D'ANACHARSIS.

FIN DE LA TABLE.



[redacted]

